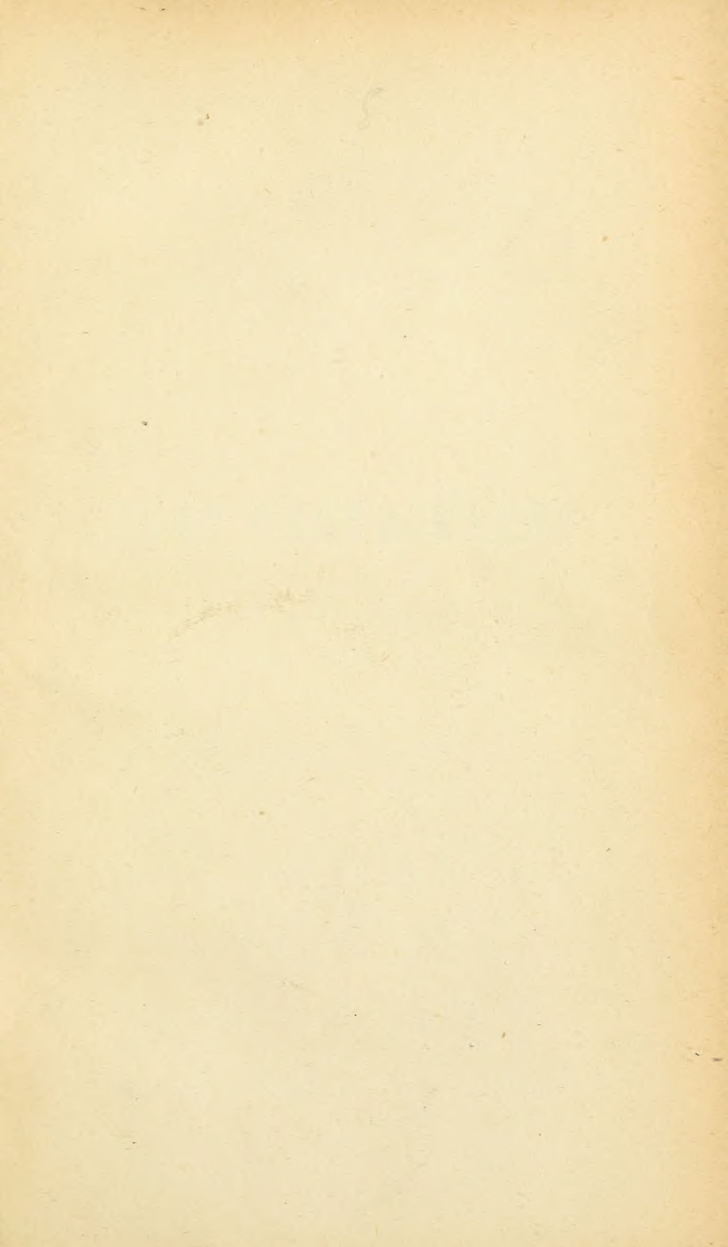

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01643582 8









IVAN TOURGUÉNEFF

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

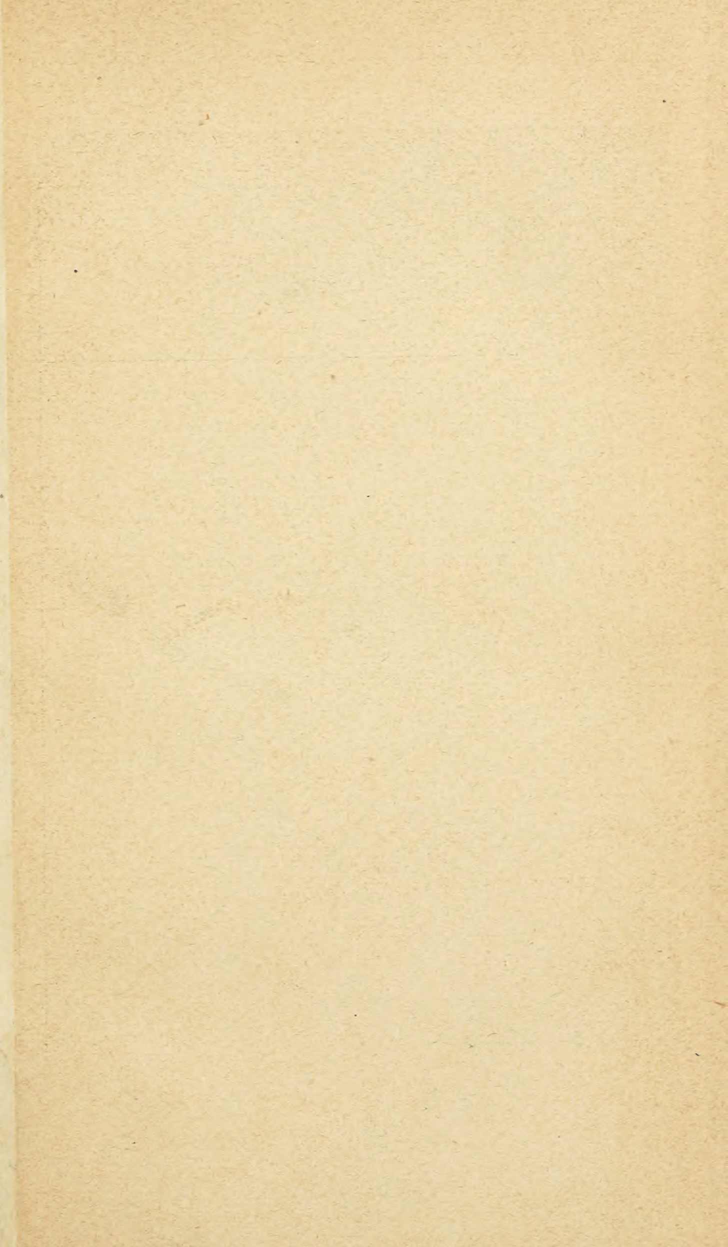
Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER à 3 fr. 50 le volume

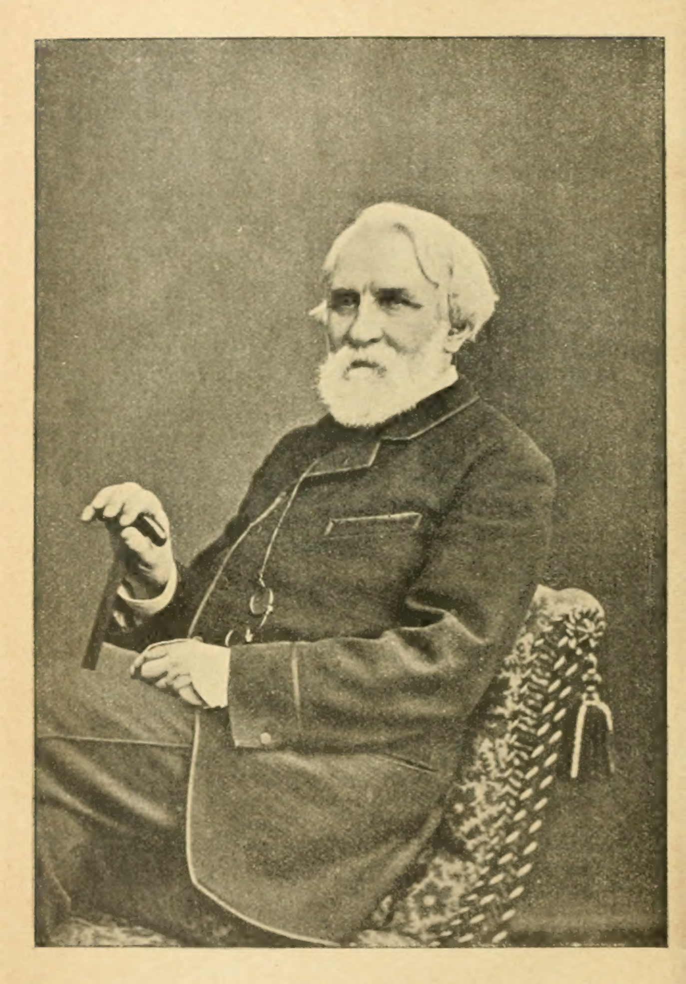
Pères et Enfants. 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt-cinq exemplaires numérotés à la presse sur Hollande.

Quinze exemplaires numérotés à la presse sur Japon.





I. S. TOURGUÉNEFF

E. HALPÉRINE-KAMINSKY

IVAN TOURGUÉNEFF

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

AVEC SES AMIS FRANÇAIS

Mme Viardot — Gustave Flaubert
Mme Commanville — George Sand — Émile Zola
Guy de Maupassant — Taine
Renan — Ch. Edmond — Théophile Gautier
Sainte-Beuve — Ambroise Thomas
Jules Claretie — Andre Theuriet, etc., etc.

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1901



A MADAME C. COMMANVILLE

MADAME FRANKLIN-GROUT)

NIÈCE DU GRAND FLAUBERT

en reconnaissance pour sa précieuse

contribution à ce volume

E. H.-K.



AVERTISSEMENT

Les documents littéraires que je réunis aujourd'hui en volume ont paru d'abord, en 1896 et 1897, dans la Revue *Comospolis*. Depuis cette publication, j'ai pu retrouver de nouvelles lettres inédites, qui paraissent ici pour la première fois. De même celles qui furent écourtées ou entièrement supprimées par la rédaction de *Comospolis* sont rétablies. Enfin, des croquis de Tourguéneff ; une reproduction du tableau représentant sa propriété de Spasskoïé, peint par son ami le célèbre poète Polonsky, qui maniait également avec habileté le pinceau ; Tourguéneff à la chasse, « ce jour-là plus content de lui », et plaisamment portraituré par le grand peintre Bogolubov, rares documents graphiques et qui n'ont jamais été reproduits, viennent compléter cette édition.

Je le dis pour les admirateurs français de Tourguéneff, et plus particulièrement à l'intention de ceux des compatriotes de l'illustre écrivain qui connaissent la traduction russe, faite d'après le texte français, qui est l'original, que j'ai publié

dans *Comosppolis* ; cette traduction, fort imparfaite d'ailleurs, a été tronquée au point de ne pas contenir toute la série des missives adressées au prince Galitzine, la lettre à Schevirev, etc. Il est vrai que l'éditeur russe motive cette omission par des raisons de propriété littéraire; suprême ironie de la part d'un éditeur qui a confectionné son volume sans mon autorisation, sans même m'en avertir, taillant, bouleversant à sa guise des documents dont chaque mot devrait être précieux à tout Russe soucieux du souvenir de l'une des gloires littéraires de son pays.

On lira donc ici, dans l'original et intact, tout ce que Tourguéneff a écrit à ses amis français, sauf un volumineux paquet de lettres adressées à Mme Viardot, qui fera l'objet, pour des raisons matérielles, d'un volume séparé. Il n'a pu en être détaché que les huit lettres placées en tête de la présente publication.

E. H-K.

IVAN TOURGUÉNEFF

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

(AVEC SES AMIS FRANÇAIS)

Les lettres adressées par le célèbre écrivain russe Ivan Sergueïévitch Tourguéneff à ses amis littéraires français présentent un double intérêt : d'abord leur valeur propre comme tout ce qui est sorti de la plume de ce maître styliste, et ensuite celui de la révélation d'un côté inconnu jusqu'ici de sa vie littéraire.

Les Russes ont souvent reproché à leur grand poète d'avoir passé la majeure partie de sa vie à l'étranger, et, par suite, de n'avoir pas été en contact immédiat avec les hommes et les choses dont il a parlé dans ses œuvres. Certains de ses biographes russes sont allés jusqu'à affirmer que le milieu dans lequel il a vécu si longtemps a contribué à le détacher complètement de la terre natale, sans lui donner en échange une famille ou des amitiés profondes sur cette terre française où

il est toujours resté, disent-ils, moralement isolé. « Son séjour hors de Russie, parmi les étrangers, n'a donné aucune satisfaction morale à Ivan Sergueïevitch, et les siens se sont de plus en plus éloignés de lui chaque année », affirme l'un d'eux, M. Ivanov.

Ce biographe, qui a publié sur Tourguéneff une volumineuse étude et dans laquelle il a réuni tous les matériaux connus jusqu'ici du public, s'appuie sur ces documents pour faire le procès des amis français de l'écrivain russe et pour démontrer que leur influence était surtout celle de camarades de table dont la conversation roulait habituellement sur la femme et sur l'amour ; et cela, parce que Ed. de Goncourt dit quelque part dans son *Journal :* « La femme, l'amour : c'est toujours la conversation d'une réunion d'intelligences en train de boire et de manger. La conversation est d'abord polissonne, et Tourguéneff nous écoute avec l'étonnement un peu *médusé* d'un barbare qui ne fait l'amour que très naturellement. »

Pour M. Ivanov, le sort qui a lié Tourguéneff avec une famille française et avec la société française, a montré bien peu de sollicitude pour le talent et les aspirations morales de l'écrivain russe. « Nous savons, dit-il, en quoi consistait pour Tourguéneff le « bonheur de famille » sous le toit de la maison Viardot. Ce ne fut en somme qu'un malentendu de longues années qui ne laissa dans son âme que l'amertume d'un isolement moral et le vide

d'un sentiment non satisfait. Nous avons vu quelles joies pouvait attendre Tourguéneff de ses confrères parisiens : leur amitié n'était qu'une camaraderie artificielle de restaurant ; aux hôtes de la villa des Fresnes [1], comme à ceux du Café Riche, Tourguéneff était également étranger. »

Puisque M. Ivanov a feuilleté le *Journal des Goncourt*, il a pu se convaincre que, même lorsque les habitués du dîner de Magny ou du Café Riche (autrement appelé le « Dîner des Cinq » : Tourguéneff, Goncourt, Flaubert, Zola et Daudet) parlaient de la femme et de l'amour, c'était comme des psychologues et des littérateurs, et que la lecture de ce *Journal* et les particularités qu'il contient sur les hommes de lettres sont d'un réel intérêt littéraire et ont servi à M. Ivanov lui-même pour son étude de la personnalité morale de Tourguéneff.

On verra, par la correspondance que nous publions aujourd'hui, que les relations de Tourguéneff avec ses amis français étaient surtout intellectuelles, et que quelques-uns parmi eux, notamment M. et Mme Viardot d'abord, Flaubert ensuite, ont eu une influence bienfaisante sur le développement de son talent ; et c'est certainement à cette influence qu'on doit attribuer son style sobre et clair, sa forme simple atteignant la perfection par sa simplicité même, qualités si rares chez les écrivains russes, même chez les meilleurs.

1. Propriété de M. Viardot, à Bougival.

Lorsque, en 1843, Tourguéneff fit la connaissance de la famille Viardot, il était à peine âgé de vingt-cinq ans et son nom était encore inconnu dans les lettres. Il n'avait alors de passion que pour la chasse, et c'est au cours d'une chasse qu'il fut présenté à M. Viardot. M. Viardot, qui avait précédemment séjourné en Russie, se documentait pour propager en France les chefs-d'œuvre de la littérature russe. Il était connu par de savantes études d'art et de littérature étrangère. Mme Viardot, toute jeune — elle n'avait que vingt-deux ans, — était déjà la célèbre cantatrice, alliant à une virtuosité sans égale, cette flamme intérieure, ce sentiment profond et ce goût exquis qui émeuvent l'âme. Ce couple d'artistes devait produire une vive et durable impression sur la nature esthétique de Tourguéneff. En effet, l'amitié qu'il voua depuis à la famille Viardot porta pendant quarante ans, jusqu'à sa mort, ce caractère de sympathie artistique et intellectuelle.

« L'étranger lui donnait ce qui lui manquait dans sa patrie » dit un autre des biographes de Tourgueneff, Mme Andréïev. « Les aspirations de sa nature artistique, qui n'étaient point assez appréciées et encouragées chez nous, ont trouvé leur satisfaction dans le milieu qu'il s'était créé dans la famille Viardot... » Et elle conclut, en parlant aussi bien de M. et Mme Viardot que des autres amis français de Tourguéneff : « Par leur sympathie à son activité littéraire, par leur dévouement

à l'art, par la liberté et la sincérité de leurs vues, ils ont donné à Tourguéneff le milieu qui s'harmonisait le mieux avec son caractère. . . . . Cette famille et les amis lui ont donné le courage de poursuivre son œuvre jusqu'au bout, pour la gloire de sa patrie, qu'il n'oublia jamais. »

En effet, Tourguéneff n'a-t-il pas dit lui-même, dans ses *Souvenirs :* « Certes, je n'aurais jamais écrit les *Récits d'un Chasseur* si j'étais resté en Russie. »

Pourquoi, alors, cette mélancolie que trahissent réellement ses lettres intimes ? La cause en serait-elle dans son isolement moral, comme le prétend M. Ivanov? Non, certes, et Tourguéneff nous la révèle lui-même :

« L'organisation, le milieu et surtout cette classe à laquelle j'appartenais, — la classe des seigneurs, des propriétaires de serfs — ne présentaient rien de ce qui aurait pu me retenir. Au contraire, presque tout ce que je voyais autour de moi me troublait, m'inspirait de l'indignation, du mépris. Je ne pouvais pas hésiter longtemps. Il fallait ou me soumettre, suivre docilement l'ornière commune, la route battue, ou bien m'en arracher d'un coup, repousser tout et tous, au risque même de perdre beaucoup de ceux qui m'étaient proches et chers à mon cœur. C'est ce que je fis. » — (*Souvenirs littéraires*, tome x des Œuvres complètes de Tourguéneff.)

Il faut dire aussi que le climat de la Russie, du moins de la partie qu'il fréquentait, ne lui était pas favorable. Arrivé soit à Pétersbourg, soit à Moscou, soit dans sa propriété de Spasskoïé, il était

pris le plus souvent d'un accès de goutte ou de quelque autre indisposition. Il est rare que ses lettres de Russie ne contiennent pas des plaintes à ce sujet.

Mais dans la fort intéressante et détaillée lettre que j'ai reçue, il y a quelques années, du célèbre poète Polonsky, le plus ancien et le plus fidèle ami de Tourguéneff, je lis entre autres :

« La fortune qu'il (Tourguéneff) possédait lui aurait permis de visiter et le Caucase et la Crimée et l'Oural, et même jusqu'à la Sibérie; or, il a dû borner son horizon artistique aux seuls gouvernements de Moscou, de Tambov et d'Orel. Combien son champ d'observation aurait pu s'élargir! que de types nouveaux seraient sortis de sa plume! Le sort a décidé autrement. »

Et M. Polonsky énumère les nombreuses causes qui ont empêché Tourguéneff de mieux connaître son vaste pays, causes se réduisant toujours à la seule et même amitié profonde qui liait l'écrivain russe à la famille de Mme Viardot.

Nous connaissons le sentiment de l'intéressé lui-même sur les motifs de son séjour prolongé à l'étranger. L'explication de M. Polonsky pècherait donc par quelque exagération de poète, sinon par l'expression jalouse de l'affection amicale et par un ressentiment de compatriote. Car, vraiment, pour connaître l'âme d'un peuple, pour sentir battre son pouls à l'unisson du grand cœur anonyme, il n'est pas bien nécessaire d'explorer toutes les régions d'un immense empire. Naître dans un de ces coins

qui portent l'empreinte spécifique de la race, y vivre jusqu'à l'âge de raison, s'y façonner sous l'action de jeunes impressions, suivre attentivement pendant toute l'existence, de près par moments, et du clair et serein lointain le plus souvent, les manifestations de la vie nationale, suffit à un tempérament d'élite pour deviner et raconter les joies et les souffrances de toute une nation, pour juger, et avec moins de parti pris, les caractères et les mœurs de toute une époque.

On sait combien Tourguéneff a été ce tempérament; le gouvernement d'Orel, où il vit le jour, est ce coin. Aussi, put-il, en n'allant que par intervalles respirer l'air de la terre natale, écrire à la fois la plus russe et la plus humaine des œuvres : les *Récits d'un Chasseur*, en pleine Ile-de-France, et donner le tableau fidèle de trente ans de la vie sociale russe dans une série d'ouvrages qui demeureront autant de monuments artistiques qu'historiques. Il ne pouvait ni ne devait borner sa palette aux riches couleurs à la peinture des échantillons ethniques des régions limitées ; il a pu et a dû nous montrer des figures éternelles et universelles.

Cependant l'éloignement de la patrie ne fit qu'exalter son attachement pour elle, et, Russe, il le fut jusqu'aux moelles. Ses amis français le sentaient bien. Au moment où sa dépouille mortelle allait quitter cette France qu'il aima et qui l'aima, Edmond About lui dit :

« Vous avez passé vingt ans parmi nous, presque le tiers de votre vie. Nos arts, notre littérature, nos plaisirs délicats vous faisaient un besoin de cette villégiature parisienne. Non seulement vous aimiez la France, mais vous l'aimiez élégamment, comme elle prétend être aimée. Elle vous eût adopté avec orgueil si vous l'aviez voulu, mais vous êtes toujours resté fidèle à la Russie et vous avez bien fait, car celui qui n'aime pas sa patrie absolument, aveuglément, bêtement, ne sera jamais que la moitié d'un homme. Vous ne seriez pas si populaire au pays où l'on vous attend si vous n'aviez été bon patriote. J'ai lu dans les journaux qu'un homme de la caste la plus nombreuse et la plus puissante en tous lieux, la caste des imbéciles avait dit : « Je ne connais pas Tourguéneff, c'est un Européen et je suis marchand russe. » Ce simple vous logeait trop à l'étroit dans les frontières de l'Europe. C'est à l'humanité tout entière que votre cœur appartenait. Mais la Russie occupait la première place dans vos affections. C'est elle avant tout et surtout que vous avez servie. »

Un autre écrivain français, qui pendant sa longue carrière littéraire a vécu dans l'intimité des hommes les plus illustres de France, qui a été lui-même, durant un demi-siècle, observateur pénétrant des divers milieux intellectuels, M. Charles Edmond, m'écrivit :

« A quelque catégorie qu'appartiennent les divers tronçons de la société parisienne, Tourguéneff était assuré de recevoir partout un accueil empressé. A son tour, il payait largement de sa personne. Sa vaste intelligence, son esprit captivant, sa façon d'être d'une pénétrante douceur, sa voix légèrement voilée et mélodieuse, tout cet ensemble de séduction lui valait des relations cordiales qui bientôt se consolidèrent en amitiés sérieuses. On se délectait de sa conversation,

on se régalait de ses récits. Observateur et psychologue subtil, voué en apparence au calme fixe, Tourguéneff sortait cependant de sa placidité et se passionnait volontiers lorsque la causerie touchait par hasard à une des trois questions sur lesquelles semblait pivoter sa vie entière : C'était, d'abord l'abolition du servage, aussi longtemps du moins que le gouvernement russe n'eut pas décrété l'affranchissement des paysans. L'art venait ensuite : la peinture que représentaient pour le dilettante intransigeant les maîtres paysagistes de l'école française, tels que Millet, Troyon et Rousseau en tête ; la musique, Gluck, Mozart et Beethoven de préférence, et dont à juste titre il concrétait le noble idéal dans le génie de Mme Viardot, et finalement la littérature où, ses contemporains vivants à part, il décernait la palme à Charles Dickens.

« Mais la première place en ses prédilections était occupée sans conteste par ses compatriotes, les écrivains russes. Il s'extasiait sur leurs talents et exaltait leurs mérites. Il en paraissait fier, comme s'il s'agissait de rendre justice à ses proches, à des membres de sa famille. Nul sentiment de rivalité n'avait jamais effleuré son âme de patriote slave. Il admirait Pouschkine et s'enthousiasmait pour Mickiewicz. »

Toute cette lettre serait à citer, et je compte bien y puiser encore en temps et lieu. Précisons d'abord ici certains faits relatifs au séjour de Tourguéneff en France.

* * *

En 1849, Louis Viardot publia à Paris, aidé dans la traduction par Tourguéneff, plusieurs œuvres de Gogol, entre autres *Tarass Boulba*, les *Mémoires d'un Fou*, la *Calèche*, *Un ménage d'autrefois*, le *Roi des Gnômes*. Le plus grand des critiques

russes, Belinsky, parla de cette traduction avec beaucoup d'éloges, disant qu'elle était très proche de l'original et d'un style facile et élégant. M. Viardot traduisit ensuite, toujours avec le concours de l'écrivain russe, la *Fille du Capitaine*, de Pouschkine, puis, certaines œuvres de Tourguéneff lui-même. Mais en 1847, quand Tourguéneff accompagnait à Berlin la famille Viardot, il venait seulement de débuter par le premier de ses *Récits d'un Chasseur* (Khor et Kalinytch), et ses nouveaux amis étaient loin de se douter du glorieux avenir qui l'attendait. La même année il alla rejoindre M. et Mme Viardot à Paris.

Comme Tourguéneff l'a raconté plus tard, il était à cette époque dénué de toutes ressources, car sa mère, mécontente de son départ et blessée de le voir, lui un gentilhomme de vieille souche, embrasser la carrière littéraire, s'était refusée à subvenir à ses besoins. Dans cette situation, il trouva auprès de M. et Mme Viardot la plus large hospitalité, et Courtavenel, leur propriété de Rosay-en-Brie, fut, selon sa propre expression, son berceau littéraire. « C'est ici, racontait-il à son ami Fet [1] que, n'ayant pas les moyens de vivre à Paris, j'ai passé l'hiver tout seul, me nourrissant de bouillon de poulets et d'omelettes qui m'étaient préparées par une vieille domestique. C'est ici que, pour gagner de l'argent, j'ai écrit la plupart de mes *Récits d'un Chasseur*, et c'est ici encore, comme

1. Poète russe renommé.

vous l'avez vu, qu'est venue demeurer ma fille de Spasskoïé. »[1] — Il s'agit de l'enfant que Tourguéneff a eue dans sa jeunesse, étant étudiant, d'une serve de sa mère. Cette petite fille se trouvant malheureuse en Russie, Tourguéneff se confia à Mme Viardot, qui lui conseilla de la faire venir et prit sur elle de surveiller son éducation.

En 1850, la mort de la mère d'Ivan Sergueïévitch le força à rentrer en Russie, et ce n'est qu'en 1855 qu'il revint auprès de ses amis. Il visita plusieurs centres de l'Europe, puis se fixa avec la famille Viardot à Bade. Mais la guerre de 1870 les obligea à regagner Paris, que Tourguéneff ne quitta plus, si ce n'est pour aller chaque année, ou tous les deux ans, soit à Pétersbourg, soit à Spasskoïé, sa propriété du gouvernement d'Orel.

*
* *

C'est par la famille Viardot que Tourguéneff fut mis en relations avec le monde artistique et littéraire français; c'est dans leur maison que, dès son arrivée à Paris en 1847, il rencontra pour la première fois George Sand, amie de longue date de Louis Viardot, avec qui elle avait fondé, en 1841, la *Revue Indépendante*. Mais c'est plus tard seulement que leurs relations devinrent suivies, grâce à Flaubert.

Vers la même époque, il fit la connaissance de

1. A. Fet. — *Mes Souvenirs*.

Mérimée, déjà connu comme traducteur de plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature russe ; et ses relations devinrent plus intimes avec Charles Edmond, qu'il avait rencontré à Berlin et qu'il retrouva dans la maison d'une de ses compatriotes, Mme Yazykov, où fréquentaient aussi le fameux révolutionnaire Bakounine et l'écrivain russe exilé Herzen.

Ce fut Charles Edmond qui, d'un seul coup, mit Tourguéneff en relations avec l'élite du monde littéraire de cette époque : Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Flaubert, les frères Goncourt, Taine, Berthelot, Renan, Gavarni, Paul de Saint-Victor, Scherer, Charles Blanc, Adrien Hébrard, Fromentin, Broca, Ribot, Nefftzer, etc., en un mot tous les convives des fameux dîners du restaurant Magny. Il les voyait pour la première fois, excepté Flaubert qu'il connaissait depuis 1858. Nous lisons, en effet, dans le *Journal des Goncourt*, à la date du 23 janvier 1863 :

« Dîner chez Magny. Charles Edmond nous amène Tourguéneff, cet écrivain étranger d'un talent si délicat, l'auteur des *Mémoires d'un Seigneur russe* [1], l'auteur de *l'Hamlet russe*. C'est un colosse charmant, un doux géant aux cheveux blancs, qui a l'air du bienveillant génie d'une montagne ou d'une forêt. Il est beau, grandement beau, énormément beau, avec du bleu du ciel dans les yeux, avec le charme du chantonnement russe, de cette cantilène où il y a un rien de l'enfant et du nègre. Touché, mis à l'aise par l'ovation qu'on lui

1. Titre donné alors à la traduction française des *Récits d'un Chasseur*.

fait, il nous parle curieusement de la littérature russe, qu'il annonce en pleine voie d'études réalistes, depuis le roman jusqu'au théâtre. »

Guizot avait déjà témoigné le désir de connaître l'auteur du *Journal d'un homme dé trop*, dont la lecture l'avait frappé ; et Lamartine racontait avec enthousiasme sa première rencontre avec Tourguéneff.

Le romancier russe fut également en relations suivies avec Jules Simon, Edmond About, Gounod, Augier, Maxime du Camp, Victor Hugo, Jules Janin, Francisque Sarcey, et, plus tard, il fut introduit par Flaubert dans la jeune école naturaliste : Zola, Daudet, qui, avec Edmond de Goncourt, Flaubert et Tourguéneff, formèrent cette petite « Société des Cinq » que réunissait un dîner mensuel. Enfin, par Zola, Tourguéneff fit la connaissance des jeunes écrivains qui collaborèrent aux *Soirées de Médan*, et particulièrement de Guy de Maupassant.

Nous avons dit quelques mots de l'influence qu'avait eue sur le talent de Tourguéneff la fréquentation des littérateurs français. Il serait juste d'ajouter que lui-même a dû avoir, à son tour, une certaine action sur la nouvelle école naturaliste. Il est à remarquer, en effet, que le naturalisme, ou plutôt le réalisme, qui devenait école en France avec Flaubert et Zola, était, depuis Pouschkine et Gogol, la caractéristique de la littérature russe. Et encore Flaubert, — comme le fait remarquer l'un de ses plus puissants continuateurs, Guy de

Maupassant, — avait grandi à l'heure de l'épanouissement du romantisme et en avait subi l'ascendant.

« C'est là un des côtés les plus singuliers de ce grand homme, — dit Maupassant dans sa préface aux Lettres de Gustave Flaubert adressées à George Sand, — ce novateur, ce révélateur, cet oseur a été jusqu'à sa mort sous l'influence dominante du romantisme. C'est presque malgré lui, presque inconsciemment, poussé par la force irrésistible de son génie, par la force créatrice enfermée en lui, qu'il écrivait ces romans d'une allure si nouvelle, d'une note si personnelle. Par goût, il préférait les sujets épiques, qui se déroulent en des espèces de chants pareils à des tableaux d'opéra. »

Tourgueneff, qui procédait des maîtres russes, a souvent insisté, dans ses conversations avec ses amis de France, sur la nécessité d'abandonner les anciennes formes romantiques avec leurs combinaisons compliquées et leurs personnages artificiels, pour s'adonner à la peinture de la vie réelle et de l'âme humaine. Cette influence des œuvres et des opinions de Tourguéneff n'est pas niée, nous le verrons, par les romanciers de la nouvelle école eux-mêmes.

Mérimée, — qui connaissait, bien avant l'arrivée de Tourguéneff en France, les œuvres de Pouschkine et de Gogol, et qui avait même vu Gogol, en 1837, à Paris, chez Mme Smirnov [1], — dit un

[1] Mme Smirnov, chantée par Pouschkine et nommée par le Prince Viazemsky « Notre-Dame de la littérature russe », réunissait dans son salon de Saint-Pétersbourg les écrivains les plus illustres de son pays.

jour à Tourguéneff: « Votre poésie cherche avant tout la vérité ; la beauté apparaît ensuite d'elle-même. Nos poètes, au contraire, suivent une voie opposée : ils recherchent, avant tout, l'effet, l'esprit, le brillant, et si avec cela ils trouvent le moyen de ne pas blesser la vraisemblance, ils l'acceptent par surcroît... Chez Pouschkine, ajoutait-il, la poésie fleurit merveilleusement d'elle-même et jaillit de la vérité. »

Une autre fois, l'auteur de *Colomba*, dans une lettre à une dame russe, lettre inédite en France, s'exprime de même : « Cédant au désir et à l'insistance de quelques amis russes, j'ai lu *Crime et Châtiment*, roman de Dostoïevsky. On m'a dit que c'est son chef-d'œuvre. Je vous dirai franchement que, malgré le grand talent de l'auteur, ce roman ne me plaît pas ; il y a mis une tension, une exaltation de sentiments qui a nui à la netteté de son observation artistique. Il procède plutôt de Victor Hugo que de Pouschkine. Est-il digne d'un écrivain russe, ayant un modèle aussi haut, de suivre les traces d'Hugo et de s'en inspirer ? »

*
* *

Les relations de Tourguéneff avec le monde littéraire français ont donné lieu, pendant ses déplacements, à une correspondance intéressante. Malheureusement tout n'a pas été conservé, ou bien n'a pas encore été retrouvé. Ainsi, nous devons considérer

comme à jamais perdues les lettres que Tourguéneff écrivit à Mérimée et qui furent brûlées, rue de Lille, sous la Commune, avec les autres papiers de l'auteur de *Colomba*. M. Augustin Filon, l'auteur du remarquable volume : *Mérimée et ses Amis*, qui a eu entre les mains tous les documents biographiques concernant Mérimée, a bien voulu rechercher à notre intention cette correspondance, mais tous ses efforts sont restés vains.

Nous devons aussi renoncer, pour le moment, à connaître les lettres adressées par Tourguéneff à Victor Hugo et qui n'ont pu être retrouvées par M. Paul Meurice dans les papiers de son illustre ami. Il en est de même de celles adressées à Charles Edmond. Grâce à l'obligeance de M. Jules Claretie, qui lui-même n'a reçu de Tourguéneff qu'un seul billet, j'ai pu avoir communication de trois lettres adressées par Tourguéneff à Charles Edmond et d'une autre à Ph. Burty.

Jules Simon a répondu à ma demande qu'en effet il a « beaucoup connu et beaucoup aimé Tourguéneff. Nos entrevues, ajouta-t-il, étaient trop fréquentes pour qu'il y eût lieu entre nous à une correspondance littéraire, et d'ailleurs mes cartons ont été affreusement pillés. » C'est le même cas pour Francisque Sarcey, avec cette différence qu'il a volontairement donné à des « amateurs d'autographes » les quelques billets insignifiants qu'il a reçus de Tourguéneff.

Mme Jules Michelet m'écrit n'avoir aucun souve-

nir « qu'en faisant le classement des lettres reçues par Michelet, il s'en soit trouvé de Tourguéneff... Une fois le grand romancier est venu voir le grand historien, et je crois que c'est tout comme relations. »

Un pénible incident, dont nous parlons plus loin, — au cours de la préface à la correspondance de Tourguéneff avec Zola, — a empêché Alphonse Daudet de me communiquer les lettres qu'il a reçues de l'auteur des *Récits d'un Chasseur*. Cependant, d'après le témoignage de Daudet lui-même, ces lettres sont cordiales, exquises. Espérons que, éclairé par les correspondances que nous publions, l'auteur du *Nabab* reviendra aux sentiments qu'il a longtemps nourris pour Tourguéneff vivant et qu'il ajoutera moins de foi à des racontars de portières[1]. Enfin, Edmond de Goncourt m'a assuré n'avoir aucune lettre intéressante de Tourguéneff, parce qu'ils se voyaient trop fréquemment. Je crains que cette réponse ne cache une irritation semblable à celle de Daudet et ne soit également provoquée par de prétendus « Souvenirs sur Tourguéneff » d'un témoin suspect.

En un mot, nous n'avons aujourd'hui que les lettres adressées par Tourguéneff à Mme Viardot, à George Sand, à Sainte-Beuve, à Théophile Gautier, à Flaubert et à sa nièce Mme Commanville ;

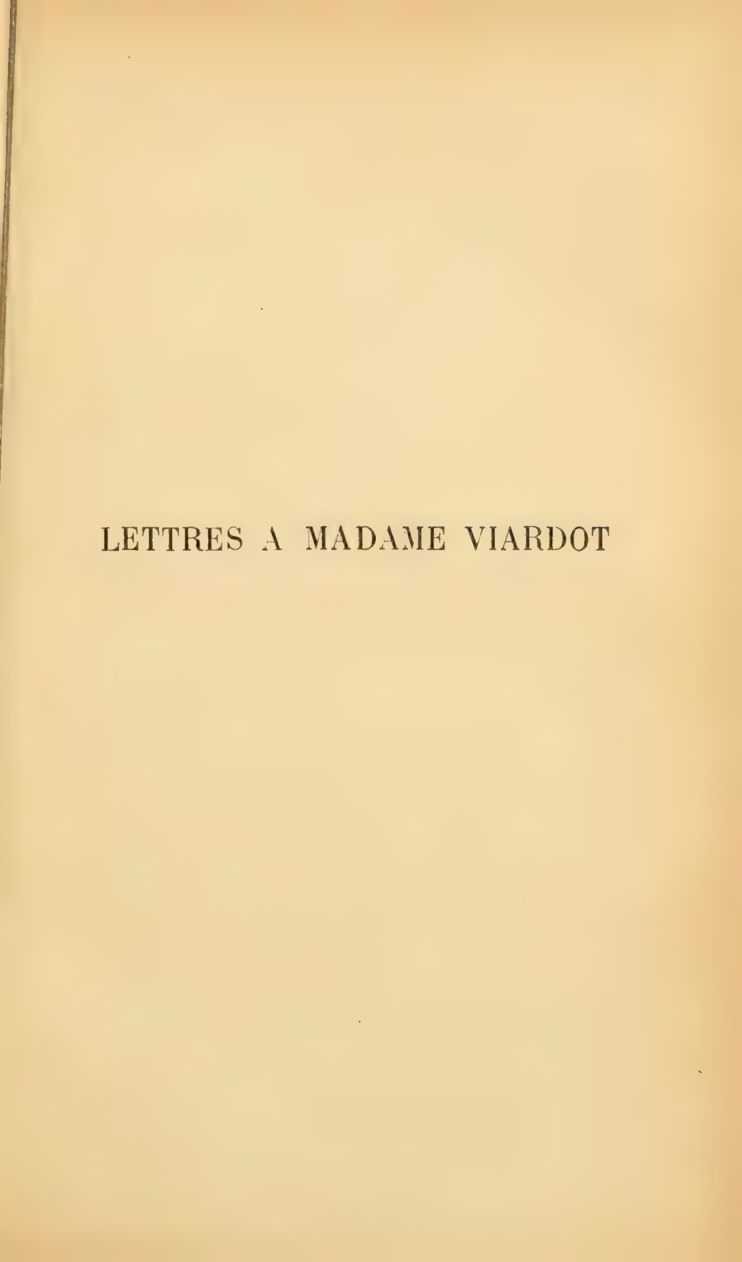
1. Cette introduction a été écrite au moment de la publication de la première partie de la correspondance de Tourguéneff dans le *Cosmopolis*. On verra plus loin, dans la préface déjà indiquée, qu'en effet Alphonse Daudet a modifié son opinion.

à Taine, Renan, Ambroise Thomas, Charles Edmond, Zola, Guy de Maupassant, Jules Claretie, André Theuriet, Ph. Burty, Louis Dépret, Durand-Greville, etc. Seule la correspondance avec Flaubert et avec Zola est bien complète. Mais toute la série présente un grand intérêt biographique. Elle commence avec les débuts littéraires de Tourguéneff et ne finit qu'à sa mort.

Il est d'autres lettres sans doute que nous ne connaissons pas. Nous serions très reconnaissant à ceux qui les possèdent de vouloir bien nous les communiquer, non seulement pour le plaisir des nombreux admirateurs du maître écrivain russe, mais aussi pour aider à fixer un chapitre intéressant de l'histoire des rapports intellectuels entre la France et la Russie.

Nous avons adopté pour cette publication l'ordre chronologique, et nous commençons par les lettres adressées à Mme Viardot, à Flaubert, et à Mme Commanville.

E. Halpérine-Kaminsky.



LETTRES A MADAME VIARDOT



LETTRES A MADAME VIARDOT

I

16 mai 1850.

Je suis à Courtavenel. Je vous avouerai que je suis heureux, comme un enfant, d'y être. Je suis allé dire bonjour à tous les endroits auxquels j'avais dit déjà adieu avant de partir. La Russie attendra : cette immense et sombre figure, immobile et voilée comme le sphinx d'Œdipe. Elle m'avalera plus tard. Je crois voir son gros regard inerte se fixer sur moi avec une attention morne, comme il convient à des yeux de pierre. Sois tranquille, sphinx, je reviendrai à toi, et tu pourras me dévorer à ton aise si je ne devine pas l'énigme! Laisse-moi en paix pendant quelque temps encore! Je reviendrai à tes steppes!...

Il a fait très beau aujourd'hui. Gounod s'est promené tout le jour dans le bois de Blondureau à la recherche d'une idée; mais l'inspiration, capricieuse comme une femme, n'est pas venue, et il n'a

rien trouvé. C'est du moins ce qu'il m'a dit lui-même. Il prendra sa revanche demain. Dans ce moment il est couché sur la peau d'ours, en mal d'enfant. Il a une obstination et une ténacité dans son travail qui font mon admiration. Le vide de la journée d'aujourd'hui le rend très malheureux ; il pousse des soupirs gros comme le bras et n'est pas capable de se distraire de sa préoccupation. Dans sa désolation, il s'en prend au texte. J'ai tâché de le remonter et je crois y être parvenu. Il est très dangereux de se laisser aller sur cette pente : on finit par se croiser les doigts sur le ventre, et l'on se dit : « Mais tout cela est atroce ! » — J'ai reçu ses doléances un peu en riant, car je sais que tous ces petits nuages disparaissent au premier souffle et je suis très flatté d'être le confident de ces petites douleurs de création...

IV. TOURGUÉNEFF.

Tourguéneff fit la connaissance de Gounod chez les Viardot et conserva, toute sa vie, des relations amicales avec lui ; mais aucune correspondance n'en est restée. Mme Charles Gounod m'écrit en effet : « ...Gounod avait une admiration profonde pour cet illustre poète. Souvent il a eu l'occasion de le rencontrer dans des maisons amies, mais je crois que là se sont bornées leurs relations intimes, car, parmi la nombreuse correspondance de Gounod, que je viens de classer tout dernièrement, je n'ai trouvé aucune signature de Tourguéneff. »

La composition qui préoccupait Gounod au moment où Tourguéneff écrivait à Mme Viardot était *Sapho*, son premier opéra, représenté le 16 avril 1851. Le livret, comme on sait, est d'Émile Augier. Sous le coup du malheur

qui venait de le frapper, — la mort de son frère, — Gounod s'était retiré, en compagnie de sa mère, dans la propriété de ses amis, M. et Mme Viardot. Dans ses *Mémoires d'un Artiste*, récemment publiés, l'auteur de *Faust* raconte que c'est grâce à la promesse spontanée de l'illustre cantatrice de chanter sa première œuvre que, jeune et ignoré, il a pu obtenir d'Emile Augier, déjà célèbre, d'écrire le livret et traiter d'avance avec la direction de l'Opéra. Instruite du deuil qui venait de l'atteindre, Mme Viardot, qui se trouvait en Allemagne, lui écrivit aussitôt pour l'engager à aller trouver la tranquillité et la solitude dont il avait besoin dans sa propriété de Courtavenel.

« Je suivis son conseil, ajoute Gounod, et nous par-
« tîmes, ma mère et moi, pour cette résidence où se
« trouvait la mère de Mme Viardot (Mme Garcia, la
« veuve du célèbre chanteur), en compagnie d'une sœur
« de Mme Viardot et d'une jeune fille (l'aînée des enfants),
« aujourd'hui Mme Heritte, remarquable musicienne
« compositeur. Je rencontrai là aussi un homme char-
« mant, Ivan Tourguéneff, l'éminent écrivain russe,
« excellent et intime ami de la famille Viardot. Je me
« mis au travail dès mon arrivée. »

II

Saint-Pétersbourg, 21 février 1852.

. . . .

. . . Il m'est impossible de continuer cette lettre comme je l'avais commencée. Un bien grand malheur nous a frappés : Gogol est mort à Moscou, mort après avoir tout brûlé, — tout, — le 2me tome des *Ames Mortes*, une foule de choses achevées ou commencées, — tout enfin. Il vous serait difficile d'apprécier toute la grandeur de cette perte si cruelle,

si complète. Il n'y a pas de Russe dont le cœur ne saigne dans cet instant. C'était plus qu'un simple écrivain pour nous : il nous avait révélés à nous-mêmes. Il était dans plus d'un sens le continuateur de Pierre le Grand pour nous. Ces paroles peuvent vous paraître exagérées, dictées par la douleur. Mais vous ne le connaissez pas ; vous ne connaissez que les moindres de ses ouvrages, et même si vous les connaissiez tous, il vous serait difficile de comprendre ce qu'il était pour nous. Il faut être Russe pour le sentir. Les esprits les plus pénétrants parmi les étrangers, un Mérimée par exemple, n'ont vu en Gogol qu'un humoriste à la façon anglaise. Sa signification historique leur a complètement échappé. Je le répète, il faut être Russe pour savoir tout ce que nous avons perdu...

Iv. TOURGUÉNEFF.

A MONSIEUR ET MADAME VIARDOT

III

Pétersburg, 1/13 mai 1852.

Mes chers amis,

Cette lettre vous sera remise par une personne qui part d'ici dans quelques jours, — ou bien elle l'expédiera à Paris après avoir franchi la frontière, — de sorte que je puis vous parler un peu à cœur ouvert et sans craindre la curiosité de la police.

Je commence à vous dire que si je n'ai pas quitté Pétersbourg depuis un mois, c'est bien contre mon gré. Je suis aux arrêts dans une maison de police par ordre de l'Empereur, pour avoir fait imprimer dans un journal de Moscou un article de quelques lignes sur Gogol. Ça n'a été qu'un prétexte, l'article en lui-même étant parfaitement insignifiant.

Il y a longtemps qu'on me regarde de travers; on s'est accroché à la première occasion venue. Je ne me plains pas de l'Empereur; l'affaire lui a été si perfidement présentée qu'il n'aurait pas pu agir autrement. On a voulu mettre un terme à tout ce qui se disait sur la mort de Gogol, et on n'a pas été fâché, en même temps, de mettre l'embargo sur mon activité littéraire.

Dans quinze jours d'ici, on m'expédiera à la campagne où je dois rester jusqu'à nouvel ordre. Tout cela n'est pas gai, comme vous voyez; cependant je dois dire qu'on me traite fort humainement; j'ai une bonne chambre, des livres, je puis écrire; j'ai pu voir du monde dans les premiers jours; maintenant c'est défendu, car il en venait trop. Le malheur ne fait pas fuir les amis, — même en Russie. Le *malheur*, à dire vrai, n'est pas bien grand : l'année 1852 n'aura pas de printemps pour moi, voilà tout. Ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, c'est qu'il faut dire un adieu definitif à toute espérance de faire un voyage hors du pays. Au reste je ne me suis jamais fait d'illusion là-dessus; je savais bien, en vous quittant, que c'était

pour longtemps, si ce n'est pour toujours. Maintenant, je n'ai qu'une ambition, c'est qu'on me permette d'aller et de venir dans l'intérieur de la Russie. J'espère que cela ne me sera pas refusé. L'héritier[1] est très bon. Je lui ai écrit une lettre dont j'attends quelque bien. Vous savez que l'Empereur est parti.

On avait mis aussi les scellés sur mes papiers, — ou plutôt on a cacheté les portes de mon appartement — qu'on a rouvertes dix jours plus tard sans rien examiner. Il est probable qu'on savait qu'il ne s'y trouvait rien de défendu.

Il faut avouer que je m'ennuie passablement dans mon trou. Je profite de ce loisir forcé pour travailler le polonais que j'avais commencé à étudier il y a six semaines. Il me reste encore quatorze jours de réclusion. Je les compte, allez!

Voici, mes chers amis, les nouvelles peu agréables que j'ai à vous donner. J'espère que vous m'en donnerez de meilleures. Ma santé est bonne, mais j'ai ridiculement vieilli : Je pourrais vous envoyer une mèche de mes cheveux *blancs* — sans exagération. Cependant je ne perds pas courage. A la campagne la chasse m'attend! Puis, je vais tâcher d'arranger mes affaires. Je continuerai mes études sur le peuple russe, sur ce peuple, le plus étrange et le plus étonnant qu'il y ait au monde. Je travaillerai à mon roman avec d'autant plus de liberté d'esprit que je ne le destinerai pas à passer sous

1. Le grand-duc Alexandre Nicolaïévitch, plus tard Alexandre II.

les griffes de la censure. Mon arrestation va probablement rendre impossible la publication de mon ouvrage à Moscou. Je le regrette, mais que faire?

Je vous prie de m'écrire souvent, mes chers amis; vos lettres contribueront beaucoup à me donner du courage pendant ces temps d'épreuve : vos lettres et les souvenirs des jours passés, de Courtavenel, voilà tout mon bien. Je ne m'appesantis pas là-dessus, crainte de m'attendrir. Vous le savez bien, mon cœur est avec vous, et, je puis le dire maintenant surtout... ma vie est finie, le charme n'y est plus ; j'ai mangé tout mon pain blanc, mâchons ce qui reste de pain bis, et prions le ciel qu'il soit bien bon, comme disait Vivier [1].

Je n'ai pas besoin de vous dire que tout ceci doit rester parfaitement secret; la moindre mention, la moindre allusion dans un journal quelconque suffiraient pour m'achever.

Adieu, mes chers amis ; soyez heureux et votre bonheur me rendra aussi content que je puis l'être. Portez-vous bien, ne m'oubliez pas, écrivez-moi souvent, et soyez bien persuadés que ma pensée est toujours avec vous. Je vous embrasse tous et vous envoie mille bénédictions. Cher Courtavenel, je te salue aussi, toi ! — Adieu, adieu ; écrivez-moi souvent. Je vous embrasse encore. Adieu!

Iv. Tourguéneff.

1. Corniste improvisateur, homme de beaucoup d'esprit et dont les traits amusaient souvent Tourguéneff et toute la famille Viardot.

Dans ses *Souvenirs littéraires*, Tourguéneff raconte les circonstances de son arrestation. Le petit article écrit à propos de la mort de Gogol, qu'il reproduit dans les *Souvenirs*, n'avait rien de subversif; il fut publié, en mars 1852, dans la *Gazette de Moscou*, avec l'autorisation de la censure. Mais on saisit ce prétexte pour faire payer au jeune auteur la hardiesse de ses *Récits d'un Chasseur*. Tourguéneff fut mis aux arrêts pour un mois. Heureusement, les deux filles du surveillant en chef se trouvaient être des admiratrices de son talent et elles obtinrent que Tourguéneff aurait pour prison l'appartement particulier de leur père. C'est là que, profitant de ses loisirs forcés, il écrivit son célèbre récit *Moumou*, dont Carlyle disait qu'il n'avait jamais rien lu de plus touchant. C'est certainement à cet ouvrage que la lettre qu'on vient de lire fait allusion.

A l'expiration de ses arrêts, Tourguéneff fut envoyé « par voie administrative » dans sa propriété de Spasskoïé avec défense d'en sortir. Cet internement dura jusqu'à la fin de 1854. C'est grâce au poète, le comte Alexis Tolstoï, auteur de la *Mort d'Ivan le Terrible*, et à Mme Smirnov, dont nous avons parlé, qui intercédèrent en sa faveur auprès du grand-duc héritier, plus tard Alexandre II, que Tourguéneff put reprendre sa liberté. Il s'empressa d'en profiter pour revenir en France.

IV

Spasskoïé, 7 juillet, 25 juin 1858.

Chère amie,

Je reviens à Spasskoïé après une absence de quatre jours et je trouve votre lettre qui m'annonce la triste nouvelle[1]! Je n'osais pas vous parler de

1. La mort du célèbre peintre Arry Scheffer.

mes pressentiments ; je m'efforçais de me persuader à moi-même que tout pouvait encore bien finir, — et voilà qu'il n'est plus! Je le regrette beaucoup pour lui-même ; je regrette tout ce qu'il a emporté avec lui ; je ressens profondément la cruelle douleur que cette perte vous a causée, et le vide que vous ne remplirez que bien difficilement. Il vous aimait bien ! Viardot et Louise [1] doivent être bien tristes aussi tous les deux. Quand la mort frappe dans nos rangs, les amis qui restent doivent se resserrer encore plus étroitement ; ce n'est pas une consolation que je vous offre, c'est une main amie que je vous tends, c'est un cœur bien dévoué qui vous dit de compter sur lui comme sur celui qui vient de cesser de battre.

Je ne peux m'empêcher de penser à la dernière fois que j'ai vu Scheffer ; il avait si bon air que l'idée d'une dernière entrevue ne pouvait pas même se présenter à mon esprit. Il était en train de peindre un Christ avec la Samaritaine ; je m'assis derrière lui et nous causâmes longuement. Je lui racontai mon voyage en Italie (c'était dans les premiers jours du mois de mai). Jamais je ne l'ai vu plus affable et de meilleure humeur. Quel coup terrible pour sa fille !

Je suis trop sous l'impression de cette funèbre nouvelle pour vous parler beaucoup de moi. Je vous dirai en deux mots que j'ai passé trois jour-

1. Mlle Viardot.

nées fort agréables chez des amis[1] : deux frères et une sœur, excellente personne qui se sent très malheureuse. Elle a été forcée de se séparer de son mari, espèce de Henri VIII campagnard fort dégoûtant ; elle a trois enfants qui viennent très bien, surtout depuis que le papa n'est plus là. Il les traitait fort durement par système ; il se donnait le plaisir de les élever à la spartiate, tout en menant un train de vie directement opposé. Ces choses-là arrivent souvent : on se donne ainsi les agréments du vice et de la vertu, — ceux de la vertu par procuration.

Des deux frères, l'un est assez insipide, l'autre est un charmant garçon, paresseux, phlegmatique, peu causeur, et, en même temps, très bon, très tendre et délicat de goût et de sentiment, un être véritablement original. Le troisième frère (le comte L. Tolstoï, celui dont je vous ai parlé comme d'*un de nos meilleurs écrivains*, cela vous fait sourire et vous rappelle Fet, que je vais voir demain, car il est mon voisin ; — mais pour Tolstoï : il est sérieusement et pour tout de bon un talent hors ligne, et j'espère bien un jour vous en convaincre en vous traduisant son *Histoire d'une Enfance*. Je ferme ici cette interminable parenthèse). Le troisième frère, dis-je, qui devait venir, n'est pas venu. La sœur est assez bonne musicienne ; *nous avons* joué du Beethoven, du Mozart, etc. . . . .

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Dans la propriété de la famille Tolstoï, Yasnaïa Poliana, qui n'est pas très éloignée de Spasskoïé.

V

Spasskoïé, 21 juillet 1858.

Chère et bonne Madame Viardot,

Je commence ma lettre par une nouvelle affligeante pour tous les Russes. Le peintre Ivanoff, dont je crois vous avoir parlé dans mes lettres de Rome, vient de mourir du choléra à Saint-Pétersbourg.

Pauvre homme! après vingt-cinq années de travail, de privations, de misère, de réclusion volontaire, au moment où son tableau venait d'être exposé, avant d'avoir reçu une récompense quelconque, avant même de s'être convaincu du succès de cette œuvre à laquelle il avait voué toute sa vie, — la mort, une mort subite comme un coup d'apoplexie, mais plus cruelle, car elle ne frappe pas à la tête! Un méchant article de journal qui lui disait des injures, des délais, des dédains calculés, voilà tout ce que sa patrie lui a offert dans le court espace de temps qui s'est écoulé entre son retour et sa mort. Quant à son tableau [1], il appartient certainement à cette époque de l'art où nous sommes entrés depuis un siècle et plus, et, qui est, il faut bien l'avouer, une époque de déca-

1. Le tableau dont parle Tourguéneff est la fameuse « Apparition du Christ, » à laquelle le peintre russe a travaillé pendant plus d'un quart de siècle et qui est son principal titre de gloire.

dence. Ce n'est plus de la peinture pure et simple, c'est de la philosophie, de la poésie, de l'histoire, de la religion. Il y a des défauts déplorables, mais c'est pourtant une grande chose, une œuvre sérieuse, élevée, et dont il faut désirer l'influence en Russie, ne fût-ce que comme réaction à l'école fondée par Bruloff[1]...

Iv. TOURGUÉNEFF.

VI

Spaskoïé, 30 juillet 1858.

... Voici ce que j'ai fait pendant les neuf jours qui viennent de se passer : J'ai beaucoup travaillé à un roman que j'ai commencé et que j'espère finir pour le commencement de l'hiver[2] ; puis je suis allé à la chasse à 150 verstes d'ici et j'y ai perdu inutilement cinq jours, car les marais étaient encore vides, le temps de la migration des doubles et des bécassines n'est pas encore commencé. Je m'occupe en même temps, avec mon oncle, de l'arrangement de mes rapports avec les paysans : à partir de l'automne, ils seront tous mis à l'*obroc*, c'est-à-dire que je leur céderai la moitié des terres pour une redevance annuelle, et je louerai des travailleurs pour cultiver les miennes. Ce ne sera qu'un état

1. Représentant russe de l'art académique.
2. Il s'agit de *A la Veille*, roman traduit en français sous le titre de : *Un Bulgare*.

transitoire, en attendant la décision des comités[1] : mais rien de définitif ne saurait être fait d'ici là.

Je viens de vous mentionner un roman que je suis en train d'écrire. Que j'aurais été heureux de vous en soumettre le plan, de vous exposer les caractères, le but que je me suis fixé, etc. ; comme j'aurais recueilli précieusement les observations que vous m'auriez faites ! Cette fois-ci, j'ai longtemps médité mon sujet, et j'éviterai, je l'espère, les solutions impatientes et brusques qui vous choquaient à bon droit. Je me sens en veine de travail, et pourtant l'ardeur de la jeunesse est déjà loin de moi ; j'écris avec un certain calme qui m'étonne : pourvu que l'œuvre ne s'en ressente pas ! Qui dit froid, dit médiocre.

. . . .

Iv. TOURGUÉNEFF.

VII

Paris, 16 février 1865.

. . . .

. . . Je n'ai été à aucun théâtre. Décidément, cela ne m'amuse pas d'y aller... seul. J'ai assisté à l'ouverture des Chambres, dans la grande Salle des États du Louvre. Nous étions pressés comme des harengs. Trois choses m'ont frappé : le carac-

1. Les Comités institués par Alexandre II pour préparer la réforme de l'affranchissement des serfs, affranchissement proclamé par l'Empereur le 19 février 1861.

tère exclusivement *militaire* de cette cérémonie (le seul passage applaudi est celui où l'on parle d'un nouvel arc de triomphe à ériger), l'absence complète et absolue de jolies figures féminines, et le timbre de la voix de l'empereur. Si on pouvait noter des voix comme on dessine des têtes, on dirait que c'est un professeur suisse qui parle, — un professeur de botanique ou de numismatique. Le discours en lui-même est très anodin, très pacifique — et ambigu, cela va sans dire.

L'impératrice avait une robe fort laide, mais elle a beaucoup de grâce et de dignité. Le prince impérial a l'air bien chétif et bien éteint. Le prince Napoléon a une vraie tournure de Tibère ou de Domitien. Je devais dîner avec lui hier chez Bixio, mais j'ai refusé cet honneur. Je ne l'aime pas du tout, et puis il a parlé avec trop de mépris de mes pauvres Russes. Rien de plus ridicule que certaines figures encapuchonnées, affublées d'uniformes : les toques rouges, jaunes, bariolées, dorées des avocats et des juges avaient un faux air oriental à mourir de rire. Que de cordons, de plaques, de dorures, de casques, de panaches ! Grand Dieu ! et dire que toute cette friperie fait de l'effet !... Que dis-je ? elle conduit le monde...

Iv. Tourguéneff.

VIII

Spasskoïé, 1er juillet 1865.

Chère et bonne Madame Viardot,

... Je suis tout enchanté de ce que M. Rietz [1] (dont je regrette beaucoup de n'avoir pas fait la connaissance) vous a dit. Cela doit vous donner des ailes. C'est bien autre chose que ce que nous autres, *dilettantillons*, avons pu vous dire, — et si vous ne faites pas des sonates, si je ne trouve pas à mon retour quelque bel adagio à peu près achevé, il me faudra vous gronder. Je m'imagine, en effet, que l'idée musicale doit se déployer avec plus d'ampleur et de liberté quand on n'a pas un cadre tracé d'avance, d'une couleur, d'une forme déjà déterminées, et déterminées par un autre.

Allons ! au travail! Je ne l'ai tant admiré et encouragé que depuis que je ne fais rien moi-même. Eh bien, non! Je vous donne ma parole d'honneur que si vous vous mettez à faire des sonates, je reprendrai ma besogne littéraire. « Passez-moi la casse, je vous passerai le séné. » Un roman pour une sonate : cela vous va-t-il? Dieu! quelle perspective d'activité fiévreuse se dévoile devant moi. Il y en a pour tout l'hiver. . . . .

Iv. Tourguéneff.

1. Chef d'orchestre au Gewandhaus de Leipzig.



LETTRES A GUSTAVE FLAUBERT ET A MADAME COMMANVILLE



LETTRES A GUSTAVE FLAUBERT ET A Mme COMMANVILLE

Nous avons dit que la liaison de Tourguéneff et de Gustave Flaubert remontait à 1858; cependant leurs rapports ne s'établirent plus fréquents qu'en 1863, lorsque Tourguéneff fut devenu convive régulier des dîners Magny. Cette amitié prit un caractère d'intimité touchante, grâce à l'égale vénération des deux écrivains pour George Sand, vénération qui, chez le Russe comme chez le Français, datait de loin. Nous en parlons avec plus de détail dans la notice qui précède les lettres de Tourguéneff à George Sand.

« Il y avait un lien, une affinité de naïve bonté entre ces deux natures géniales; c'était George Sand qui les avait mariés », dit Alphonse Daudet dans son étude sur Tourguéneff. Et il poursuit : « Flaubert, hâbleur, frondeur, Don Quichotte, avec sa voix de trompette aux Gardes, la puissante ironie de son observation, ses allures de Normand de la conquête, est bien la moitié virile de ce mariage d'âmes ; mais qui donc, dans cet autre colosse aux sourcils d'étoupe, aux méplats immenses, aurait deviné la femme, cette femme à délicatesses ai-

gues que Tourguéneff a peinte dans ses livres, cette Russe nerveuse, alanguie, passionnée, endormie comme une Orientale, tragique comme une force en révolte ? Tant il est vrai que dans le brouhaha de la grande fabrique humaine les âmes se trompent souvent d'enveloppes, âmes d'hommes dans des corps femmelins, âmes de femmes dans des carcasses de cyclopes. »

Goncourt, Zola, Maupassant témoignent également de l'étroite amitié qui liait Tourguéneff à Flaubert. Mais c'est dans la correspondance de ce dernier avec ses amis, et surtout avec George Sand, qu'on retrouve à chaque pas des traces de cette affection. Ainsi, à la date du 2 juillet 1870, il écrit à la châtelaine de Nohant :

« A part vous et Tourguéneff, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur ; et vous habitez loin de moi tous les deux ! » (*Correspondance*, IVe série, p. 25.)

Et plus tard :

« J'ai passé hier une bonne journée avec Tourguéneff, à qui j'ai lu les 115 pages de *St-Antoine* qui sont écrites. Après quoi je lui ai lu à peu près la moitié des *Dernières chansons*. Quel auditeur ! et quel critique ! Il m'a ébloui par la profondeur et la netteté de son jugement. Ah ! si tous ceux qui se mêlent de juger les livres avaient pu l'entendre, quelle leçon ! Rien ne lui échappe. Au bout d'une pièce de 100 vers, il se rappelle une épithète faible ! Il m'a donné pour *St-Antoine* deux ou trois conseils de détail exquis. » (*Corresp.* IV, p. 95.)

Et, dans une lettre à Mme Régnier, nous lisons :

« Mme Sand est maintenant le seul ami de lettres

que j'aie. avec Tourguéneff! Ces deux-là valent une foule, c'est vrai! » (*Corresp.* IV, p. 140.)

Certes, cette amitié de Flaubert pour Tourguéneff était bien payée de retour, et Flaubert n'en doutait pas :

« Tourguéneff, écrivait-il à Mme Sand, m'a paru très content des deux premiers chapitres de mon affreux bouquin. Mais Tourguéneff m'aime peut-être trop pour me juger impartialement. » — (*Correspondance* IV, p. 211.)

Tourguéneff considérait Flaubert comme l'écrivain français le plus remarquable, et *Madame Bovary* comme l'œuvre la plus puissante du siècle. Cette dernière opinion était d'ailleurs celle de Taine. Tourguéneff traduisit en russe la *Légende de St-Julien l'Hospitalier* et *Hérodiade*. Il apporta à cette traduction tant d'amour et de soins qu'elle est considérée en Russie comme un chef-d'œuvre de précision et de style, au point que ses éditeurs ont cru devoir la comprendre dans l'édition posthume de ses œuvres complètes.

Après la guerre, Flaubert et Tourguéneff, qui avaient un peu délaissé les dîners Magny, décidèrent de se réunir en un cercle plus intime. Alphonse Daudet, dans l'étude citée plus haut, en raconte ainsi l'origine :

« C'est à cette époque qu'on eut l'idée d'une réunion mensuelle où les amis se rencontraient autour d'une

bonne table ; cela s'appela « les Dîners Flaubert, » ou « les Dîners des Auteurs sifflés » : Flaubert en était pour l'échec de son *Candidat*, Zola avec *Bouton de Rose*, Goncourt avec *Henriette Maréchal*, moi pour mon *Arlésienne*. Girardin voulut se glisser dans notre bande ; ce n'était pas un littérateur, on l'élimina. Quant à Tourguéneff, il nous donna sa parole qu'il avait été sifflé en Russie, et, comme c'était très loin, on n'y alla pas voir. »

Ces dîners mensuels n'étaient pas pour Flaubert et Tourguéneff la seule occasion de se réunir, car Flaubert écrivait à George Sand, à la fin de 1873 :

« Je vois le Moscove tous les dimanches. Il va très bien et je l'aime de plus en plus. »

A ces réceptions du dimanche venaient également Taine, Georges Pouchet, Claudius Popelin, Philippe Burty, Léon Cladel, Catulle Mendès, Emile Bergerat, José-Maria de Hérédia, Guy de Maupassant, Paul Alexis, Huysmans, Léon Hennique, Céard, Gustave Toudouze, sans compter les convives des dîners « des Auteurs sifflés. »

« Le premier venu était souvent Ivan Tourguéneff, qu'il (Flaubert) embrassait comme un frère, — raconte Guy de Maupassant. — Plus grand encore que Flaubert, le romancier russe aimait le romancier français d'une affection profonde et rare. Des affinités de talent, de philosophie et d'esprit, des similitudes de goûts, de vie et de rêves, une conformité de tendances littéraires, d'idéalisme exalté d'admiration et d'érudition, mettaient entre eux tant de points de contact incessant qu'ils éprouvaient, l'un et l'autre, en se revoyant, une joie du cœur plus encore peut-être qu'une joie d'intelligence.

Tourguéneff s'enfonçait dans un fauteuil et parlait lentement, d'une voix douce, un peu faible et hésitante, mais qui donnait aux choses dites un charme et un intérêt extrêmes. Flaubert l'écoutait avec religion, fixant sur la grande figure de son ami un large œil bleu aux pupilles mouvantes ; et il répondait de sa voix sonore, qui sortait comme un chant de clairon, sous sa moustache de vieux guerrier gaulois. Leur conversation touchait rarement aux choses de la vie courante et ne s'éloignait guère des choses et de l'histoire littéraire. Souvent Tourguéneff était chargé de livres étrangers et traduisait couramment des poèmes de Gœthe, de Pouschkine ou de Swinburne. »

L'amitié des deux écrivains ne s'est jamais démentie, et même après la mort de Flaubert, Tourguéneff garda le culte de sa mémoire, comme on le verra par ses lettres à la nièce de son ami, Mme Commanville.

C'est grâce à Mme Commanville, aujourd'hui Mme Franklin-Grout, qui a pieusement réuni et publié toute la correspondance de son illustre oncle, que nous pouvons faire connaître aujourd'hui toute la série des lettres de Tourguéneff à Flaubert et à Mme Commanville elle-même.

LETTRES À GUSTAVE FLAUBERT

I

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir les deux volumes ci-joints[1] ; je vous en enverrai deux autres à votre habitation près de Rouen, dans quelque temps ; car il ne faut pas abuser de votre complaisance. Vous seriez bien aimable de venir passer au moins une partie de la soirée de demain, lundi, chez moi (rue de Rivoli, 210). Nous avons quelques amis, entre autres Mme Viardot qui est désireuse de faire votre connaissance ; ce serait une façon de diminuer quelque peu le regret que j'éprouve de vous avoir rencontré si tard dans la vie. En attendant, je vous prie d'accepter l'expression de ma sincère sympathie[2].

Iv. Tourguéneff.

Dimanche, rue de Rivoli, 210.

1. Les volumes dont parle Tourguéneff ne peuvent être que ses *Récits d'un Chasseur*, et les *Scènes de la Vie russe*, en deux séries, seules œuvres traduites à cette époque en français. Les *Récits d'un Chasseur* et la 2e série de la *Vie russe*, comprenant l'*Auberge de grand Chemin*, l'*Autchar*, le *Pain d'Autrui*, *Une correspondance*, *Deux journées dans les Grands Bois* et le *Partage* traduits par Louis Viardot, et la 1re série comprenant les *Deux Amis*, *Jacques Passinkof*, *Moumou*, *Faust*, *Le Ferrailleur*, *les Trois Portraits*, par Xavier Marmier.

2. Cette lettre non datée est certainement la première que Tourguéneff ait écrite à Flaubert : Mme Commanville le croit et le ton et le sujet de la lettre confirment cette opinion ; enfin elle

II

Paris, rue de Rivoli, 210.
Le 19 mars 1863.

Cher Monsieur Flaubert,

Votre lettre m'a fait rougir tout autant qu'elle m'a fait plaisir, et c'est beaucoup dire; de pareils éloges rendent fier et je voudrais les avoir mérités. Quoi qu'il en soit, je suis très heureux de vous avoir plu et je vous remercie de me l'avoir dit.

Je vous envoie un livre de moi qui vient de paraître, j'en publie un autre que je vous enverrai dès qu'il sera fini [1]. Vous voyez que je ne vous ménage plus.

Ne comptez-vous pas venir à Paris avant l'été? Je serais si heureux de continuer mes rapports avec vous, qui avaient commencé sous de si bons auspices, et qui, j'en suis sûr, pour ma part, ne demanderaient pas mieux que d'aboutir à la plus franche amitié. Je vous serre la main avec toute celle que je ressens déjà et vous prie de croire à mes sentiments les plus affectueux.

IV. TOURGUÉNEFF.

débute par la formule encore officielle : « Cher Monsieur. » Il est curieux de constater la gradation de ces formules à mesure que les rapports entre les deux correspondants deviennent plus intimes : « Cher Monsieur », « Cher Monsieur Flaubert », « Mon cher confrère », « Mon cher ami », et enfin « Mon bon vieux ».

1. Les nouveaux volumes annoncés par cette lettre sont évidemment *Roudine* et *Une Nichée de Gentilshommes*.]

III

Paris, rue de Rivoli, 210.
Le 6/18 avril 1863.

Mon cher confrère,

Je n'ai pas besoin, je l'espère, de vous dire combien votre seconde lettre m'a fait de plaisir et plus que du plaisir. Si je ne vous ai pas répondu sur-le-champ, c'est que j'ai eu à me dépêtrer d'une foule de désagréables petites affaires qui m'ont rendu maussade et paresseux à la fois.

Ces misères durent encore, mais j'ai conscience d'attendre plus longtemps. J'ai compté, et je compte encore sur votre indulgence, et je veux surtout vous dire merci, et vous serrer la main. Je suis très heureux de votre approbation et vous devez en être persuadé ; je sais bien qu'un artiste et un homme bienveillant comme vous, lit entre les lignes d'un livre une foule de choses dont il sait généreusement gré à l'auteur. Mais c'est égal ; des éloges venant de vous valent de l'or, et je les emporte avec orgueil et reconnaissance.

Ne nous verrons-nous pas dans le courant de l'été ? Une heure de bonne et franche causerie vaut cent lettres. Je quitte Paris dans huit jours pour aller m'établir à Bade ; n'y viendrez-vous pas ? Il y a là des arbres comme je n'en ai vu nulle part, et tout en haut des montagnes. C'est vigoureux,

jeune — et c'est poétique et gracieux en même temps, cela fait beaucoup de bien aux yeux et à l'âme. Quand on est assis au pied de l'un de ces géants, il vous semble que vous lui prenez un peu de sa sève — et c'est bien bon, et bien utile. Vrai, venez à Bade, ne fût-ce que pour quelques jours. Vous en rapporterez de fameuses couleurs pour votre palette.

Vous recevrez avant mon départ un livre de moi qu'on achève de publier. Je vous bourre, mais il y a de votre faute.

Mille amitiés. Portez-vous bien, travaillez, et venez à Bade.

Tout à vous.

Iv. Tourguéneff.

IV

Bade, Thiergartenstrasse, 3.
26 mai 1868.

Mon cher ami,

Je vous remercie beaucoup d'avoir eu l'idée de m'écrire. Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir parce qu'elle a renoué nos relations, et parce qu'elle m'a fait voir que mon livre vous a plu.

Il n'y a plus d'artiste par le temps qui court qui ne soit doublé d'un critique. L'artiste est fort grand en vous et vous savez combien je l'admire et je l'aime; mais j'ai aussi une haute idée du criti-

que, et je suis très heureux de son approbation. Je sais bien que votre amitié pour moi y est pour quelque chose : mais je sens qu'un maître s'est placé devant mon tableau, l'a regardé et a hoché la tête d'un air satisfait. Eh bien, cela m'a fait plaisir, je le répète.

J'ai bien regretté de ne vous avoir pas vu à Paris. Je n'y suis resté que trois jours, et je regrette encore davantage que vous ne veniez pas à Bade cette année. Vous vous êtes attelé à votre roman. C'est bien. Je l'attends avec la plus grande impatience. Mais ne pourriez-vous pas vous donner quelques jours de repos, dont vos amis d'ici profiteraient ?

Depuis la première fois que je vous ai vu (dans une espèce d'auberge de l'autre côté de la Seine), je me suis pris d'une grande sympathie pour vous. Il y a peu d'hommes, de Français surtout, avec lesquels je me sens si tranquillement à mon aise et si éveillé en même temps, il me semble que je pourrais causer avec vous des semaines entières ; et puis nous sommes des taupes qui poussons notre sillon dans la même direction. Tout ceci veut dire que je serais bien content de vous voir.

Je pars pour la Russie dans une quinzaine de jours, mais je n'y resterai pas longtemps, et dès la fin de juillet je serai de retour, et j'irai à Paris pour y voir ma fille, qui m'aura probablement rendu grand-père à cette époque. Je serai homme à aller vous relancer jusque chez vous si vous y

êtes. Ou bien viendrez-vous à Paris? Mais il faut que je vous voie.

En attendant, je vous souhaite bonne chance. La vérité vivante et humaine que vous poursuivez d'une étreinte infatigable ne se laisse prendre que dans les bons jours.

Vous en avez eu, vous en aurez encore et beaucoup.

Portez-vous bien ; je vous embrasse aussi, vous, et avec une véritable amitié.

Iv. Tourguéneff.

V

Bade, Thiergartenstasse, 3.
Mardi, 28 juillet 68.

Mon cher ami,

C'est bien aimable à vous d'avoir pensé à moi et de me donner, comme vous dites, votre programme. Je suis ici depuis quatre jours, mais malheureusement je ne suis pas revenu seul de Russie : j'ai amené avec moi un bel accès de goutte, qui m'a pris depuis mon arrivée à Bade. Me voilà dans une chaise longue avec toutes les misères inévitables — huile de marrons d'Inde, etc., etc. ; — pourtant c'est moins violent que l'année passée, et je ne perds pas l'espoir de faire mon voyage de bains vers le milieu du mois prochain, et d'après le programme je vous relancerai dans votre tanière.

J'avoue que je suis assez curieux de la connaître.

Je n'ai pas vu Du Camp qui doit être ici ; je n'ai pas quitté ma chambre depuis mon arrivée ; dans deux jours je pourrai peut-être faire des petites courses en voiture.

Portez-vous bien et travaillez avec appétit et tranquillité. C'est la meilleure façon.

Je vous embrasse amicalement.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

VI

Bade, Thiergartenstrasse, 3.
Mardi, 18 août 68.

Mon cher ami,

J'ai tardé jusqu'à présent avec ma réponse à votre bon petit billet, parce que j'espérais toujours pouvoir vous annoncer mon arrivée ; mais ma diablesse de goutte s'obstine à ne pas me quitter et je ne puis encore songer à ce voyage un peu long. C'est ennuyeux, mais qu'y faire? Je viendrai dès que je le pourrai ; et en attendant je vous embrasse, et vous prie de présenter mes hommages à Mme votre mère, que je serai bien heureux de connaître.

Travaillez ferme en attendant.

Iv. TOURGUÉNEFF.

VII

Paris, rue Laffitte, Hôtel Bryon.
Mardi, 24 novembre 68.

Mon cher ami,

Le fromage vient d'arriver ; je l'emporte à Bade, et à chaque coup de dent nous penserons à Croisset[1] et à la charmante journée que j'y ai passée. Décidément je nous sens très sympathiques l'un à l'autre.

Si tout votre roman est aussi fort que les fragments que vous m'envoyez là, vous aurez fait un chef-d'œuvre[2]. C'est moi qui vous le dis.

Je ne sais pas si vous avez lu le bouquin que je vous envoie[3] ; dans tous les cas, mettez-le sur un des rayons de votre bibliothèque.

Présentez mes hommages à Mme votre mère, et laissez-moi vous embrasser.

Votre

Iv. Tourguéneff.

P.S. — Mon adresse est : Carlsruhe, poste restante. Vous seriez très gentil de m'envoyer votre carte photographique.

En voilà une de moi qui a l'air bien — rébarbatif.

1. Propriété de Flaubert près Rouen.
2. Il s'agit de l'*Education sentimentale*.
3. *Fumée*, probablement, roman traduit par le prince Galitzine et publié à Paris en mars 1868.

P.P.S. — Trouvez un autre titre : « Éducation sentimentale » est mauvais.

VIII

Carlsruhe, Hôtel Prince Max.
Lundi, 25 janvier 69.

Il faut pourtant que j'aie de vos nouvelles, mon cher ami. Voyons, en deux mots : où êtes-vous, et que fait le roman? Je vous écris à Croisset et peut-être êtes-vous à Paris humant l'air du temps. Dans tous les cas, je ne crois pas que vous y resterez longtemps.

Je ne vous ai pas encore remercié pour la photographie qui a l'air bien militaire et bien peigné, — mais c'est vous, — et c'est toujours bon à voir. Pourquoi ne faites-vous pas faire quelque chose de bien?

J'ai souvent pensé à Croisset, et je me dis que c'est un bon nid pour y faire éclore des oiseaux chanteurs. Quant à moi, je n'ai presque rien fait. Je me suis embarqué dans un travail qui me répugne et j'y patauge tristement. Je ne puis reculer; mais quand cela sera fini, je pousserai un bon ouf!

A part des espèces de fragments, de mémoires littéraires que j'ai promis à mon éditeur, je n'ai jamais travaillé dans cet article-là, et ce n'est pas amusant. Oh! deux heures de Sainte-Beuve! Je voudrais savoir si cela l'amuse beaucoup, lui.

Mes meilleures amitiés à votre respectable mère

qui me fait l'effet de la meilleure maman qu'on puisse rêver, et une bonne et vigoureuse poignée de main à vous.

Votre

Iv. Tourguéneff.

IX

Carlsruhe, Hotel prince Max.
Dimanche, 21 mars 1869.

Mon cher ami.

Votre lettre adressée à Stuttgart ou à Bade ne me parvient ici qu'à l'instant. Je me hâte de vous faire savoir que je pars d'ici pour Paris mercredi, et que j'y arrive jeudi, à 5 heures du matin. Je descends à l'hôtel Byron, rue Laffite. Je reste une semaine à Paris. Il est superflu de dire combien je serai content de vous voir. En attendant, je vous embrasse de toute mon amitié.

Iv. Tourguéneff.

P. S. — Rappellez-moi au souvenir de Madame votre mère.

X

Bade, Thiergartenstrasse. 3.
Dimanche, 30 janvier.

Mon cher ami,

Dans le premier numéro d'une revue russe qui

paraît à Saint-Pétersbourg et qui se nomme le *Messager Russe* [1] c'est comme qui dirait *la Revue des Deux Mondes* de la Russie, il y a un énorme article sur votre livre [2] ce n'est que la première partie. On l'analyse par le menu, et l'on raconte tout le sujet. On loue beaucoup et l'auteur et son œuvre. Cet article a pour titre « La nouvelle Société française. » Je vous dis tout cela parce que cela peut vous intéresser, quoique vous ayez un autre martel en tête à présent.

Je quitte Bade dans 4 ou 5 jours. Je vais passer deux mois à Weimar. Mon adresse est Grand-Duché de Saxe-Weimar, Hôtel de Russie. Et je passerai par Paris avant de rentrer en Russie au mois d'avril.

Donnez-moi de vos nouvelles. Travaillez-vous ferme ? Votre *Antoine* me revient souvent à l'esprit. Hier soir, en me couchant, j'ai relu la scène du « Club de l'intelligence » et l'Espagnol m'a fait rire tout haut [3].

Dites mille choses de ma part à Mme Sand, à Du Camp et tutti quanti.

Je vous serre la main de toute la force de mon amitié.

Iv. Tourguéneff.

1. Le véritable titre de cette publication est le *Messager de l'Europe*.
2. L'*Éducation sentimentale*.
3. Nouvelle allusion à l'*Éducation sentimentale*.

XI

Weimar, Hôtel de Russie.
20 février 70.

Mon cher ami,

L'article que M. Julian Schmidt[1] a écrit sur l'*Education sentimentale* n'a pas encore paru dans les *Preussische Jahrbücher*; dès qu'il sera publié je vous l'enverrai. Si vous y tenez, je lui demanderai de vous envoyer son article sur *Madame Bovary*. Il a paru l'année passée. Le second n° du *Messager de l'Europe* que je viens de recevoir, renferme la seconde et dernière moitié de l'article dont je vous ai parlé, et qui est plutôt un résumé très détaillé du roman.

On trouve généralement que la femme remplit une trop grande part dans la vie de Frédéric, et l'on se demande si tous les jeunes Français sont ainsi. Oui, certainement, on a été injuste envers vous, mais c'est le moment de se raidir et de jeter à la tête des lecteurs un chef-d'œuvre. Votre *Antoine*[2] peut être ce pavé-là. Ne vous y attardez pas trop, c'est mon refrain. Il ne faut pas non plus oublier qu'on mesure les gens d'après la mesure qu'ils ont donnée d'eux-mêmes, et vous portez la peine de votre passé. Vous avez de l'énergie vous, et « el hom-

1. Célèbre critique allemand.
2. *La Tentation de saint Antoine*, parue quatre ans plus tard, en 1874.

bre debe ser feroz » dit un proverbe espagnol, et l'artiste surtout. Votre livre n'aurait-il empoigné qu'une dizaine de gens ayant une certaine valeur, que c'est déjà assez. Vous comprenez que je vous dis tout cela non pour vous consoler, mais pour vous exciter.

Je suis ici depuis une dizaine de jours, et ma seule préoccupation est de me réchauffer. Les maisons sont mal bâties ici, et les poêles en fer ne valent rien. Vous verrez une toute petite machine de moi dans le n° de mars de la *Revue des deux Mondes*[1]. C'est bien peu de chose ; je travaille à quelque chose de plus « conséquent », c'est-à-dire je me prépare à travailler.

J'irai à Paris avant de retourner en Russie ; ce sera vers la fin d'avril. Nous nous verrons souvent. Si vous voyez Mme Sand, dites-lui mille bonnes choses de ma part. Saluez Du Camp et la famille Husson.

Je vous embrasse, et vous dis : Courage ! Vous êtes Flaubert, après tout.

Votre I. T.

XII

Londres, 16, Beaumont Street, Marylebone.
6 mai 1871.

Heureusement, mon cher ami, heureusement la nouvelle est complètement fausse ! Mme V. que je

1. C'est la nouvelle intitulée : *Étrange histoire.*

vois tous les jours, n'est pas plus morte qu'elle n'a 54 ans. Si la nouvelle avait été vraie, je crois que je n'aurais pas pu vous répondre. Maintenant je puis vous dire que votre lettre m'a bien profondément touché. C'est une vraie bonne chose de sentir qu'on a un ami véritable et je vous remercie de m'avoir prouvé ce sentiment-là.

Je suis ici depuis trois semaines. J'ai passé la fin de l'hiver et le commencement du printemps en Russie. Je reste ici jusqu'au 1er août, et puis je vais à Bade. En traversant la France je m'arrêterai à Paris, *s'il y a encore* un Paris dans ce temps-là, et j'espère bien vous voir. Peut-être viendriez vous à Bade, où nous vivrons pendant peu de temps, cachés comme des taupes dans leurs trous. Et vous pourriez vous y cacher avec nous; mais auparavant donnez-moi de vos nouvelles.

Avez-vous jamais reçu une lettre que je vous ai écrite au commencement de l'année? Qu'avez-vous fait pendant tout cet affreux orage? Êtes-vous resté à Croisset? Avez-vous pu, malgré toute votre force d'isolation et de concentration, avez-vous pu ne pas être secoué comme ces brins de paille, qui tournoient d'une façon si tristement effarée et inutile dans les portes ouvertes des granges? Avez-vous travaillé, ou bien vous a-t-il suffi de traîner la vie — vive et lourde — d'un moment à l'autre, eh? Nous avons de rudes moments à passer, nous autres, *spectateurs nés*. Que fait *Antoine*? Il s'est incrusté dans mon esprit.

Je suis en Angleterre, non pour le plaisir d'y être, mais parce que mes amis [1], à peu près ruinés par cette guerre, y sont venus pour tâcher de gagner quelque argent. Les Anglais ont du bon pourtant, mais ils mènent tous, même les plus intelligents, une vie bien dure. Il faut s'y faire, comme à leur climat. Et puis où aller.

Que fait Mme Flaubert ? Rappelez-moi à son bon souvenir. Avez-vous quelques nouvelles de Du Camp ? Il a disparu dans la tourmente comme tant d'autres. Ecrivez-moi deux mots. Encore une fois merci d'avoir cette affection pour moi. Je vous embrasse de toute la force de la mienne.

Votre ami,

Iv. Tourguéneff.

P. S. — Inutile de vous dire que je n'ai votre lettre qu'aujourd'hui même.

XIII

Londres, 16, Beaumont Street, Marylebone.
Le 13 juin 1871.

Mon cher ami,

Si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est que je n'en avais pas le courage ; les événements de Paris m'ont stupéfié. Je me suis tu, comme on se tait en chemin de fer quand on entre sous un tunnel : le tapage infernal vous remplit et vous

1. La famille Viardot.

ébranle la tête. Maintenant qu'il a cessé à peu près, je vais vous dire que bien *certainement* je viendrai vous voir et entendre *Antoine* au mois d'août, le... entre le 15 et le 20. J'ai reçu une invitation pour le « Grouse » en Ecosse au commencement du mois d'août, mais le 15 je serai libre, et en rentrant à Bade je m'arrèterai à Paris où à Rouen, je veux dire à Croisset, si vous y êtes.

Je suis fort content d'apprendre que vous en êtes à la moitié de votre livre ; vous ne risquez jamais rien en vous hâtant un peu ; au contraire. J'écouterai, les oreilles, les yeux, le cerveau tout grands ouverts. Je suis presque sûr que cela sera très beau.

Je ne vous appelle plus en Allemagne ; je comprends votre répugnance à y mettre les pieds. Je ne veux pas vous dire non plus tout ce qui me traverse l'esprit à propos de la France. Il faudrait pouvoir résumer tout cela dans quelques mots, et c'est ce qui m'est impossible. Quand nous nous verrons, nous déciderons cette question lentement et longuement ; le résultat ne sera pas gai, bien sûr. Je ne sais pas si c'est la Russie qui est chargée de vous venger, comme vous dites ; mais, pour le moment, l'Allemagne est bien forte, et elle le sera probablement aussi longtemps que nous vivrons.

On m'a écrit que Mme Husson était devenue folle, puis qu'elle était morte : est-ce vrai ? Je me souviens que mon maître de natation (un Prussien aussi, celui-là) me criait toujours : « La bouche

hors de l'eau, *schwere Noth !* » Aussi longtemps qu'on a la bouche hors de l'eau, on est un homme !

Vous êtes resté un homme tout ce temps-ci, parce que vous avez travaillé ; maintenant ce sera plus facile.

Remerciez Mme Flaubert et votre mère de leur bon souvenir. Quant à moi je vous embrasse, et au revoir au mois d'août !

Iv. Tourguéneff.

XIV

Allsan House, Pitlochry, Scotland.
Le 14 août 1871.

Mon cher ami,

Vos deux billets m'ont rattrappé ici, au fond de l'Ecosse, où je chasse du « Grouse » chez un ami. Je pars d'ici après-demain 16, et je repars de Londres et j'arrive le 18 à Paris.

Je voudrais bien que vous fussiez à Paris ce jour-là, et que je n'eusse pas à aller à Croisset, car mon temps est horriblement court. A Paris je serai à l'Hôtel Byron, rue Laffitte. Faites en sorte que je trouve un mot de vous à mon arrivée. Pour plus de sûreté, je vais copier cette lettre et j'enverrai la copie à Croisset.

Je vous embrasse et à bientôt !

Préparez votre *Antoine*.

Tout à vous.
Iv. Tourguéneff.

XV

Dimanche, 48, rue de Douai.
10 h. du matin.

Mon cher ami,

Je croyais pouvoir passer chez vous aujourd'hui, mais je vois que cela m'est impossible. Je serai demain chez vous à une heure précise.

Ce n'est pas que la vie soit plus difficile, mais il devient de plus en plus difficile d'entreprendre quoi que ce soit. La vie nous pousse par-dessus la tête comme de l'herbe.

A demain.

Votre vieux fidèle,

Iv. Tourguéneff.

XVI

48, rue de Douai.
Mercredi matin.

Mon cher ami,

J'ai parlé à Mme V. du désir exprimé par Mme E. Grisi [1] — malheureusement c'est impossible. Mme V. a dû se faire une loi de ne pas chanter pour des particuliers.

Elle reçoit tant de demandes, que si elle consentait une fois, il n'y aurait plus de raison pour refuser aux autres. Elle regrette beaucoup de ne pouvoir

1. Cousine de la célèbre Grisi et amie de Théophile Gautier.

rien faire, précisément cette fois-ci. Quant elle était jeune, cela pouvait aller, mais maintenant elle doit forcément se ménager beaucoup. Voilà, mon bon ami, l'exacte vérité !

Je vais venir certainement dimanche, peut-être plus tôt. J'irai probablement ce soir chez la Princesse Mathilde.

Mille amitiés de votre

Iv. Tourguéneff.

XVII

Paris, 48, rue de Douai.
Novembre 1871.

Mon cher ami,

Voici ce qui m'arrive : mon oncle à moi, M. Nicolas Tourguéneff[1], homme excellent, et respectable, est mort dernièrement à Paris, et je viens de recevoir de Pétersbourg une dépêche télégraphique où l'on me demande d'écrire une notice nécrologique, et il faut que cette notice soit expédiée dès demain soir. J'ai accepté et me voilà attaché à cette besogne. Il faudra donc que le bon *Antoine* veuille bien attendre jusqu'à après-demain, car

1. Nicolas Ivanovitch Tourguéneff, dont il est question dans cette lettre, était le célèbre auteur du livre écrit en français *la Russie et les Russes* et de plusieurs autres ouvrages remarquables. Il fut un des conseillers écoutés de l'empereur Alexandre Ier et contribua à l'amélioration du sort des paysans sous le règne de ce souverain. Mais, impliqué à tort dans la révolte de 1825 contre l'empereur Nicolas, il mourut en France, dans l'exil, le 10 novembre 1871.

demain je dois aller porter mon article à la famille qui demeure à Bougival, pour des renseignements, etc., etc. Ainsi, à jeudi.

Votre billet d'avant-hier n'a pas été remis par votre domestique ; il s'est probablement trompé de maison, le n° 48 de la rue de Douai est au coin de la place Vintimille.

Mille amitiés.

Iv. Tourguéneff.

Mardi, 11 1/2.

XVIII

Paris, 48, rue de Douai,
Vendredi, 19 janv. 72.

Ma goutte m'a lâché de nouveau, mon cher ami. Je suis désolé de tous ces contretemps bêtes et de vous avoir donné tant de mal inutile, mais sac à papier ! il faut pourtant que cela passe. Quel jour voulez-vous ?

Mardi,
Mercredi, ou
Samedi,

et si je ne suis pas mort (comme le prétend le *Times*), je me ferai porter chez vous plutôt que — Enfin ! J'attends la réponse.

Votre Iv. Tourguéneff.

XIX

Moscou, le 26 juin 1872.

Mon cher ami,

Vous m'avez envoyé vos projets pour l'été, — voici les miens :

N. B. — (Pour le moment je me trouve à Moscou, pincé par un vilain accès de goutte, qui me cloue à mon sopha ; je ne m'y attendais guère, après la violente attaque du mois d'octobre dernier. Cela devient trop fréquent et on me fait trop de félicitations (brevet de longévité, etc. etc.), heureusement l'accès n'est pas trop fort, et je puis espérer quitter la capitale de toutes les Russies dimanche ou lundi ; c'est aujourd'hui mercredi).

Je vais droit comme une flèche à Paris, puis de là en Touraine chez ma fille qui est en train de me faire grand'père ; puis de là à Valéry-sur-Somme où je retrouve mes vieux amis les Viardot. Je flâne, je travaille, si je puis. Puis je vais à Paris y retrouver un certain Flaubert, que j'aime beaucoup, et avec lequel je vais, soit chez lui à Croisset, soit à Nohant chez Mme Sand qui, à ce qu'il paraît, veut nous y voir. Et puis à partir du mois d'octobre, — Paris. Voilà !

Mon cher ami, la vieillesse est un gros nuage blafard qui s'étend sur l'avenir, le présent et jusque sur le passé, qu'il attriste, en craquelant les

souvenirs. (Je crains que voilà du bien mauvais français, mais cela ne fait rien.) Il faut se défendre contre ce nuage. Il me semble que vous ne le faites pas assez.

Je crois, en effet, qu'un voyage en Russie à nous deux vous ferait du bien, mais dans les allées d'un vieux jardin campagnard, tout bourré de parfums rustiques, de fraises, d'oiseaux, de rayons de soleil et d'ombres, aussi endormis les uns que les autres, et deux cents arpents de seigle ondoyants tout autour, ce serait superbe ! On s'immobilise dans une sensation grave et immense et stupide, qui tient à la fois de la vie, de la bête et de Dieu. On sort de là comme si on avait pris je ne sais quel bain puissant, et puis on reprend le train-train ordinaire.

Il ne faut pas que l'auteur se décourage. Qu'il aille vaillamment jusqu'au bout ! Je sais que vous avez assisté à une belle soirée musicale chez Mme Viardot ; il paraît que le public a été content.

Vous ne me dites rien de mon tableau, il vous déplaît, ou bien ne l'avez-vous pas vu ? Adieu et au revoir, mon cher ami, tenons la tête haute avant que les flots ne la recouvrent.

Je vous embrasse cordialement.

Votre

Iv. Tourguéneff.

XX

Saint-Valéry-sur-Somme,
Maison Ruhaut.
Mardi, 30 juillet 1872.

Où êtes-vous dans ce moment, mon cher ami, et que devenez-vous jusqu'à l'hiver ?

Écrivez-moi un mot, je vous prie. Quant à moi, voici quinze jours que je suis dans ce petit trou d'où je vous écris, et je m'y trouverais parfaitement bien, n'était la maudite goutte qui me tient par la patte plus obstinément que jamais. Elle m'a happé il y a six semaines à Moscou, et ne me lâche pas. J'ai eu trois ou quatre rechutes.

J'ai marché à l'aide de béquilles, puis avec deux cannes, avec une, et me voilà de nouveau à peu près immobile. La vieillesse est une vilaine chose, n'en déplaise à M. Cicéron.

Je suis ici avec la famille Viardot. J'ai une très gentille chambre où rien ne m'empêche de travailler, mais voilà ! cela ne vient pas, il y a de la rouille sur les ressorts ; et *Antoine*, que fait-il ? Donnez-moi de ses nouvelles.

Cet emprunt de 9, 12, 15 milliards me fait l'effet d'une grosse salve d'artillerie Vous êtes nés pour étonner le monde, vous autres diables de Français, d'une façon ou d'une autre.

Je suis grand'père depuis le 18 ; ma fille est accouchée d'une fille que l'on a nommée Jeanne, et que je vais aller baptiser vers la fin d'août.

Je devrai passer et repasser par Paris. Si vous êtes à Croisset à cette époque, je pousserai bien jusque chez vous.

Allons, portez-vous bien, et au revoir. Je vous serre la main rudement.

Votre

Iv. Tourguéneff.

XXI

Paris, 48, rue de Douai.
Lundi, 7 octobre 1872.

Mon cher ami,

Gare à celui qui viendrait me féliciter d'avoir la goutte en ajoutant que c'est un brevet de longue vie, etc., etc. Il risquerait fort d'entendre des gros mots.

Imaginez-vous qu'il y a plus de 15 jours que je suis à Paris. Et le jour même de mon arrivée me voilà repris d'une rechute (la 8me ou la 9me) ; je ne les compte plus ! Et je reste une semaine au lit sans pouvoir bouger ! Jeudi dernier, je fais un effort surhumain. Je vais à Nohant ; toute la famille Viardot s'y trouvait. J'y reste un jour, je reviens, et me voilà de nouveau confiné dans ma chambre boitant comme un misérable et ne prévoyant pas quand ça finira !... C'est égal : je suis heureux d'avoir été à Nohant, et d'y avoir vu chez elle Mme Sand, qui est bien la plus aimable femme qu'on puisse rêver ! Et tout son entourage est charmant.

Maintenant il faut que j'aille à Croisset, mais quand? Voilà ce que je ne saurais dire avec certitude. Je sais bien que j'irai dès que je me serai reposé un peu, très probablement au commencement de la semaine prochaine. Vous serez averti à l'avance. J'ai le plus grand désir de vous voir, de causer avec vous, et d'entendre la fin d'*Antoine*, et puis il faut causer, bavarder, — c'est tout à fait nécessaire.

En attendant, je vous embrasse et vous dis au revoir.

Votre

Iv. Tourguéneff

XXII

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 11 déc. 72.

Eh bien! Voilà la mi-décembre qui arrive, et pas de Flaubert! Malheureusement, je ne suis pas comme Mahomet. Je ne puis aller à la Montagne. Je ne puis pas aller du tout, car voici quinze jours que je ne quitte pas la chambre, et Dieu sait combien cela durera encore! Ma goutte est pour le moins aussi obstinée que l'Assemblée de Versailles et je crois qu'elle durera encore quand l'autre se sera déjà, ou aura été dissoute. Voyons, un bon petit effort et venez à Paris. Ecrivez-moi, en tous cas, si vous avez l'intention de le faire, et quand? Personne ne vient; c'est désolant. Mme Sand reste

aussi à Nohant; mais je ne désespère pas et vous dis au revoir. En attendant, je vous embrasse.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

XXIII

Paris.

Mon cher ami,

Je suis ici depuis lundi, mais j'ai été *repris* le jour même de mon arrivée par un accès de goutte. J'espère que c'est le dernier, et je sors aujourd'hui pour la première fois, mais je ne puis pas encore monter votre escalier. Je viendrai demain à l'heure et je finirai par arriver jusque chez vous. J'ai pensé vous écrire pour vous dire de venir, mais je suis dans une maison, celle des Viardot, qui est encore un vrai chaos, et puis j'étais furieux d'être dans mon lit. Ainsi à demain. Je serais très content de vous voir.

Je demeure rue de Douai, 48, mais ne venez pas; je viendrai.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

XXIV

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 4 juin 73.

Mon cher ami,

Si vous croyez que je ne suis pas fier comme un

paon de tout ce que vous me dites dans votre lettre ! En voilà une que je garderai précieusement. En vérité, je vous le dis, vous m'avez fait un très grand plaisir, et je suis heureux de voir que je vous en ai fait.

Je vous serre la main bien fort. Vous avez raison de trouver le premier récit (*Étrange Histoire*) écourté, il fallait de bien plus grands développements ; ce sont des états psychologiques qu'il ne suffit pas d'indiquer ; mais la paresse !

Je suis encore ici, mais je pars demain. Je vous écrirai de Vienne, et certainement de Carlsbad. Travaillez. Non, on n'a pas besoin de vous le dire. Vous êtes laborieux comme une fourmi. Mais portez-vous bien et attendez-moi à Croisset au commencement du mois d'août.

Toute la famille se porte bien et vous fait dire mille choses.

Je vous embrasse très fort et suis pour toujours.

Votre vieux

Iv. Tourguéneff.

P. S. — On vous enverra mon autre volume dès qu'il aura paru. J'ai un peu peur pour ce volume [1].

XXV

Bougival, Seine-et-Oise,
Maison Halgan.
Mercredi, 6 août 73.

Vous me dites de trop bonnes choses, mon cher

1. C'est évidemment des *Eaux printanières* qu'il s'agit, parues en russe en 1871 et traduites en français en 1873.

ami ; elles me font rougir de plaisir et de confusion. C'est égal, c'est très agréable, et les vieux Latins avaient raison quand ils parlaient de *laudato a laudante viro*.

Je suis tout content et tout fier d'avoir fait plaisir à mon vieux Flaubert et à l'auteur d'*Antoine* ; et c'est très gentil à lui de me dire tout cela. Ma lettre ne vous trouvera pas peut-être à Croisset, mais c'est égal : il faut qu'elle parte. Au 10 septembre j'arrive, et nous ne nous ennuierons pas. Oh, non !

Savez-vous que toute notre bande (je parle de mes amis d'ici, qui vous disent mille choses) s'en va à la fin de septembre à Nohant pour y passer une semaine au moins ? Si vous veniez aussi, ce serait le triomphe !

Il fait une chaleur abominable, et, malgré les volets fermés, je suis à peu près ruisselant. Écrire est une chose héroïque dans de pareilles conditions. Aussi vous allez me permettre de vous embrasser sur les deux joues et de vous dire au revoir, et encore une fois merci.

Votre vieux fidèle

Iv. TOURGUÉNEFF.

XXVI

Bougival, Seine-et-Oise,
Maison Halgan,
Jeudi, 28 août 1873.

Mon cher ami,

Mort ou vif, j'irai chez vous à Croisset, — mais

voici ce qui m'arrive. Il y a deux ans, en Angleterre, j'ai fait la connaissance d'un très aimable garçon nommé Bullock, qui avait un oncle extrêmement riche, un vieux général en retraite, nommé Hall. Le général Hall possédait :

La plus belle chasse de perdrix de toute l'Angleterre ! ! !

Rien que cela. Mais c'était un original, qui chassait seul, et n'invitait son neveu que de temps en temps, et voilà qu'il meurt, et qu'il laisse sa fortune, son nom et *sa chasse* à son neveu. Et voilà que le neveu se souvient de moi et m'invite à aller chez lui tuer des montagnes de perdreaux, entre le 9 et le 14 septembre ! Malgré ma passion effrénée pour la chasse, seul plaisir qui me reste, je me suis souvenu de ma promesse, et j'ai répondu évasivement, d'autant plus que je ne sais pas si ma goutte me permet de pareilles fredaines. Et s'il n'est pas honteux à un vieux barbu comme moi de traverser deux fois la mer pour jeter du plomb à des perdreaux !

Le fait est que je suis indécis — et voici pourquoi : autant me mettre à l'aise. Je vous demande de remettre à 5 jours mon arrivée à Croisset, c'est-à-dire d'y venir le 15 au lieu du 10. Il est plus que probable que je n'irai pas en Angleterre, mais comme cela je serai tranquille. C'est entendu n'est-ce pas ? Je dois aller samedi à Paris pour affaires. à midi précis, je serai au café Riche pour y déjeuner. Si vous pouvez y venir, bravo ! Si non je saurai

que vous acceptez ce petit retard sans trop d'indignation. Et en attendant je vous souhaite santé et bonne humeur, et je vous embrasse.

Votre

Iv. Tourguéneff

XXVII

Paris, 48, rue de Douai.
Samedi, 6 décembre 1873.

Mon cher ami,

Si je ne vous ai pas répondu sur-le-champ, c'est que j'ai été absent pendant trois jours, chez ma fille. Je suis très content d'apprendre que vous avez fini votre pièce [1], et pas étonné du tout des plis et replis de Carvalho. Vous en verrez bien d'autres, et vous devez dès à présent *aciérer* (du mot acier) *vos nerfs*, comme disent les Allemands, précisément parce que votre pièce ne ressemble pas à tout ce qu'on a déjà fait. Le tout est de traverser toutes ses anxiétés d'accouchement avec le plus de calme possible.

Je me réjouis fort de vous voir bientôt. Je ne quitte Paris que dans deux mois, ou même plus tard.

Je n'ai pas encore vu *l'Oncle Sam*, mais j'ai vu *M. Alphonse* de Dumas. C'est une machine *fortement charpentée*, et en somme fort remarquable et

1. Le *Candidat*, comédie représentée au Vaudeville au mois de mars 1874.

empoignante quoiqu'il y ait un rôle de jeune fille de onze ans qui donne des nausées, et quoiqu'on y rencontre des phrases dans le genre de :

O cœur humain, profond comme le ciel, mystérieux comme la mer ou la mort ! — ou bien :

Créature de Dieu, être vibrant, où veux-tu que je prenne la force de te punir ? Ou bien encore : *A quoi était occupée la bonté de Dieu, quand elle a créé cet homme ?*

Est-ce assez niais, hein ?

Tout le monde va bien ici. Je suis allé frapper à la porte de Mme Commanville et j'ai appris qu'elle était à Stockholm.

Il faut pourtant revenir à Paris !

A bientôt, n'est-ce pas ? Je vous embrasse.

Votre vieux

Iv. Tourguéneff.

XXVIII

48, rue de Rome.
Mercredi, 19 nov. 73.

Eh bien, cher ami, depuis hier soir vous avez la dictature militaire. Vous êtes, comme on l'a dit, Macmahonnien. Il m'avait toujours semblé qu'être tout simplement Français valait mieux; mais je peux me tromper.

Le seul bon côté de tout cela c'est que rien ne doit plus vous empêcher de publier *Antoine*, puisqu'on nous promet la paix, la reprise des affaires,

et pendant 7 ans. Je suis allé avant-hier à Versailles et j'en suis revenu tout dégoûté et attristé.

Au diable la politique! Je suis fort content de voir que vous travaillez ferme et que votre comédie[1] avance à pas de géant. Celle de Sardou (que je n'ai pas vu du reste) fait plus de bruit que de besogne[2]. Je ne crois pas qu'elle ait les 200 représentations de *Rabagas*. La vôtre pourrait arriver plus tôt.

Ma santé s'est remise, je suis un peu tourmenté par une toux nerveuse, mais il faut bien qu'on ait quelque chose.

Je ne quitte pas Paris avant la fin de janvier. A bientôt, j'espère. Tout le monde va bien.

Je vous embrasse.

Votre vieux

Iv. TOURGUÉNEFF.

XXIX

Lundi, 9 h. du matin.

Mon cher ami,

Quand je vous écrivais qu'il est difficile d'entreprendre quoi que ce soit, je ne pensais pas dire si vrai. Dans la nuit qui vient de s'écouler, la cheville de mon pied malade a gonflé tout à coup, et maintenant je ne puis ni mettre une botte, ni poser le pied par terre. Voilà donc *Antoine* ajourné. C'est

1. Le *Candidat*.
2. Evidemment l'*Oncle Sam*, représentée le 6 novembre 1873.

vraiment avoir du guignon, à moins que vous ne vouliez venir vous-même avec le manuscrit. Ou bien attendons une couple de jours, ces sortes de rechutes ne durent guère plus de 48 heures. Me voilà donc bien penaud, et je vous serre la main avec désappointement.

Votre vieux

Iv. TOURGUÉNEFF.

XXX

Spasskoié, Gouv^{t} d'Orel,
Ville de Mtsensk.
Mercredi, 17/5 juin 1874.

Mon cher ami,

Je vous écris du fond de mon sac, où je suis arrivé le matin et où je trouve votre lettre du 1er juin. Elle a mis du temps, comme vous voyez, mais ce n'est pas de sa faute, ni celle de M. Viardot. Je ne croyais pas rester si longtemps à Pétersbourg et à Moscou et j'avais donné un itinéraire, ou plutôt un arrangement, de mon temps qui se trouve être inexact. Ce qui est ennuyeux, c'est que vous ne serez plus à Croisset à partir du 20, c'est-à-dire à partir d'après-demain, et que cette lettre aura à courir après vous. Elle vous rattrapera, j'en suis sûr, et pourtant cela glace tant soit peu ma plume.

Ce n'est pas la première fois que je vous écris d'ici — et vous connaissez l'endroit : c'est vert, doré, large, monotone, doux, vieillot et terri-

blement immobible — un ennui patriarcal lent et enveloppant. Si je puis travailler je resterai ici quelques semaines, si non, je pars comme une flèche pour Carlsbad, et de là pour Paris. Mon séjour en Russie n'a pas été inutile, en tous cas ; j'ai trouvé à peu près ce que je cherchais ; il est vrai que je suis moins, beaucoup moins exigeant que vous. Vous l'êtes trop.

Vous êtes content du roman de Zola?[1] Je lui ai écrit ; j'ai arrangé son affaire pour l'avenir. Ce n'est pas grand'chose, mais autant cela que rien[2]. Il a été fort lu en Russie et traduit ; on vient de publier sa *Curée*.

Antoine n'est décidément pas pour le gros public ; les lecteurs ordinaires reculent épouvantés, même en Russie. Je ne croyais pas mes compatriotes si *mièvres* que cela. Tant pis ! Mais *Antoine* après tout est un livre qui restera.

Je vous raconterai pas mal de choses qui vous feront rire une fois que je serai de retour, et dans votre bon cabinet de Croisset. Il y a des choses bien bizarres et intéressantes dans ma « cara patria ». Pour le moment, grâce à un léger abus de laitage, auquel j'ai cru pouvoir me livrer dans l'espoir que l'air natal ferait tout, je suis en proie à des coliques d'une violence ! Je crois qu'elles

1. *La Conquête de Plassans.*
2. C'est par l'intermédiaire de Tourguéneff que Zola entra au *Messager de l'Europe*, revue publiée à Saint-Pétersbourg, comme correspondant de Paris, et y écrivit, depuis 1874, pendant plusieurs années.

doivent se sentir presque dans la forme des lettres des mots que j'écris. Ce n'est ni bizarre, ni intéressant. Quel chien d'estomac, et quelle chienne de politique dans ce moment!! Hein? qu'en dites-vous? Ni vous ni moi nous n'aimons qu'on en parle, mais le moyen de ne pas pousser au moins un Oh! ou un Ha!

Je pense avec plaisir au moment où nous pourrons reprendre nos petits dîners si gentils d'auteurs dramatiques.

En attendant, si cette lettre vous trouve perché sur un glacier quelconque du Righi, rafraîchissez-vous à force! Quant à votre gentillissime nièce, faites-lui mes meilleures amitiés. Je vois bien que je ne la verrai pas en Russie.

ÉTUDE DE COMPATRIOTE, VU PAR DERRIÈRE.

(*le 16 juin, par 16 degrés de chaleur.*)

Là-dessus (pas sur ce derrière), je vous embrasse, et vous dis au revoir.

Votre vieux

IV. TOURGUÉNEFF.

Étude de compatriote :
vu par derrière
(le 16 Juin, par 16 degrés de chaleur)



Là dessus — (par ces derrières)
je vous embrasse et vous dis
au revoir

Votre vieux

Iv. Tourguéneff

XXXI

Moscou, boulevard Pretchistenski,
au Comptoir des Apanages.
Dimanche, 12 juillet/30 juin 1874.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre du Righi au moment où, péniblement hissé sur deux béquilles, je me fourrais dans une voiture pour quitter la campagne et venir ici. Je ne me suis cassé aucun membre, comme vous pourriez le supposer; mais l'air natal qui fait tant de bien aux Marseillais, m'a redonné un accès de goutte, et cette fois aux *deux* pieds, m'a cloué dans mon lit pendant quinze jours, et ne m'a pas encore lâché! Vous dire que cela me fait voir la vie en rose, ou en bleu d'azur (je pense à votre rêve sous le ciel de la Suisse), serait dire un gros mensonge. Infirmités, dégoût lent et froid, agitation pénible des souvenirs inutiles. Voilà, mon bon vieux, la perspective qui s'offre à la vue de l'homme ayant passé la cinquantaine. Et par-dessus et au delà de tout cela, la résignation — la HIDEUSE résignation. Cette préparation à la mort... Assez!

Je vais tâcher de filer aussi vite que je pourrai vers Karlsbad. Pas sur le K où vous vous morfondez, — mais sur K en Bohême, où je vais rester cinq semaines. Et en automne, plus tard! nous verrons. Pour le moment je ne veux faire aucun

plan — pas de plan agréable surtout, je craindrais de me flanquer la *jettatura* à moi-même.

Vous ne m'avez pas l'air de vous amuser, sur ces sommets sublimes, chantés par Haller et Rousseau? Il faut l'avouer, le peuple qui vit le plus constamment en face de ces sublimités — je parle des Suisses — est bien le peuple le plus lourdement ennuyeux et le moins doué que je connaisse. D'où vient cette anomalie? dirait un philosophe. Et peut-être n'est-ce pas du tout une anomalie? Quelle serait là-dessus l'opinion de Bouvard et Pécuchet? Je suis enchanté que vous ayez enfin trouvé un *site*, ou plutôt *le* site, mais plus j'y rêve, plus c'est un sujet à traiter *presto*, à la Swift, à la Voltaire. Vous savez que ça a été toujours mon opinion.

Votre scenario raconté m'a semblé charmant et drôle. Si vous vous appesantissez là-dessus, si vous êtes trop savant...

Enfin vous avez les mains à la pâte. La *Conquête de Plassans* de Zola a été traduite en abrégé dans un journal russe ; plus tard on traduira *in extenso*. On l'aime en Russie.

Si vous profitiez de votre glacière du Righi pour inventer quelque chose de passionné, de toride, d'incandescent? Hein ? C'est une idée, ça! Mais surtout rafraîchissez-vous vous-même. Malheureusement, chez certaines natures, l'ennui fouette et agite le sang. Revenez-nous pâle et monochrome, comme un vers de Lamartine.

J'ai de bonnes nouvelles de mes amis de Paris

et de Bougival. Cela me met du baume dans le sang.

A propos de politique... Vous aurez un bon sabre inglorieux pour vous gouverner pendant 7 ans, et vous verrez qu'il finira par gouverner tout seul, sans Chambres. Cela me fait penser qu'à la campagne (où j'ai une très bonne bibliothèque) j'ai lu dans la collection intitulée : *Choix de rapports, prononcés à la tribune française depuis 1789 jusqu'à 1821*, le discours de Robespierre sur la question : Louis XVI, doit-il être jugé? Il m'a paru admirablement beau! Plus tard, vers la fin de sa carrière, Robespierre s'est gâté ; il a donné dans le sentiment et les grandes phrases émues et ronflantes, mais il avait du bon, ce gaillard-là!

Au revoir, mon ami, probablement à Croisset, au mois de septembre, bien portants tous les deux espérons-le!

Je vous embrasse.

Votre vieux

Iv. Tourguéneff.

P. S. — Êtes-vous bien sûr que ce soit Karlsbad où vous êtes? Vous écrivez deux fois : Karltbad, mais c'est un nom impossible. Je vais fignoler sur l'adresse.

XXXII

Bougival, les Frênes.
Lundi, 11 oct. 75.

La vue de votre écriture, mon bon vieux Flau-

bert, m'a fait le plus grand plaisir, et la lecture de votre lettre encore plus : — Vous revenez sur l'eau, et vous faites — j'allais dire des plans littéraires ! ! Enfin vous vous amusez à penser que vous allez travailler. C'est bien, ça, et je suis sûr que vous nous donnerez *trente pages*.

Les Frênes.
Mercredi, 15 oct. 75.

J'en étais là de ma lettre, mon bon ami, quand quelque chose est venu l'interrompre, et voilà que je la retrouve dans mon buvard, à ma grande surprise : Je la croyais partie depuis longtemps. Je me traite de grand imbécile et je reprends.

Je dis donc que je suis content de l'idée des 30 pages. Je viens aussi de promettre à mon éditeur russe un récit de 30 pages (2 feuilles d'impression) pour le 26 novembre — dernière date. — Et je n'ai pas encore le premier mot dans la tête. Mon grand roman étant un peu renvoyé aux calendes grecques, plus encore que B. et P [1]. Mon éditeur me demande avec des cris d'aigle : Quelque chose ! Et me voilà engagé. Voyons qui de nous deux arrivera premier?

Hélas, oui, nous sommes vieux tous les deux, mon bon ami. C'est indiscutable. Tâchons au moins de nous amuser comme des vieux. A propos, avez-vous lu dans la *République Française* (du 10 ou du 11) un feuilleton intitulé « le Suicide d'un Enfant »

1. Bouvard et Pécuchet.

et signé X? Cela m'a frappé; il est évident que l'homme qui a écrit cela appartient à votre école. S'il est jeune, il a de l'avenir. Tâchez de vous procurer cette chose et dites-moi votre avis.

Ici tout le monde va bien. Moi j'ai été assez violemment pincé par une cystite, c'est ainsi je crois que cela s'appelle, une inflammation de vessie : j'ai eu deux vilaines nuits, je suis resté trois jours dans mon lit. Enfin cela s'est à peu près dissipé. Ce sont là de ces petits moments, de ces cartes de visite, que Mme la Mort nous envoie, pour que nous ne l'oubliions pas.

Nous restons ici jusqu'au 1er novembre. Le temps est doux, gris, humide, pas désagréable. Je ne pourrais pas habiter ma nouvelle maison cette année-ci, mais j'y vais de temps en temps, j'y écris mes lettres, comme celle-ci par exemple. Il fait un bon feu dans la cheminée et pourtant j'ai froid dans le dos.

Il y a eu aussi un bien joli feuilleton de Mme Sand dans le *Temps* (écrit en 1829, quand elle avait 25 ans), vous devez l'avoir lu. Zola a fait dans la Revue russe [1] un magnifique article sur les Goncourt. Cela va faire traduire leurs romans.

Ecrivez-moi la date probable de votre retour à Croisset. Vous ne resterez plus longtemps au bord de la mer, j'imagine? Et vous viendrez à Paris malgré tout?

Vos amis se proposent de se grouper autour de vous de façon à vous tenir chaud.

1. *Le Messager de l'Europe.*

En attendant faites mes meilleures amitiés à Mme Commanville. Vous, je vous embrasse,

Et je suis

Votre vieux fidèle

Iv. Tourguéneff.

XXXIII

Spasskoïé, gouv. d'Orel,
Ville de Mtsensk.
Dimanche, 18 juin 1876.

Mon cher ami,

Je suis depuis ce matin dans mon Pathmos et triste comme un bonnet de nuit. Avez-vous remarqué que c'est généralement le moment où l'on écrit à ses meilleurs amis? Il fait une chaleur de *32 degrés Réaumur* à l'ombre. Et avec cela, grâce au froid de 9 degrés au-dessous de zéro, qu'il a fait le 21 mai, toute la verdure du jardin est bariolée de petites feuilles mortes, qui font vaguement penser à des cadavres de petits enfants, et mes vieux tilleuls donnent une ombre maigre et chétive qui fait peine à voir. Ajoutez à cela que mon frère qui devait m'attendre pour arranger des affaires d'argent, très importantes pour moi, est parti pour Carlsbad il y a cinq jours; que je crois que je vais avoir la goutte (ce qui m'est arrivé à la même époque, et au même endroit, il y a deux ans); que j'ai acquis la presque certitude que mon in-

tendant me pille, et que je ne pourrais pas m'en défaire, — et voyez la situation !

La mort de Mme Sand m'a fait aussi beaucoup, beaucoup de chagrin. Je sais que vous êtes allé à Nohant pour l'enterrement, et moi qui voulais envoyer un télégramme, au nom du public russe, de condoléance, j'ai été retenu par une sorte de modestie ridicule, par la crainte du *Figaro*, de la réclame — des choses bêtes, enfin !

Le public russe a été un de ceux sur lequel Mme Sand a eu le plus d'influence — et il fallait le dire, pardi ! — et j'en avais le droit après tout ! mais voilà ! Pauvre chère Mme Sand, elle nous aimait tous les deux, vous surtout, et c'était naturel ; quel cœur d'or elle avait ! Quelle absence de tout sentiment petit, mesquin, faux ; quelle brave homme c'était, et quelle bonne femme ! Maintenant tout cela est là, dans l'horrible trou, insatiable, muet, bête, et qui ne sait même pas ce qu'il dévore ! Allons, il n'y a rien à faire, et tâchons d'avoir le menton au-dessus de l'eau.

Je vous écris à Croisset — je suppose que vous y êtes. Vous êtes-vous remis au travail ? Si je ne fais rien ici, c'est qu'alors, c'est bien fini ; il y a un silence ici dont rien ne peut donner une idée : pas un voisin à vingt kilomètres à la ronde ! tout est languissant d'immobilité ! La maison est misérable, mais pas trop chaude et les meubles sont bons. Une table à écrire admirable et un fauteuil double fond de jonc ! Par exemple, il y a un sopha

dangereux, dès qu'on y est, on y dort — je vais tâcher de l'éviter. Je commencerai par l'achèvement de *St-Julien* (1).

Il y a, debout dans un coin de la chambre, une vieille image byzantine, toute noire, encadrée d'argent, rien qu'un immense visage lugubre, rigide : et il m'ennuie un peu, mais je ne puis le faire ôter, mon domestique me prendrait pour un païen ; et ici, ce n'est pas chose à plaisanter.

Écrivez-moi deux mots un peu plus gais que ceux-ci. Je vous embrasse et suis

Votre vieil ami,
IVAN TOURGUÉNEFF.

P. S. — Savez-vous que le Circassien Hassan qui tue des ministres par paires comme les perdreaux, m'inspire un certain respect?

P. P. S. — Mes meilleures amitiés à votre nièce et à son mari.

XXXIV

Spasskoïé, gouv^r d'Orel,
Ville de Mtsensk.
Mardi, 23 juin (4 juillet) 76.

Mon bon vieux,

Je vous écris d'ici à Croisset, d'un Pathmos à l'autre. J'ai reçu hier votre lettre, et vous voyez, je réponds sans tarder.

1. La *Légende de St-Julien l'Hospitalier*, œuvre de Flaubert que traduisait Tourguéneff.

Oui, la vie de Mme Sand a été remplie, et cependant, en parlant d'elle, vous dites : la pauvre Mme Sand. Cette épithète s'applique bien aux morts, car après tout, ils sont bien à plaindre, la mort étant une chose hideuse. Je me rappelle les yeux de la petite Aurore ; ils sont étonnants de profondeur et de bonté et ils ressemblent en effet à ceux de la grand'mère ; ils sont presque trop bons pour des yeux d'enfant. Il paraît que Zola a écrit un long article sur Mme Sand dans la *Revue Russe;* l'article est très beau, mais un peu dur, dit-on. Zola ne peut pas juger Mme S. d'une façon complète, il y a trop de distance entre eux.

Je vous vois roulant des yeux féroces devant M. A... M... ; il faut une boue toute particulière pour faire pousser ces champignons-là.

Vous travaillez à Croisset. Eh bien ! je vais vous étonner. Jamais je n'ai travaillé comme je le fais depuis que je suis ici : je passe des nuits blanches, courbé sur mon bureau. Je suis repris par l'illusion qui fait croire qu'on peut dire : — Non, pas autre chose que ce qui a jamais été dit. Ça m'est indifférent, mais autrement ! Et remarquez qu'avec cela je suis accablé de besogne, d'affaires d'argent, d'administration, de fermage, que sais-je ! A ce propos, je puis vous dire que tout n'est pas aussi mauvais que je l'avais cru au premier moment, et par parenthèse, je suis enchanté de savoir qu'il y a un peu d'azur dans les affaires de votre neveu. Mais *St-Julien* souffre de cette exubérance d'activité.





Le château de Spasskoïé, par JACQUES POLONSKY.

Mon diable de roman[1] s'est emparé de moi d'une façon envahissante malgré tout. Vous pouvez être tranquille, la traduction de *St-Julien* est déjà promise au n° d'octobre du *Messager de l'Europe*. Elle y paraîtra ou je serai mort.

Je n'ai pas lu les articles de Fromentin. Je n'ai pas lu le livre de Renan ; je ne puis rien lire à présent si ce n'est le journal que je reçois ici, qui me parle des affaires d'Orient, et qui me fait rêver. Je crois que c'est le commencement de la fin, mais que de têtes coupées, de femmes, de filles, d'enfants violés, éventrés d'ici là ! Je crois aussi que nous (je parle des Russes), nous ne pouvons pas éviter la guerre.

Vous voudriez connaître l'aspect de mon habitation. C'est bien laid. C'est une maison en bois, très vieille, recouverte de planches, peinte à la détrempe d'une couleur lilas clair ; il y a une vérandah devant, avec du lierre qui grimpe ; les deux toits sont en fer et peints en vert ; le haut est inhabitable, et les fenêtres sont clouées. Cette maisonnette est tout ce qui reste d'une vaste habitation en fer à cheval qui a été brûlée en 1870.

Hier soir, avec votre lettre dans ma poche, j'étais assis sur le perron de ma vérandah, et devant moi, une soixantaine de paysannes, presque toutes vêtues en rouge et fort laides. (Une seule excepté : une nouvelle mariée de *seize* ans qui venait d'avoir les fièvres et ressemblait d'une façon surprenante

1. *Terres Vierges*.

à la Vierge de St-Sisto, de Dresde.) Elles dansaient comme des marmottes ou des ourses, et chantaient avec des voix très âpres et dures, mais justes. C'était une petite fête qu'elles m'avaient demandé d'organiser, ce qui était du reste très facile : deux seaux d'eau-de vie, des gâteaux et des noisettes, et voilà. Elles se trémoussaient, je les regardais faire et me sentais horriblement triste. La petite vierge de San-Sisto se nomme Marie, comme de juste.

En voilà assez. Je vous écrirai encore avant de partir d'ici. En attendant, je vous embrasse bien fort.

Votre vieux

Ivan Tourguéneff.

P. S. — Je trouve que comme couleur de paysage, tout est pâle ici : le ciel, la verdure, la terre, — une pâleur assez chaude, et dorée. Ce ne serait que joli, si les grandes lignes, les grands espaces uniformes n'y mettaient de la grandeur.

XXXV

Bougival, Les Frênes.
Mardi, 8 août 76.

N. B. — C'est par hasard que j'écris sur ce papier de petit crevé.

Mon cher ami,

Je suis ici depuis deux jours après un voyage à bride abattue à travers la Russie, l'Allemagne, et votre lettre m'a fait un très grand plaisir. Vous

vous portez bien, et vous travaillez ; moi aussi je me porte bien et j'ai travaillé ; car, chose incroyable, j'ai achevé mon grand diable de roman [1], et je puis me remettre à travailler, car il faut que je le copie, et qu'il soit prêt dans deux mois, ce qui ne sera pas facile, vous savez ce que c'est que de copier. Il y a des pages où il ne reste pas une ligne.

J'ai vu beaucoup de choses et d'hommes, comme Ulysse, et j'ai retrouvé tout mon monde en bonne santé. J'ai flanqué à la porte un intendant qui m'a volé quelque chose comme 130.000 francs, une partie assez notable de ma fortune. Pourquoi ai-je été bête ? Je me suis laissé aller par paresse à une confiance aveugle, quoique je sentisse (faut-il dire : sentisse ?) fort bien, en regardant cette face doucereuse et barbue, qu'elle appartenait à un coquin. Enfin, tant pis, et qu'il digère mon argent !

J'ai bien l'intention de m'arracher à ma copie pour deux ou trois jours (vers le 25 de ce mois) et d'aller à Croisset vous entendre lire « Le Perroquet ». De front avec la copie, je mènerai l'achèvement de la traduction de *St-Julien*, car elle doit paraître en Russie le 1er novembre.

Je viens de lire l'article de ce Monsieur sur Renan. C'est ignoble ; toute cette « République des Lettres » pue l'affectation et je ne sais quoi de faux et de bas

1. *Terres Vierges.*

Zola m'a écrit. Il va bien et retourne à Paris vers la fin de septembre.

Mon Châlet me plaît ; il me plaira davantage quand il aura perdu son odeur de nouveau meuble. Le temps qu'il fait est trop beau, le vert des arbres devant ma fenêtre a des splendeurs veloutées et dorées. C'est très joli.

Quand vous écrirez à votre nièce, dites-lui mille choses de ma part, et au revoir dans un peu plus de quinze jours.

Votre vieux
Iv. Tourguéneff.

XXXVI

Bougival, Les Frênes-Châlet.
Mercredi, 29 août 76.

Mon cher ami,

Je ne vous ai pas répondu sur-le-champ parce que je voulais pouvoir fixer dès à présent le jour de mon arrivée à Croisset, et ce n'était pas facile ; mais voilà que je reçois votre télégramme, et je suis obligé de vous dire que je ne *puis* pas venir avant le 10 septembre, mais alors pour sûr.

Je suis enchanté que vous ayez fini votre travail. Si je trouve que *pour commencer* il vaut mieux que *St-Julien* paraisse dans une revue russe, je m'y mettrai, quoique l'autre soit à peu près terminé. Vous savez que nous avons encore de la marge jusqu'au 1er novembre.

Je suis dans la copie jusque par-dessus la tête, et cette besogne m'ennuie.

Du reste, je vais bien, mais je me sens envahi par je ne sais quel brouillard vieux, qui est fort désagréable.

Ainsi, mon ami, au 10, sans faute.

Je vous embrasse. Votre

Iv. Tourguéneff.

XXXVII

Bougival, Les Frênes-Châlet.
Dimanche, 23 septembre 76.

Mon vieux féroce !

Je suis revenu ici sans encombre ; je n'ai pas eu le temps de voir Magny, mais j'ai vu Pellé. Je lui ai soumis la question en litige, il m'a répondu :

— On le fait, et même souvent, mais ce n'est pas dans les règles de la bonne cuisine.

Le résultat de ceci est que je vous dois six bouteilles de champagne, mais si je n'ai pas la victoire *matérielle*, je l'ai morale !

Je me suis remis à ma copie. Ce soir je relirai pour la deuxième fois le *Cœur simple*. Mille amitiés à tout Croisset.

J'espère que votre nièce se relèvera bientôt, et je vous embrasse.

Celui qui mange le poulet rôti chaud, sans moutarde.

I. T.

XXXVIII

Bougival, Les Frênes-Châlet.
(Seine-et-Oise).
Mercredi, 25 octobre 76.

Je vous écris un mercredi et votre lettre est datée d'un mercredi, mais combien de semaines se sont passées? Deux, trois, cent, mille, je n'en sais rien! Qu'ai-je fait pendant tout ce temps-ci? — Rien, et je n'en sais rien. Les jours ont filé comme de l'eau, comme du sable. Et vous, avez-vous travaillé? Comment va Mme Commanville? Elle est levée depuis longtemps, je l'espère. Quand venez-vous à Paris? Nous resterons ici encore une dizaine de jours. Le ciel a été gris tout ce temps-ci. Je n'ai rien lu. — Si fait! J'ai lu le deuxième chant du *Don Juan* de Lord Byron, et ça a été une trace lumineuse à travers toute cette grisaille.

Il y a eu deux ou trois soirées de belle musique. J'ai eu pendant une nuit une attaque de colique néphrétique. J'ai cru que j'allais crever.

Et voilà!

Écrivez-moi deux mots, et dites mille choses aimables à Mme et Mlle Commanville.

Je me sens hébété, mais cela ne m'empêche pas de vous embrasser.

Votre

Iv. Tourg.

XXXIX

Bougival, Les Frênes.
Mercredi, 8 nov. 76.

Mon cher ami,

Je suis dans toutes les angoisses de l'emballage; nous allons après-demain à Paris ; une fois installé là je vous écrirai plus longuement.

Le *Messager de l'Europe* m'a fait savoir qu'il ne pouvait pas faire passer *St-Julien avec* mon nom *avant* mon roman, vu qu'il y a une promesse de ne rien publier de moi, ou de signé par moi, avant cette machine; mais comme le roman passe dans le n° de Janvier, *St-Julien* passera en février avant sa publication en France. Je crois avoir trouvé un bon traducteur pour le *Cœur simple*.

Je suis enchanté que Madame Commanville soit rétablie. Dites-lui mille choses de ma part.

Quant aux difficultés gigantesques d'*Hérodiade*, j'y crois, mais je suis sûr que vous finirez par les vaincre.

Je n'ai pas lu les feuilletons de Zola, mais j'ai lu la première partie de l'*Assommoir*. Diable, diable !... nous en parlerons. Je vais vous écrire dans deux ou trois jours dès que je serai établi dans Paris. Ma colique néphrétique n'a été qu'un accident,

fort désagréable par exemple, et depuis je vais pas mal.

A bientôt. Je vous embrasse.

Votre

Iv. Tourguéneff.

XL

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi, 29 décembre 76.

Mon cher vieux,

Il y a juste une semaine, je prenais cette feuille de papier pour vous écrire ; et je n'ai pas écrit un mot. Je suis dans une vilaine disposition d'esprit : je me sens vieux, gris, terne, inutile et bête. J'ai eu une attaque de goutte ; mais celle-ci aussi a avorté. Je corrige les épreuves de mon roman qu'on m'envoie de Pétersbourg — et je le trouve plat, insignifiant [1]

Je ne vois presque personne. Je trouve que vous restez beaucoup trop longtemps hors de Paris ; si j'avais pu causer avec vous, tout ça se serait arrangé, mais il faudrait trop écrire, longuement : 1° c'est fatigant ; 2° il faut tout dire sur le papier, même ce qui s'entend de soi-même.

Nous avons eu un dîner avec Zola et Goncourt ; Daudet n'a pas pu venir. On vous a regretté. M. Pellé nous a donné un abominable dîner ; il

1. *Terres Vierges*, paru dans les livraisons de janvier et février 1877 du *Messager de l'Europe*.

ne faut plus y retourner. Voyons, quand vous reverra-t-on à Paris? Le travail avance-t-il? Comment va la santé?

Goncourt nous a lu un fragment de son roman [1] d'une voix coupée par l'émotion. Cela m'a semblé étrange de voir un homme à cheveux gris avoir cette émotion-là. Ce qu'il nous a lu m'a semblé bon, mais un peu trop sommaire. J'ai mis le nez dans *l'Assommoir*. Je n'en suis pas enchanté. Ceci entre nous strictement. Il y a bien du talent, mais c'est lourd et on remue trop le pot de chambre.

Décidément quand revenez-vous? Faites-le moi savoir — sans tarder — ne m'imitez pas. Et que dites-vous du beau gâchis dans lequel on patauge ici? Nous aurons bien certainement la guerre, « quoi qu'on dise ».

J'espère avoir un revenu de 10,000 roubles pour toute l'année 1877. Dans les bons temps ça ferait 35,000 francs, dans les temps médiocres, 30,000; dans les mauvais, 25,000; et il faut compter sur 25,000, pas davantage. Comme j'ai pour plus de 10,000 francs de charges, et autant de dettes, il ne restera pas gros. Patience!

Faites mes meilleures amitiés à votre nièce et à son mari. Je suis une poire molle, un vieux chiffon, mais je vous aime bien et je vous embrasse.

Au revoir!

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. *La Fille Élisa.*

XLI

Paris, 50, rue de Douai.
Mardi, 19 déc. 76.

Mon cher vieux,

Je reviens d'un vertueux voyage de famille qui m'a pris trois jours, et où je me suis pas mal ennuyé. Et voici que je réponds à votre lettre. Épuisons d'abord la question des trois contes.

Le *St-Julien* est traduit, se trouve aux mains de l'éditeur, et sera payé au taux habituel pour moi, c'est-à-dire qu'il nous reviendra 300 roubles (le rouble varie entre 2 fr. 85 et 3 fr. 30) par feuille d'impression (16 pages), mais voilà le hic : j'ai dû promettre formellement à mon éditeur et au public (dans une note que j'ai eu la bêtise de laisser publier) de ne rien *faire paraître* avec mon nom, *avant* mon grand diable de roman. Je l'ai achevé ce roman, et je l'ai expédié à Saint-Pétersbourg et on l'imprime en ce moment. Seulement, mon serpent d'éditeur au lieu de l'imprimer en bloc (ce qu'il m'avait formellement promis) le coupe en deux, de façon qu'il paraîtra dans les deux livraisons du 1/13 janvier et du 1/13 février, et il m'a si bien entortillé que, en ma qualité de poire molle, j'ai donné mon consentement à cette mutilation, ce qui rejette le malheureux *Julien* au mois de mars, 1/13. Il faudrait donc que les autres contes soient

publiés. Dans tous les cas le *Cœur simple* ne *doit* pas être publié tout seul. Ce n'est pas impossible d'après ce que vous m'écrivez. J'ai donné le *Cœur simple* à une demoiselle de lettres russe qui manie très bien la langue. Elle est ici à Paris, et si elle se tire de la chose à son honneur, je pourrais lui confier aussi *Hérodiade* ; naturellement je reverrai la traduction avec le plus grand soin. Je la recopierai, s'il le faut, car il est nécessaire que mon nom y soit ! On dirait, sans cela : puisqu'il a traduit le premier conte, pourquoi ne traduit-il pas les autres ? Ils sont donc moins bons ? Ce n'est pas comme cela que nous pouvons avoir un bon paiement [1].

Mais autre embarras ! Je pars pour Pétersbourg (ceci entre nous) le 15 février, pour y rester un mois. Il est probable que d'ici là vous ne serez pas prêt, ou si vous l'êtes, je ne pourrai qu'emporter l'original, sans avoir le temps de bien faire une traduction. Eh bien, alors il faudrait que je trouvasse quelqu'un à Pétersbourg, ce qui n'est pas impossible. *Résultat final* : tâchez de finir *Hérodiade* dans les premiers jours de février et alors nous verrons.

Quant aux autres points traités dans votre lettre, je répondrai en style lapidaire, car je ne veux pas dépasser la page :

1. Comme nous le rappelions dans la préface, les deux contes de Flaubert, *St-Julien* et *Hérodiade*, ont paru avec la signature de Tourguéneff comme traducteur et ont été compris dans l'édition russe des œuvres complètes de Tourguéneff.

1° Prière pressante d'accélérer votre retour, car vous me manquez singulièrement ;

2° Sur Zola nous sommes d'accord. Vendredi a lieu notre dîner au restaurant de l'Opéra-Comique. Pellé est un porc.

3° Renan. Son article est très intéressant personnellement, mais quel manque de couleurs et de vie ! Je ne *vois* rien : ni la Bretagne, ni tous les saints, ni sa mère, ni ses petites filles, qui sont cause de ce que son premier amour se biffurque, ni lui-même ! Et pourquoi dit-il que *Dieu* lui a donné une fille ? [1]

4° Je n'ai pas lu M. Mont..., car il me dégoûte. Il n'y aura probablement pas de guerre. Vous y êtes indirectement intéressé, car elle influe diablement sur le cours du rouble. Le changement de ministre m'a laissé froid. *Germiny* est pyramidal ! Voilà qui ferait croire à l'existence d'un Dieu personnel, ironique et goguenard !

J'ai eu la visite de Mme Commanville. J'en ai été très charmé et très flatté. Je lui ai trouvé une mine superbe.

Et maintenant je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUÉNEFF.

1. L'article de Renan dont parle Tourguéneff est un chapitre de ses *Souvenirs d'enfance* paru dans la *Revue des deux Mondes* du 1er decembre 1876. Ces *Souvenirs* furent réunis en volume plusieurs annees plus tard.

XLII

50, rue de Douai.
Ce 2 janvier 77.

Mon cher ami,

Sur la page suivante vous trouverez un morceau de poésie dicté par un maître d'école à la classe (à l'occasion du Nouvel An), que le fils de notre concierge, un garçon de huit ans, vient d'offrir à ses parents. La mère (qui, par parenthèse, ne sait pas lire) est venue montrer cette belle chose à Mme Viardot. Elle en était fière, et avait la larme à l'œil; et moi, je me suis hâté de copier ce pur chef-d'œuvre pour vous l'envoyer. Sondez, si vous pouvez, les profondeurs de cette âme de pion, dissous dans la rhétorique !

Je suis pris au genou par une attaque de goutte ; j'espère que cela ne sera rien, mais pour le moment je ne puis pas bouger.

Et vous, vous travaillez toujours bien ?

La santé est bonne ?

Je vous embrasse affectueusement.

Iv. TOURGUÉNEFF.

CHERS PARENTS

Un nouvel an commence sa carrière,
Et vous savez les vœux que mon cœur peut former
Il en est un surtout que l'amour nous suggère :
C'est de vous voir toujours m'aimer

Autant que je cherche à vous plaire!
Jaloux du bonheur des amants
Le temps s'amuse à détruire leur chaîne,
Ce nœud, qui leur fut cher, les fatigue et les gêne.
Le vent emporte leurs serments,
Et pour l'amante infortunée
Le plus souvent la bonne année
Est celle qui vient de finir.
Mais la tendresse filiale
N'est point sujette au repentir;
Toujours vive, toujours égale,
Le temps ne peut arrêter ses progrès.
Semblable aux feux de la Vestale
Son ardeur ne s'éteint jamais!

XLIII

Paris, 50, rue de Douai.
Mercredi soir, 24 janvier 1877.

Mon cher vieux,

Je vous envoie deux numéros du *Temps*, où il y a une petite bêtise de moi [1]. Lisez ça quand vous n'aurez jamais rien de mieux à faire.

La première partie de mon roman qui a paru en Russie semble faire beaucoup de plaisir à mes amis et fort peu au public. Les journaux trouvent que je suis usé, et m'assomment avec mes propres choses passées (comme vous avec *Madame Bovary*).

Je suis heureux de savoir que vous travaillez ferme, et Mme Commanville, que j'ai vue et trouvée de bonne santé et de bonne humeur, m'a dit

1. Probablement *la Montre*, nouvelle traduite par M. Durand-Gréville et publiée dans le *Temps* en 1876.

que vous reviendriez plus tôt que vous ne l'aviez supposé. Bravo! Vous me manquiez ici. Quant à moi, je ne partirai pas avant les premiers jours de mars.

Zola m'a envoyé son *Assommoir*. C'est un gros volume, je vais m'y mettre.

Le pauvre Maupassant perd tous les poils de son corps! (Il est venu me voir.) C'est une maladie d'estomac à ce qu'il dit. Il est toujours très gentil, mais bien laid à cette heure.

Je persiste malgré tout à croire à la guerre au printemps.

Et maintenant je vous embrasse, et au revoir.

Iv. TOURGUÉNEFF.

XLIV

Bougival, Les Frênes,
15, rue de Mesmer.
Mardi, 24 juillet, 1877.

Mon cher vieux,

Je ne vous ai pas répondu tout de suite parce que j'avais un vague espoir d'aller à Croisset vous porter votre robe de chambre moi-même, mais cet espoir s'est évanoui pour le moment, et je vous écris, et je vous envoie la robe de chambre par le chemin de fer [1].

Mon pied va mieux, mais il me serait encore

1. Présent de Tourguéneff à Flaubert ; une robe de chambre en soie, brodée de fils d'or et de soie par des femmes tartares de la Crimée.

impossible de marcher beaucoup. Je crois que je finirai par essayer le nouveau médicament qu'on prône tant dans les journaux, et dont le nom commence en *sal*, et finit en *ate*. Cette gredine de goutte prend chez moi une tournure mi-chronique et mi-aiguë qui m'ennuie. C'est dommage que B. et P. aient fini leur médecine, j'aurais demandé leur avis.

J'ai fait en Russie le 1/4 de ce que je voulais faire, ce qui est déjà quelque chose ; naturellement je n'ai pas fait le principal. Je n'ai pas vu mon frère. Tout cela est dans l'ombre.

Je voudrais bien que cette guerre finisse, afin que le cours du rouble russe puisse remonter. La situation actuelle paralyse complètement mes moyens. Vous travaillez, c'est bien ; et les affaires, cette chose qui, vous vous le rappelez, promettait tant, comment ça va-t-il ?

Ma littérature à moi est pour le moment au plus profond des abîmes.

J'ai vu la petite nouvelle de Zola dans *l'Echo Universel*. Le commencement est surtout remarquable. Mes amitiés à tous.

Je vous embrasse.

Iv. Tourguéneff.

XLV

Caen, Grand Hôtel de la place Royale.
Vendredi soir, 17 août 77.

Caen ? pourquoi Caen ? direz-vous, mon cher vieux ? Que diable veut dire Caen ? Ah ! voilà ! Les dames de la famille Viardot doivent passer quinze jours au bord de la mer, soit à Luc, soit à Saint-Aubin, et l'on m'a envoyé en avant pour trouver quelque chose. J'ai emporté votre lettre avec moi, et je m'empresse de vous dire que votre visite me *botte* énormément car je serai de retour à Bougival dès *mardi*, et j'attendrai un mot de vous aux Frênes pour savoir quand je dois aller vous rencontrer à Paris, au Faubourg Saint-Honoré. Nous aurons à parler à faire frémir les murs de la chambre ! ! Ainsi, à partir de mardi, j'attends un mot de vous.

Je vous embrasse.

Votre

Iv. TOURGUÉNEF.

XLVI

Bougival, Les Frênes.
Jeudi, 30 août 1877.

Mon cher ami,

Quand vous me parlez, vous croyez avoir affaire à un être humain ; détrompez-vous, — je ne suis qu'une vieille vaisselle à goutte. C'est vous dire

qu'elle m'a repris avec violence, dès le mois de juin où nous avons déjeuné ensemble, et que depuis ce temps-là je suis sur le flanc. Dans la nuit qui vient de se passer, elle est remontée du talon au genou, et probablement elle n'est pas au bout de ses voyages. Aussi, si vous voulez me voir, il faut faire comme Mahomet : aller à la montagne.

Sur ce je vous embrasse, et vous souhaite un tas de bonnes choses, — et pas de goutte.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

XLVII

Bougival, Les Frênes.
Samedi, 1er septembre 1877,
8 heures du matin.

Mon cher ami,

Je vous écris ceci pour vous empêcher d'aller à la montagne, si vous en aviez l'idée. Je me suis décidé à me traîner sur mes béquilles à Paris, pour avoir une consultation du docteur Sée pour cela. J'aurais dû la remettre au mercredi, car il passe les dimanches et lundi à Trouville, et ne reçoit pas les mardis. Je ne sais pas quand il me relâchera, et il m'est impossible de monter vos cinq étages. Aussi notre entrevue, dîner, etc., tout tombe à l'eau. Après 40 ans, il n'y a qu'un seul mot qui compose le fond de la vie : *Renoncer*.

Je vous embrasse et vous souhaite santé, activité, etc., etc.

Votre vieux

Iv. Tourguéneff.

XLVIII

Bougival, Les Frênes-Châlet.
Vendredi, 5 octobre.

Mon cher ami,

Un mot seulement pour vous dire de ne pas vous étonner de mon silence, pour plusieurs raisons, que je vous dirai quand nous nous reverrons. J'étais tout ce temps-ci occupé à broyer du noir et impropre au commerce humain.

Dès qu'il sera possible j'irai vous voir ; je vous préviendrai d'avance.

Je ne lis rien, je ne fais rien, et avec cela je me porte parfaitement grâce au Salicylate.

Le mariage de Mlle Viardot est un peu retardé.

Travaillez ferme pour nous deux. Je vous embrasse.

Votre fidèle

Iv. Tourguéneff.

XLIX

Paris, 50, rue de Douai.
Jeudi, 8 novembre 77.

Mon bon vieux,

Il faut pourtant que je vous écrive, ne fût-ce que

pour savoir combien de temps vous pensez rester encore à Croisset, car je *veux* aller vous y voir, coûte que coûte !

Il y a dix jours que nous avons quitté la campagne, et nous voilà définitivement installés ici.

Ma santé est bonne, grâce au Salicylate de soude, que je prends depuis deux mois et qui semble avoir enrayé la goutte.

Mon principal chagrin a été la rupture du mariage de la seconde fille de Mme ***, avec un garçon que je protégeais et que j'aimais. Tout cela s'est passé sous mes yeux. Il y a eu des étrangetés psychologiques, que j'aurais voulu avoir rencontrées ailleurs.

Nous causerons de tout cela et d'autres choses encore. Je n'ai vu et ne vois personne. Zola doit être de retour ; je compte aller frapper à sa porte un de ces jours. J'espère que vous allez bien et que vous travaillez ferme. Chamerot[1] m'a dit qu'on réimprime vos trois contes ! Tant mieux !

Je vous embrasse.

Votre vieux

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Est-ce assez joli la politique ? J'ai toujours été persuadé que ce ministère resterait, et qu'une tête de bois avantageusement placée est plus forte que tout un peuple.

1. Le mari de la fille aînée de Mme Viardot et propriétaire d'une grande imprimerie.

L

50, rue de Douai, Paris.
Mercredi, 5 décembre 77.

Mon bon vieux,

Toujours dans la même position horizontale. J'ai eu une rechute depuis que je vous ai écrit. Je ne souffre plus, mais je commence à me demander comment on se sert de ses jambes ; les gens qui marchent à l'aide de béquilles me semblent des colosses et des héros. Je m'imagine que je suis ainsi pour me mettre à l'unisson de cette pauvre France, qui, elle aussi, ne peut remuer pied ni patte. Quelle situation, mon cher ami ! Cela ne s'est jamais vu. Une locomotive qui va à toute vapeur à l'abîme, et le mécanicien qui se gratte tranquillement le derrière, ou bien se croise les bras. Et ce mensonge, ce mensonge effronté qui sue de partout comme une bûche gelée qu'on met au feu : je le répète, cela ne s'est jamais vu.

Mme Commanville a eu la grâce et la bonté de visiter le malade. Je lui ai trouvé une mine superbe, rayonnante de santé. J'ai vu aussi Zola, qui va décidément écrire une pièce pour Sarah Bernhardt.

Je viens d'achever le *Nabab*. C'est un livre où il y a des choses au-dessus du niveau de Daudet, et d'autres bien *au-dessous*. Ce qu'il a observé est superbe ; ce qu'il invente est grêle, fade et pas même original. Malgré tout, les bonnes choses du livre

sont si bonnes, que je crois que je vais me décider à lui écrire une lettre *véridique*, qui lui fera plaisir et chagrin. Peut-être, après tout, ne le ferai-je pas.

Et vous, travaillez-vous ? Mme Commanville me dit que oui. Tant mieux. Profitez du temps où aucune infirmité ne s'est collée à vous. Car ça, une fois venu, c'est fini. Ça vous inspire une résignation, une humilité, excellente peut-être, au point de vue chrétien, mais ne valant pas le diable pour qui peut encore faire quelque chose.

Vous revenez pour le nouvel an, n'est-ce pas ?

Adieu, je vous embrasse.

Je n'ai pas de tristesse, mais je n'ai aucune joie. Je me fais l'effet d'une ombre aux Champs-Élysées dans l'Orphée de Gluck. Je dois avoir leur regard « profondément étonné et profondément indifférent », comme disait Jules Simon, devenu ministre de Mac-Mahon. — Jules Simon ministre, est-ce assez trouvé ?

Votre ami,

Iv. Tourguéneff.

La lettre que Tourguéneff se proposait d'écrire à Daudet lui a été adressée en effet, et l'auteur du *Nabab* l'a reproduite dans son article sur Tourguéneff, écrit en 1883 pour le *Century Magazine* de New-York. La voici :

Lundi, 24 mai 1877.

Mon cher ami,

Si je ne vous ai parlé jusqu'à présent de votre livre, c'est que je voulais le faire longuement et ne pas me contenter de quelques phrases banales. Je remets tout cela à notre entrevue, qui aura lieu bientôt, je l'espère,

car voilà Flaubert qui revient un de ces jours, et nos dîners recommençeront.

Je me borne à dire une chose : le *Nabab* est le livre le plus remarquable et le plus inégal que vous ayez fait. Si *Fromont et Risler* est représenté par une ligne droite — le *Nabab* doit être représenté ainsi : ⁓ et les sommets des zigzags ne peuvent être atteints que par un *talent de premier ordre*.

Je vous demande pardon de m'expliquer si géométriquement.

J'ai eu une très longue et très violente attaque de goutte. Je ne suis sorti pour la première fois qu'hier, et j'ai les jambes et les genoux d'un homme de quatre-vingt-dix ans. Je crains bien d'être devenu ce que les Anglais nomment un *confirmed invalid*.

Mille amitiés à Madame Daudet ; je vous serre corment la main.

Votre

IV. TOURGUÉNEFF.

Cette lettre est datée par erreur, dans l'article d'Alphonse Daudet, du 24 *mai* 1877, car elle est postérieure à celle adressée par Tourguéneff à Flaubert le 5 *décembre* 1877. Vérifiée d'après l'original, la lettre adressée à Daudet se trouve en effet datée du 24 *décembre* 1877.

LI

Paris, 50, rue de Douai,
Lundi, 14 juin 78.

Mon cher ami,

Je suis en effet un être bizarre, mais cette fois-ci moins que vous ne le croyez.

Je vous avais dit que le gros Khanykoff[1] m'avait

1. Un vieil ami de Tourguéneff, géographe assez connu en Russie.

invité pour aujourd'hui. J'aurais pu me dégager s'il n'avait invité personne pour la circonstance... mais pensez-y, deux mathématiciens qu'on fait venir exprès ! Ma réputation est déjà si mauvaise (quant à l'exactitude) que je me serais perdu à tout jamais.

J'ai lu le feuilleton de Zola... Que voulez-vous? Je le plains. Oui, c'est de la compassion qu'il m'inspire : et je crains bien qu'il n'ait jamais lu Shakespeare. Il y a là une tache originelle dont il ne se débarrassera jamais.

Ainsi c'est pour SAMEDI !

C'est moi qui serai ponctuel ce jour-là.

Tout à vous.

IV. TOURGUÉNEFF.

LII

Bougival, 16, rue de Mesmer.
Les Frênes.
Dimanche, 23 juin 1878.

Moi aussi, mon bon ami, je croyais être en Allemagne à l'heure qu'il est ; pas du tout ! Je me suis laissé embobiner dans cette affaire de Congrès International [1], qui *n'aura et ne peut avoir aucun résultat;* et me voilà prononçant des discours, et patati et patata ! Mon ami, quelle drôle de chose qu'une assemblée délibérante ! Voilà Hugo qui prépare hier un superbe discours : ce discours est

1. En 1878 s'est réuni à Paris, sous la présidence de Victor Hugo, le premier Congrès littéraire international.

acclamé, l'impression en est votée comme dans la Constituante, — et cinq minutes plus tard on vote une résolution diamétralement contraire à son discours ! Et il la vote *Lui-Même !!!* Nous avons une Commission qui siège tous les jours. (J'en suis le vice-président.) Nous piétinons sur place comme des imbéciles, et je commence à croire que nous le sommes effectivement. J'en ai par-dessus la tête, et je file dès *jeudi* pour Carlsbad, où je vous prie de m'écrire (C..., Bohême, poste restante). L'eau que j'y boirai est aussi une illusion peut-être, mais ça n'est pas si visible.

Quant à vous : santé et patience, voilà ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

J'ai vu Zola un instant ; il a acheté une petite maison dans les environs de Maisons-Laffitte, et il va s'y installer.

Ce n'est certes pas un grand écrivain que H. Martin, mais avouez que Taine, dans le fauteuil de Thiers, cela paraît monstrueux ! personnellement j'aime beaucoup Martin, et je suis content de son succès.

Je vous embrasse.

Iv. Tourguéneff.

LIII

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi, 9 novembre 1878.

Mon cher vieux,

Après tant de malheurs, Rhadamiste, est-ce vous? Après un si long silence, après des excursions en Russie, en Angleterre, au diable vert, oui, c'est moi ; et je viens vous dire que je ne suis établi à Paris que depuis hier ; que je veux savoir de vos nouvelles ; qu'il faut que vous m'appreniez combien de temps vous restez encore à Croisset, car je suppose que vous y êtes et je veux aller vous y voir.

Ma santé est assez bonne et je marche tout seul comme un bébé de trois ans. Pour aujourd'hui je n'ajoute pas autre chose, car je me sens pas mal ahuri et j'attends votre réponse.

Je vous embrasse.

Votre

Iv. Tourguéneff.

LIV

Paris, 50, rue de Douai.
Mercredi, 27 nov. 78.

Mon cher vieux,

En réponse à votre petit billet dont la tristesse m'avait navré, je voulais tomber à Croisset, et si je ne l'ai pas fait, c'est à cause de raisons majeures.

Il a fallu mettre en terre un vieil ami de quarante ans (quarante ans d'amitié) Khanykoff, qui s'est laissé mourir à Rambouillet, dans la maussade maison que j'ai vue. Il a fait bien vilain au Père-Lachaise ; de la boue en bas, une sorte de grêle ou de neige par en haut, un vilain brouillard, sale tout autour.

Ils ont eu une peine infinie à faire tomber le lourd et énorme cercueil dans le trou béant. J'ai prononcé quelques paroles d'adieu au bord de ce trou, sur un tas de mottes de terre grasse et glissante. J'ai parlé nu-tête et j'ai attrapé un assez gros rhume qui m'empêche de sortir de la chambre et d'aller à Croisset. Cependant je vais mieux, et *certainement* la semaine prochaine ne s'écoulera pas sans que vous m'ayez vu dans votre *maison à Croisset*. Je vois d'ici le sourire sceptique qui erre sur vos lèvres ; et je dois avouer que vous avez le droit de le laisser errer, et pourtant, vous verrez !

Zola n'est pas encore revenu à Paris. Je n'ai pas vu Daudet. Goncourt est venu hier chez moi pour se faire donner un peu de couleur locale : Russie méridionale, noms de Bohémiens, etc. Je l'ai trouvé en bonne santé, un peu maigre et toujours les mêmes yeux luisants et sombres, et pas bons du tout. Il a parlé de vous avec beaucoup de sympathie.

Je viens d'avoir soixante ans, mon cher vieux. C'est le commencement de la queue de la vie. Un proverbe espagnol dit que c'est ce qu'il y a de plus difficile à dépioter : une queue. C'est en même temps ce qui offre le moins de plaisir et de résul-

tats. La vie devient absolument personnelle et défensive contre la mort; et cette exagération de personnalité fait qu'elle cesse d'avoir de l'intérêt, même pour la personne en question. Mais vous n'êtes déjà pas si gai pour que j'aille encore ajouter cette note lugubre. Mettez que je n'ai rien dit. Quand nous nous verrons, j'aurai à vous raconter *beaucoup* de choses sur mes deux voyages en Russie et en Angleterre. Ainsi faites-moi bavarder.

Tout mon monde ici va bien et vous salue. Et moi, je vous embrasse.

A bientôt. Vous serez averti la veille.

Votre

Iv. Tourguéneff.

LV

Paris, 50, rue de Douai.
Mardi, 7 janvier 79.

Eh bien, mon ami, toujours pas de lettre? Du reste, c'est peut-être pour le mieux, car si vous m'aviez écrit il y a quinze ou dix jours, je n'aurais pas pu venir, car j'ai été dans mon lit avec la goutte. L'attaque a été violente mais courte, et depuis cinq jours je mets mes bottines et marche comme un homme naturel. Donnez-moi de vos nouvelles dans tous les cas, et n'oubliez pas que vous avez promis de venir à Paris au commencement de février.

Nos pauvres dîners périclitent diablement. J'ai

reçu un petit mot de Daudet qui souffre beaucoup d'un rhumatisme au bras droit. Quant à Zola il est de retour à Paris depuis quatre jours et je viens de le voir : il est gros et gras. Il achève de bâtir une maison à la campagne, et dans dix jours on représente l'*Assommoir*. Il m'a promis un fauteuil pour la première. Ce sera probablement un très beau tapage. Il le sait du reste et s'en moque. Il se moque tout aussi bien et du bruit qu'ont fait ses articles russes et des attaques violentes d'Ulbach, de Claretie, etc. ; mais j'y pense, vous ne recevez guère de journaux chez vous et vous ignorez peut-être toute l'affaire, mais nous en parlerons quand nous nous reverrons, si d'ici là tout n'est pas oublié [1].

Je suis désolé de vous voir embourbé comme vous l'êtes et que vous ne puissiez pas vous dépêtrer. Il ne faut pas se laisser « ronger l'âme » malgré tout, et je suis heureux de vous savoir travaillant à votre besogne. Il y a pourtant des choses que je ne comprends pas : Qu'est-ce que ça peut

1. Les articles de Zola dont il est question dans cette lettre parurent d'abord dans la revue Russe le *Messager de l'Europe*, ensuite dans le *Figaro* (décembre 1877) et enfin furent réunis en un volume sous le titre de : *Les Romanciers naturalistes* et qui comprenait des appréciations sur Standal, Balzac, Flaubert, Goncourt et Daudet. Au moment de leur apparition, ces études soulevèrent des critiques si vives et des attaques de presse si violentes que M. Bardoux, ministre de l'Instruction publique, qui, sur les instances de Flaubert et Daudet, allait décorer Zola de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, dut abandonner son projet. M. Paul Alexis raconte même, dans son livre sur Zola, que lorsque M. Bardoux proposa l'auteur de l'*Assommoir* à son chef de cabinet, celui-ci répondit solennellement : « Monsieur le ministre, ce n'est pas possible, il y va de votre portefeuille. »

vous faire que Charpentier édite Sarah Bernhardt, et quelle piqûre d'épingle est-ce là ? Ce livre aussi bêtement écrit que misérablement illustré par M. Clairin, est déjà plus oublié que les modes de l'année passée. Et que dites-vous d'avant-hier ?

Mme Viardot vous fait dire mille choses aimables, et moi, je vous embrasse.

Votre Iv. TOURGUÉNEFF.

LVI

Paris, 50, rue de Douai,
Samedi, 11 janvier 79.

Mon cher ami,

J'irai vous voir dès que ce temps froid et neigeux aura cessé, probablement vers la fin de la semaine prochaine ; vous serez naturellement averti d'avance. J'ai aussi le plus grand désir de vous voir et de vous parler. Je ne savais pas que Mme Commanville était de retour à Paris ; j'irai lui rendre visite demain.

Vous êtes dans de mauvais draps, mon pauvre cher vieux, mais il vous reste la santé, le travail et de vrais amis ; avec cela on peut vivre. Pourtant, ne vous mangez pas vous-même ; c'est la seule chose à laquelle l'homme ne résiste pas.

Toute la famille Viardot vous fait dire mille choses aimables. Quant à moi, je vous embrasse.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

LVII

Paris, 50, rue de Douai.
Mardi, 21 janvier 79.

Mon bon vieux,

Vous vous demandez peut-être pourquoi je ne donne pas signe de vie? Hélas, mon ami, je ne suis décidément qu'un infirme qui ne peut plus rien entreprendre. Voici bientôt quinze jours que la goutte m'a repincé, et ce n'est que depuis hier que je marche dans ma chambre, à l'aide de béquilles, bien entendu. Je n'ai pas pu assister à la première de l'*Assommoir*, qui, dûment châtré, à ce qu'il paraît, a eu un grand succès de bon vieux mélodrame.

J'ai reçu hier la nouvelle de la mort de mon frère[1]; cela m'a fait beaucoup de chagrin rétrospectif et personnel. Nous ne nous voyions que rarement et il n'y avait à peu près rien de commun entre nous; mais un frère, c'est quelquefois moins, mais c'est autre chose qu'un ami : moins fort et plus intime. Mon frère est mort riche à millions, mais il laisse toute sa fortune à des parents de sa femme. Il m'a mis (à ce qu'il m'a écrit) pour 250,000 francs sur son testament. C'est à peu près la vingtième partie de sa fortune; mais comme les personnes qui l'entouraient dans les dernières

1. Son frère aîné, Nicolas.

années de sa vie sont des espèces de filous, il faudra probablement que je me rende sur les lieux sans tarder. Ce legs de mon frère pourrait bien s'évaporer en fumée ! Ainsi dans dix jours je serai peut-être sur la route de Moscou. Dans ce cas, quand nous reverrons-nous ? car il ne faudrait plus songer à aller à Croisset et pourtant j'ai la plus grande envie de vous voir ! Est-ce vraiment bien nécessaire que vous restiez là-bas jusqu'à la fin de février ? Quel triste hiver ! Il n'y a pas de taupe qui mène une vie plus retirée que moi. Être seul, tout seul, et ne rien faire, cela vous donne le goût et l'avant-goût de votre inutilité. Enfin, patience !

Heureusement que toute la maison ici va bien. Ecrivez-moi deux mots. J'espère que votre travail avance régulièrement.

Je vous embrasse.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

LVIII

Paris, rue de Douai.
Vendredi, 24 janvier 79.

Mon cher vieux,

J'ai reçu votre lettre et hier Mme Commanville a eu l'amabilité de venir me voir. Nous avons causé assez longuement ; naturellement, c'est vous qui avez été le principal sujet de notre causerie. Je l'ai trouvée en bonne santé et en bonne disposition

de travail. Je lui rendrai sa visite dès que je pourrai marcher sans canne et surtout monter les escaliers.

Il n'est pas impossible que mon voyage en Russie soit retardé ; tout dépend des lettres que je recevrai de là-bas. Dans ce cas j'irai certainement à Croisset. Malheureusement, le père de l'héritière est un coquin, qui ne demande qu'à me voler ; ma présence l'en empêchera peut-être. — Je ne le crois pas, mais peut-être est-ce nécessaire que je fasse semblant d'y croire.

Votre nièce m'a dit que votre santé est bonne : c'est le grand point.

Vous n'aimez pas à vous promener, mais il faut vous y forcer. Je suis resté une fois en prison (au secret) pendant plus d'un mois. La chambre était petite, la chaleur étouffante. Deux fois par jour je transportais 104 cartes (deux jeux), une à une, d'un bout de ma chambre à l'autre. Cela faisait 208 tours = 416 dans un jour ; le tour à 8 pas, ça faisait plus de 3,300, près de 2 kilomètres ! Que ce calcul ingénieux vous donne du courage ! Le jour où je n'avais pas fait de promenade j'avais tout le sang à la tête.

J'ai découpé pour vous dans un journal l'article suivant qui me semble d'un prud'homme achevé.

Je vous écrirai bientôt, dès que je saurai quelque chose de certain. En attendant, je vous embrasse.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

LIX

50, rue de Douai.
Samedi, 19 mars.

Mon cher vieux,

Vous avez dû vous dire hier : « — En voilà un farceur! Il ne vient pas à la feuille de Rose parce qu'il a la goutte, et le lendemain il se promène en ville! » Eh bien, je ne suis pourtant pas si farceur que ça ; je n'étais pas bien du tout hier quand je suis sorti. (Je n'ai été absent qu'une heure juste, et vous êtes venu cinq minutes trop tôt.

Quant à avant-hier, j'étais si misérable, mes deux pieds me faisaient tellement mal, je me sentais si impotent, vieux, goutteux, perdu, que l'idée d'aller voir ce qu'on voulait nous montrer, m'a rempli d'une mélancolie sombre. Je ne doute pas que je m'y serais ennuyé — pire que ça même — si j'avais pu, avec les deux plaies que j'ai au lieu de jambes, monter jusqu'à l'atelier.

Je me suis décidé à rester chez moi comme un vieux crapaud dans son trou humide. Je ferai tous mes efforts pour me traîner demain jusque chez vous. Sinon : adieu!

Dès que je pourrai me mettre en wagon, je partirai ; probablement vers la fin de la semaine prochaine.

Je vous embrasse tristement.

Iv. Tourguéneff.

LX

Paris, 50, rue de Douai.
Vendredi matin.

Mon cher malade[1],

J'allais me mettre en route quand votre lettre est arrivée. Je n'irai pas aujourd'hui, puisque vous le voulez; mais il faut absolument que je vous voie, — pour moi et aussi pour *vous* — et j'irai *lundi*. Que parlez-vous de deux heures? J'arriverai dans la matinée et je resterai jusqu'au jour suivant. Si vous n'avez pas de lit à me donner, j'irai coucher à Rouen. Comme il est plus que probable que je vais partir pour la Russie dans une semaine, je tiens absolument à vous voir auparavant.

« Pourquoi n'avez-vous pas répondu à mon télégramme (réponse payée)? Vous m'avez tenu tout un jour dans une véritable anxiété! Et Mme Viardot aussi, qui vous fait dire qu'elle ne savait pas elle-même combien elle vous était attachée. J'ai écrit hier à Mme Commanville et sa réponse m'a tranquillisé. Cependant elle ne parlait que d'une entorse, et je vois que vous vous êtes tout de même cassé la jambe. J'ai vu en rêve que vous me montriez l'endroit : un peu au-dessous du genou droit.

Ainsi à *lundi, Te volente aut nolente*! J'aurai beaucoup de choses à vous dire et à vous entendre dire.

1 Flaubert s'était fracturé une jambe.

J'espère que vous serez tout à fait gaillard à mon retour de Russie, qui aura lieu dans six semaines. En attendant je vous embrasse.

Votre
Iv. Tourguéneff.

LXI

Bougival, Les Frênes-Châlet.
Jeudi, 7 août 79.

Mon cher ami,

Décidément, il y a trop longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Écrivez moi deux mots sur ce que vous faites, comment vous vous portez, etc., etc. Quant à moi, je vais physiquement très bien; pour ce qui est de l'état de mon *âme*, vous pouvez vous en faire une idée exacte en soulevant le couvercle d'une fosse d'aisance et en regardant dedans; aussi faut-il que ce ne soit pas un water-closet anglais, ils sont généralement propres.

Tout mon petit monde ici vous envoie ses meilleures amitiés. Je le fais aussi, — du fond de mon *spleen* — car je vous aime bien, vous le savez.

Votre
Iv. Tourguéneff.

LXII

Bougival, Les Frênes-Châlet,
Seine-et-Oise.
Samedi, 30 août 79.

Mon bon vieux,

C'est entendu, et j'attendrai votre signal pour accourir.

J'ai en effet l'intention d'aller en Russie, non pour y travailler, par exemple ! mais tout bonnement pour respirer mon *air natal* du Marseillais. Cette décision m'a fait sortir de l'exaspération nerveuse dans laquelle je me consumais, pour parler à la prud'homme. Riez, si vous voulez, mais l'idée de me plonger dans ce bourbier jusqu'au cou m'a calmé. Ce que c'est que la nature humaine ! dirait le même prud'homme.

J'ai dû promettre un petit récit de dix pages à Mme Adam [1], et je me suis permis de lui dire que je comptais soumettre cette œuvre capitale à votre révision. Vous êtes prévenu, vers la fin de novembre je fonds sur vous avec mon manuscrit !

Il me tarde à moi aussi de faire connaissance avec la philosophie de B. et P.[2] Tout cela dépend de vous. J'attends, et en attendant je vous embrasse.

Votre
Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Directrice de la *Nouvelle Revue*.
2. *Bouvard et Pecuchet*.

P. S. — J'ai lu les premiers feuilletons de Daudet[1].

LXIII

50, rue de Douai.
Dimanche matin.

Bien cher ami,

Cette nuit mon pied a enflé de nouveau et me revoilà cloué à mon fauteuil. Je ne suis pas sûr de pouvoir partir après-demain, mais en tout cas, je ne puis pas sortir aujourd'hui.

Je vous renvoie votre manuscrit. Si vous voyez Zola, dites-lui que je lui enverrai des sujets de feuilletons dès que j'aurai vu et parlé à Stassulevitch[2]. En attendant il m'est venu une idée. S'il faisait une étude psychologique dessous de cartes du journalisme de Paris? Ce ne serait pas une actualité, mais cela pourrait être très curieux, le public est friand de ces choses.

Allons, adieu et au revoir dans un temps meilleur. Je vous embrasse.

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Mille amitiés à Mme Commanville et à son mari.

1. *Les Rois en exil.*
2. Directeur du *Messager de l'Europe.*

LXIV

Bougival, Les Frênes-Châlet,
Seine-et-Oise.
Jeudi, 13 novembre 79.

Mon cher bon vieux,

Je porterai en personne à Croisset les épreuves de ma petite machine [1]. Ça aura lieu vers le commencement de décembre, car la chose elle-même ne paraîtra que dans la livraison du 15. Vous serez averti vingt-quatre heures à l'avance.

Savez-vous que nous lisons depuis six jours avec enchantement, avec ravissement, l'*Éducation sentimentale*? Après nos autres lectures (il est vrai qu'il y avait là des romans de la *Revue des Deux Mondes* c'est tout dire) cela nous semble merveilleux! Dans ce dialogue il y a pourtant une tache, une seule, c'est la description du chant de Mlle Arnoux: 1° telle qu'on se la figure elle devrait chanter autrement et autre chose; 2° une voix de contralto ne peut pas chercher ses effets dans des notes *hautes*, la troisième encore plus haute que les deux premières; 3° il aurait fallu préciser musicalement ce qu'elle chante, sans cela l'impression reste vague et même un tout petit peu comique, c'est ce que vous n'avez pas voulu, n'est-ce pas? Mais vous vous rappelez le vers classique : *Ubi plura nihil in carmine*... etc.

1. *Monsieur François*, souvenir de 1848, paru dans la *Nouvelle Revue*, livraison du 15 décembre 1879

et je souhaite à B. et P. la contrition nécessaire pour leur grande action religieuse, et plus elle sera intense, plus vigoureusement ils regimberont après.

Ma santé va bien, ma goutte se tait, mais il y a toujours des malades dans la maison. J'ai transmis aux Viardot vos bonnes paroles et ils vous remercient.

Je vous embrasse bien amicalement.

Votre
Iv. Tourguéneff

LXV

Bougival, Les Frênes.
Dimanche, 23 novembre 79.

Mon bon vieux,

Certainement je viendrai à Croisset le 12 avec deux bouteilles de champagne sur les bras pour fêter la... quantième [1] année de votre existence? Il y a juste quinze jours au 9 novembre j'en ai eu 61 !

Vous aurez les épreuves de ma machine pour la *Nouvelle Revue* dès les premiers jours de décembre, et jugez ferme si vous trouvez quelque chose qui ne soit pas tout à fait bien.

Je suis, comme vous, un des patrons de la fête pour les inondés de Murcie. La date de cette fête est fixée pour le 11 novembre. Tout ce que nous aurons à faire — car je présume que vous accepte-

1 Flaubert est né le 12 décembre 1821. Il avait donc à cette époque 58 ans.

rez — c'est de mettre un habit, une cravate blanche et d'honorer la fête de notre présence, avec un petit ornement distinctif à la boutonnière. Vous voyez que ça n'est pas difficile. Il vous faudrait pour cela envoyer votre acceptation et puis venir à Paris le 11 ou le 10 au soir, et nous repartirions ensemble pour Croisset le 11 au soir, ou bien le 12 de grand matin. Voilà.

Nous continuons à lire *en famille* l'*Éducation*, et toujours avec le même plaisir.

Non, *Nana* n'a pas de succès, il y avait pourtant deux bien jolis chapitres, il y a de cela quelques jours. Mais en somme, c'est ennuyeux, et, ce qui déplairait surtout à Zola, c'est tout ce qu'il y a de moins naïf, tendencieux (dit-on tendencieux?), en diable!

J'ai un rendez-vous demain avec votre nièce. Je quitte la campagne vers la fin de cette semaine.

Au revoir bientôt. Je vous embrasse.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

LXVI

Paris, 50, rue de Douai.
Mardi, 2 décembre 79.

Voici, mon bon vieux, la corvée dont je vous avais parlé qui vous tombe sur la tête. Et voici ce que je demande de votre amitié: Lisez cette

petite bêtise[1], corrigez, changez, coupez ce que vous voulez, et renvoyez-la moi dès demain, si c'est possible! Je vous en serai reconnaissant autant qu'on peut l'être.

Me voici de retour à Paris depuis deux jours. Vous ne m'avez pas dit si vous approuvez mon projet pour vous de venir ici le 11 ? Dans tous les cas je passe la journée du 12 à Croisset. C'est une affaire arrangée.

Mille remercîments d'avance et je vous embrasse.

Iv. Tourguéneff.

LXVII

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi matin.

Mon bon vieux,

Le caviar et le saumon ont été envoyés il y a quatre jours à l'adresse de M. Pilon, Rouen, quai du Havre, pour être remis à M. G. F. (Cette adresse m'a été donnée par Commanville.) Prenez les informations nécessaires. Je regretterais surtout la la perte du saumon, qui était splendide.

Le froid qui règne me glace — et m'abêtise. Cependant, j'ai déjà commencé mes préparatifs de départ. Le vin (quel vin!) est tiré ; il faut le boire.

Je vous enverrai sous peu un roman en trois

1 *Monsieur François.*

volumes de Léon Tolstoï[1], que je regarde comme le premier écrivain contemporain. Vous savez quel est dans mon opinion celui qui pourrait lui disputer ce rang. Malheureusement, la traduction est faite par une dame russe, et je crains en général les dames qui traduisent. Surtout quand il s'agit d'un écrivain aussi énergique que l'est Tolstoï.

En attendant je vous embrasse.

Votre

I. T.

Dans une lettre à Léon Tolstoï, datée du 12 janvier 1880, Tourguéneff communique à l'auteur de la *Guerre et la Paix* le passage de la réponse de Flaubert concernant cette œuvre. Nous croyons intéressant de le reproduire ici.

« Merci de m'avoir fait lire le roman de Tolstoï. C'est de premier ordre ! Quel peintre et quel psychologue ! Les deux premiers volumes sont *sublimes*, mais le troisième dégringole affreusement. Il se répète, et il philosophise ! Enfin, on voit le monsieur, l'auteur, et le Russe, tandis que jusque-là on n'avait vu que la nature et l'humanité. Il me semble qu'il y a parfois des choses à la Shakespeare. Je poussais des cris d'admiration pendant cette lecture... et elle est longue !

« Oui, c'est fort ! bien fort ! »

LXVIII

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi, 24 janvier 1860.

Mon bon vieux,

Vous ne pouvez vous imaginer quel plaisir m'a

1. La *Guerre et la Paix*.

fait votre lettre et ce que vous me dites du roman de Tolstoï. Votre approbation fortifie mes idées sur lui. Oui, c'est un homme très fort, et pourtant vous avez mis le doigt sur la plaie. Il s'est fait aussi un système de philosophie, à la fois mystique, enfantine et outrecuidante, qui a diablement gâté son second roman qu'il a écrit après la *Guerre et la Paix* et où il se trouve aussi des choses absolument de *premier ordre* [1]. Je ne sais ce que diront MM. les critiques (j'ai envoyé aussi la G. et la P. à Daudet et à Zola), mais pour moi la chose est décidée : Flaubertus dixit. Le reste n'a pas d'importance [2].

Je suis heureux de voir que vos bonshommes avancent.

Je quitte Paris dans le courant de la semaine prochaine, mais je me rappellerai à votre souvenir avant de m'en aller. En attendant je vous embrasse.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Le roman *Anna Karénine*.

2. Dans une lettre précédente à Léon Tolstoï, Tourguéneff lui dit avoir envoyé des exemplaires de la *Guerre et la Paix* à H. Taine, Ed. About, André Theuriet etc., et à la lettre du 12 janvier 1880 il avait joint l'article du *XIXe Siècle* (alors dirigé par Edmond About) sur le roman de Tolstoï. Nous parlerons du soin particulier qu'apportait Tourguéneff à faire connaître en France les œuvres de son célèbre confrère russe au moment où nous donnerons ses lettres à Emile Zola.

LXIX

Paris, 50, rue de Douai.
Mercredi matin.

Mon cher vieux,

Les sprotten n'arrivent que dans une semaine, en attendant je vous ai envoyé d'autres poissons suédois qui pourtant ne valent pas les sprotten.

Les deux livres partent aujourd'hui, et je verrai aujourd'hui votre nièce.

Les 3 chapitres que vous m'avez lu m'ont fait le plus grand plaisir, surtout le 2ᵉ et le 3ᵉ [1]. Travaillez ferme, remontez-vous le moral, et arrivez ici dès que vous le pourrez.

En attendant, je vais aussi tâcher de travailler, et je vous embrasse.

Votre
Iv Tourguéneff.

LXX

50, rue de Douai,
Mercredi 14 mars.
11 1/2 du matin.

Mon cher vieux,

Je viens d'écrire à la Princesse Mathilde que je ne puis aller à son dîner. J'en suis navré. C'est du

1. Il s'agit de trois chapitres de *Bouvard et Pécuchet*, la dernière œuvre de Flaubert, que la mort ne lui a pas laissé le temps d'achever.

vrai guignon, mais décidément je ne puis pas montrer ma face hors de chez moi. Je sors pour la première fois pour aller chez un dentiste et je rentre aussitôt. J'ai encore eu de violentes douleurs névralgiques cette nuit.

Je vous en prie, dites à la Princesse que tout ça, c'est malheureusement la vérité.

Autre chose : voilà que Stassulevitch m'écrit que, toute réflexion faite, il préfère mettre les *deux* légendes ensemble dans le n° du 13 avril. C'est son affaire, et il a peut-être raison. J'avais écrit une petite préface. Cela ne change rien à la publication d'ici. Stassulevitch m'écrit que puisque *Hérodiade* est de la même longueur que *St-Julien*, il fera les calculs là-dessus et enverra l'argent aussitôt. (Je lui fais entendre en termes détournés que vous n'en seriez pas fâché.).

Je vous serre mélancoliquement la main.

Votre

Iv. Tourguéneff.

LXXI

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi matin.

Mon cher vieux,

C'est pour ce coup que vous allez me traiter de poire molle, de chiffon, de loque, etc., et j'ajoute que vous aurez raison. Cependant, écoutez-moi avant de frapper (je me distingue en ceci de Thé-

mistocle). Tout mon monde part aujourd'hui, et j'aurais été libre, *mais* Paul Viardot[1] donne demain son concert, ce que j'avais oublié, et je ne puis me dispenser d'y assister. Mardi soir je dois faire une lecture à notre Société de protection des Artistes russes dans un but de bienfaisance! Je pourrais donc venir mercredi : mais à un dîner Sardanapalesque que Zola nous a donné avant-hier, il a été arrangé que lui, Daudet, Goncourt, et moi, nous irions chez vous *Dimanche* (pas demain, une semaine plus tard). Nous arriverons pour le déjeuner ; ils repartiraient le soir et moi je resterai avec vous toute la journée de lundi. A présent, comme vous avez le droit de ne plus avoir confiance en moi, je me soumets aimablement à vos invectives, mais je crois cette fois-ci que la chose tiendra bon.

Je vous embrasse.

Votre

Iv. Tourguéneff.

1. Fils de Mme Viardot.

A MADAME COMMANVILLE

(Mme FRANKLIN-GROUT)

I

Bougival, Seine-et-Oise,
Maison Halgan.
Mercredi, 19 août 1873.

Madame,

Le premier billet, que vous avez bien voulu m'écrire, ne m'étant parvenu qu'à mon retour à Paris de Carlsbad, j'ai cru qu'il était trop tard pour y répondre ; je réponds avec d'autant plus d'empressement à celui que je viens de recevoir.

Vous me lisez avec trop de bienveillance, c'est évident, mais ce que vous me dites ne m'en fait pas moins un très grand plaisir, et je suis tout fier d'une pareille approbation. Votre jugement sur les *Eaux du Printemps*[1] est parfaitement juste ; quant à la seconde partie, qui n'est ni bien motivée, ni bien nécessaire, je me suis laissé entraîner par des souvenirs.

J'ai l'intention d'aller à Croisset entre le 10 et le 15 septembre, ne feriez-vous pas une pointe de ce côté à cette époque ? Une fois de retour à Paris, j'espère bien vous voir souvent.

1. Traduit en français sous le titre d'*Eaux Printanières*.

Faites, je vous prie, mes meilleures amitiés à M. Commanville, et recevez pour vous-même l'expression de la plus vive sympathie.

De votre tout dévoué

Iv. TOURGUÉNEFF.

II

50, rue de Douai.
Samedi matin.

Hélas! ma chère Mme Commanville, je ne puis pas aller chez vous ce soir. Au lieu de passer une heure très agréable dans votre société et celle de Gœthe, je dois aller m'ennuyer (ceci est entre nous) au concert de Mme Garvady, auquel je ne puis m'empêcher d'assister par des raisons majeures.

Indiquez-moi un autre jour (excepté demain) et je serai heureux de me mettre à votre disposition.

Agréez l'assurance de mes sentiments affectueux,

Votre tout dévoué

Iv. TOURGUÉNEFF.

III

50, rue de Douai.
Mercredi matin.

Chère Madame Commanville,

Voici : l'homme propose — et la goutte dispose. J'avais bien décidé que j'irais aujourd'hui chez vous puisqu'on vous trouve les mercredis, et depuis hier

matin je suis sur le flanc avec un genou tout enflé et l'impossibilité de bouger. Croyez que je le regrette bien ! J'espère que cela ne durera pas longtemps, et que je pourrai bientôt vous porter mes compliments de nouvelle année ainsi que l'expression de mes sentiments les plus affectueux.

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Mes meilleures amitiés à M. Commanville.

IV

Bougival, Les Frênes-Châlet,
Seine-et-Oise.
Mardi, 26 août 79.

Chère Madame Commanville,

Vous êtes bien aimable de me témoigner tant d'intérêt et de me féliciter d'une nomination que je n'ai certes pas demandée, et que je ne comprends pas même très bien, car qu'est-ce que c'est qu'un officier d'instruction publique ? Il paraît que cela donne le droit de porter un ruban violet — violet, pas rouge. Je l'accrocherai à ma robe de Docteur d'Oxford, qui, elle, est d'un rouge très vif ; ces couleurs iront parfaitement ensemble.

Vous ne me parlez ni de votre santé ni de vos travaux ; je me permets d'en conclure que tout va bien. Resterez-vous longtemps à Croisset ? Je dois une lettre à votre oncle, — je n'ai guère été d'humeur épistolaire tout ce temps-ci. Embrassez-le de

ma part. Je crois pouvoir vous charger de cette commission, et recevez un bien cordial et bien amical shake-hand

De votre dévoué
Iv. TOURGUÉNEFF.

V

Paris, 50, rue de Douai,
Jeudi matin.

Quel affreux accident[1]. J'ai immédiatement télégraphié à Flaubert avec réponse payée, et je n'ai pas reçu de réponse, ce qui m'inquiète beaucoup. Je vais demain à Croisset. Pourriez-vous me donner quelques nouvelles ?

J'ai mis sur l'adresse M. ou Mme, car je suppose que l'un de vous est parti pour Croisset. Excusez le décousu de ce billet. Mille amitiés.

Iv. TOURGUÉNEFF.

VI

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi.

Mille fois merci pour votre petit mot, chère Madame Commanville. Je vais un peu mieux, c'est-à-dire que je vais sur des béquilles ; mais je ne sais pas encore quand je pourrai sortir de la maison.

1. Flaubert s'était cassé une jambe, comme on l'a vu dans les ettres qui lui sont adressées.

Ma première visite sera naturellement pour vous. Mes meilleures amitiés à vous et à M. Commanville.

Votre tout dévoué
Iv. Tourguéneff.

VII

Bougival, Les Frênes-Châlet,
Seine-et-Oise.
Dimanche, 23 novembre 79.

Chère madame,

Je n'ai pas encore quitté la campagne et je n'ai reçu votre lettre qu'hier soir. Je crains bien que le dimanche prochain ne soit aujourd'hui, et qu'alors les renseignements que vous me demandez et que j'aurais été heureux de fournir au Père Didon ne viennent trop tard. Cependant j'irai demain à Paris et je passerai à votre porte vers 4 heures; dans tous les cas j'aurais le plaisir de vous voir, si même je ne puis me rendre utile au P. Didon.

Agréez l'assurance de mes sentiments dévoués.

Iv. Tourguéneff.

VIII

Spasskoïé, gouv. d'Orel,
Ville de Mtsensk.
Jeudi, 27/15 mai 1880.

Chère Madame Commanville,

Je vous remercie d'avoir pensé à moi au milieu

de vos angoisses. La mort de votre oncle a été un des plus grands chagrins que j'ai éprouvés dans ma vie et je ne puis m'accoutumer à la pensée que je ne le reverrai plus[1]. J'ai reçu le coup de la façon la plus dure, ici, il y a quelques jours, en ouvrant un feuilleton de journal. J'ai beaucoup pensé à vous depuis avec la plus profonde compassion et la plus vive sympathie. C'est une de ces douleurs dont on ne *veut* pas se consoler.

Je reviens à Paris dans trois semaines et j'irai vous voir immédiatement. Je me mettrai entièrement à votre disposition, soit pour la publication de ce roman, qui l'a tué, soit pour toute autre chose. Je sens que j'ai reporté sur la nièce de Flaubert une partie de l'affection que je lui avais vouée.

Au revoir donc et à bientôt ; en attendant je vous serre tendrement la main et suis pour toujours.

Votre tout dévoué

Iv. Tourguéneff.

IX

Bougival, Les Frênes,
jeudi, 22 juillet 80.

Chère Madame Commanville,

J'ai bien regretté de ne vous avoir pas vue à Paris, mais cela n'a pas été de ma faute. Je n'ai reçu votre lettre du 15 juillet qu'à Paris dans

1. Flaubert est mort à Croisset, le 8 mai 1880.

l'après-midi, il n'y avait plus moyen de vous envoyer un télégramme. Je suis allé à tout hasard, rue du Faubourg-Saint-Honoré, et à 5 heures je devais rentrer à Bougival. Notre entrevue est donc forcément reculée d'un mois.

Quant à la proposition de la 2e vice-présidence dans ce comité[1], non seulement je l'accepte, mais je suis heureux qu'on ait pensé à moi. C'est comme un devoir vis-à-vis de ce pauvre cher ami que je n'oublierai jamais. Je me mets entièrement à votre disposition pour tout ce qui a rapport à Flaubert.

Vous m'avez bien étonné avec votre question sur la *philosophie* en Russie. Je dois vous dire qu'on s'en occupe terriblement peu; tout dernièrement deux jeunes écrivains ont écrit deux livres là-dessus; il y avait bien longtemps qu'on n'avait rien vu de pareil se produire. Eh bien! l'un de ces écrivains est devenu fou, et l'autre est sur le point de le devenir. Les questions religieuses qui agitent la Russie n'ont rien de commun, ni avec la philosophie, ni avec la littérature.

Au revoir dans un mois. Écrivez-moi un mot et j'arriverai immédiatement à Paris. Je vous serre bien cordialement la main et suis tout à vous.

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Comité organisé pour l'érection d'un monument à Flaubert.

X

Bougival, Les Frênes.
Jeudi, 11 novembre 80.

Chère Madame Commanville,

Je regrette vivement que ma lettre vous ait fait de la peine; mais jugez un peu vous-même : M. Commanville se charge de renouer les négociations avec Mme Adam; il me donne plein pouvoir de traiter au nom de la famille; j'y vais; j'arrange les choses, le mieux que j'ai pu, et puis voilà que tout est considéré comme non avenu, ce qui me met dans une position assez fausse vis-à-vis de Mme Adam. Aussi, je ne vois pas pourquoi je retournerais chez elle. Que M. Commanville lui fasse savoir que définitivement il accepte ses offres, et tout sera réparé.

J'ai reçu la liste du comité; c'est parfait, seulement je crains que V. Hugo ne se refuse à siéger avec Zola. J'ai donné rendez-vous à Maupassant pour samedi à Paris; nous déciderons ce qu'il y a à faire. J'irais probablement chez Hugo.

Je suis resté ici tout seul; je veux essayer si je puis travailler. Dès mercredi je serai réinstallé à Paris, 50, rue de Douai.

Quant à vous, chère Madame Commanville, soyez persuadée que je vous suis attaché non seulement comme à la nièce de mon pauvre ami, mais comme

à une personne qui m'inspire les sentiments les plus cordiaux de respect et de sympathie.

Je vous prie de faire mes meilleures amitiés à votre mari, et de recevoir pour vous-même l'assurance de mon entier dévouement.

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Je vous communiquerai les résultats de mon entretien avec Maupassant.

Au début de cette lettre, Tourguéneff fait allusion à un léger malentendu qui s'était produit au sujet de la publication de l'œuvre posthume de Gustave Flaubert, *Bouvard et Pecuchet*, dans la *Nouvelle Revue*. D'ailleurs, le différend fut bientôt aplani par Tourguéneff, comme le montre son billet à Mme Commanville, daté du 29 novembre 1880, et où nous lisons :

« Voici le traité dûment signé. L'autre exemplaire est resté aux mains de Mme Adam. Elle prie M. Commanville de lui apporter le manuscrit demain (mardi) à 3 h. 1/2...

« Je suis très content que cette affaire soit arrangée, et je vous serre cordialement la main. »

LETTRES A GEORGE SAND



LETTRES A GEORGE SAND

Nous savons que ce fut en 1847, dans la maison de la famille Viardot, que Tourguéneff fit connaissance de George Sand. M. Charles Edmond, dans la lettre qu'il m'a écrite, dit tenir ce fait de la châtelaine de Nohant elle-même. M. P.-V. Annenkov, un des plus anciens et des plus intimes amis de Tourguéneff, affirme d'autre part dans ses souvenirs sur la jeunesse du romancier russe, que, en cette année 1847, Tourguéneff privé de ressources par sa mère, accepta de George Sand l'hospitalité dans une propriété qu'elle possédait dans le midi de la France. M. Annenkov doit faire confusion puisque nous avons vu, par le propre témoignage de Tourguéneff, que c'est à Courtavenel, chez M. et Mme Viardot, qu'il passa ce temps de disette. Quoi qu'il en soit, George Sand connaissait peu à cette époque Tourguéneff comme homme privé, et encore moins comme littérateur, sa renommée commençant seulement à naître en Russie.

En revanche, Tourguéneff était depuis longtemps un fervent admirateur de George Sand, dont il a subi l'influence au début de sa carrière littéraire. Dans ses lettres à un écrivain russe, Droujinine, de 1836, Tourguéneff reconnaît que George Sand a été le Maître de sa jeunesse et que tout en s'affranchissant plus tard de son influence, il lui doit, comme il dit, « la vérité incomplète qui a trouvé et trouvera toujours des amoureux à l'âge où la complète vérité est encore inaccessible ». Un peu plus tard, il écrit encore : « George Sand n'est pas à Paris. Et si même je l'avais rencontrée, je ne lui aurais rien dit de la chute de sa pièce, qui est en effet faible. Comme fils respectueux de Noé, je couvre, en détournant les yeux, la nudité paternelle ».

Il est intéressant de remarquer que, parlant de Gogol, le chef de l'école réaliste russe, Tourguéneff emploie la même figure. Dans une lettre du 14 novembre 1853 à S. T. Aksakov, célèbre écrivain russe, il dit, à propos de cette deuxième partie des *Ames mortes* qui fut brûlée par l'auteur et dont on ne put retrouver que des fragments : « Le neuvième chapitre est superbe; en revanche, le cinquième avec son fermier Mouratov, impossible et invraisemblable... Non, il vaut mieux n'en pas parler et, *comme les fils respectueux de Noé, jeter un voile sur la nudité de notre père littéraire* ».

En se servant, trois ans plus tard, de la même expression pour George Sand, il la reconnaissait

ainsi, avec Gogol, pour son ascendant littéraire immédiat.

Ce n'est que plus tard, après l'apparition de la traduction française des *Récits d'un Chasseur*, que George Sand a pu apprécier la valeur littéraire de Tourguéneff et ce fut pour elle une révélation. Elle a traduit son impression, en 1872, dans les quelques lignes de dédicace à Tourguéneff qui précèdent sa nouvelle *Pierre Bonnin*.

En retrouvant dans mes tiroirs, dit-elle, cette chétive étude d'un personnage ignoré, mort il y a plusieurs années, je me suis demandé si elle méritait de paraître. J'étais sous le charme de cette vaste galerie de portraits d'après nature, que vous avez publiés sous le titre de *Mémoires d'un Seigneur russe* (*Récits d'un Chasseur*). Quelle peinture de maître! Comme on les voit, comme on les entend et les connaît, tous ces paysans du Nord encore serfs à l'époque où vous les décrivez, et tous ces campagnards bourgeois ou gentilshommes avec lesquels une rencontre de peu d'instants, quelques paroles échangées vous ont suffi pour tracer une image palpitante de couleur et de vie! Personne ne peut faire aussi bien. — (Le *Temps* du 30 octobre 1872.)

Cependant l'homme continuait à lui être peu connu. Dans une lettre de la fin de 1868, à Gustave Flaubert, elle dit :

... Tourguéneff a été plus heureux que nous puisqu'il a pu t'arracher à ton encrier. Je le connais très peu, lui, mais je le sais par cœur. Quel talent! et comme c'est original et trempé! Je trouve que les étrangers font mieux que nous. Ils ne posent pas, et nous, ou nous

nous drapons, ou nous nous vautrons. — (George Sand, *Correspondance*, t. v., p. 290.)

Et, dans une lettre du 2 avril 1869, au même :

Je serais bien contente de renouer connaissance avec Tourguéneff que j'ai un peu connu sans l'avoir lu, et que j'ai lu depuis avec une admiration entière. Tu me parais l'aimer beaucoup : alors je l'aime aussi, et je veux que, quand ton roman sera fini, tu l'amènes chez nous. — (*Loc. sit.* p. 312.)

La connaissance fut en effet renouée à Nohant et les relations devinrent plus suivies, grâce à Flaubert. C'est alors, aussitôt après la guerre de 1870, que furent échangées les premières lettres entre Tourguéneff et George Sand. Cette correspondance se continua jusqu'en 1876, année de la mort de George Sand.

Nous devons à Mme Maurice Sand la possibilité de donner ici tout ce que Tourguéneff a écrit à l'illustre écrivain, sauf quelques billets sans intérêt.

Nous avons vu, dans les lettres à Flaubert, quelle impression douloureuse produisit sur Tourguéneff la mort de George Sand. Pour achever de caractériser la piété filiale de l'auteur des *Récits d'un Chasseur* pour l'auteur de la *Petite Fadette*, nous citerons encore cette page touchante adressée en 1876 à M. Souvorine, directeur du *Novoïé Vrémia* :

De passage à Saint-Pétersbourg, j'ai lu dans un de

vos feuilletons ces mots : « George Sand est morte, — et je n'ai pas envie d'en parler ».

Vous avez voulu dire, sans doute, qu'il faut en parler beaucoup ou ne rien dire...

J'ai eu le bonheur de connaître personnellement George Sand; et je vous prie de ne pas prendre cette expression pour une phrase : qui a pu voir de près cet être rare doit réellement se croire favorisé.

Tourguéneff cite ensuite la lettre d'une Française qui approchait de près George Sand, où il est question de la bonté de la châtelaine de Nohant et de l'attachement qu'avaient pour elle les habitants du pays. Puis il ajoute :

Lorsque, il y a huit ans, j'ai pu mieux connaître George Sand, l'enthousiasme qu'elle provoquait en moi jadis était depuis longtemps assagi. Elle n'était plus une idole pour moi, mais il était impossible d'entrer dans le cercle de son intimité sans devenir son adorateur dans un autre sens, meilleur peut-être. Chacun sentait aussitôt qu'il se touvait en présence d'une nature infiniment généreuse et bienveillante, chez laquelle tout sentiment égoïste avait été depuis longtemps et à jamais consumé par la flamme inextinguible de l'enthousiasme poétique, de la foi dans l'idéal ; une nature à laquelle tout ce qui est humain était accessible et cher, et dont la sympathie et la bienveillance semblaient émaner... Et par-dessus une sorte d'auréole dont elle n'avait pas conscience, quelque chose d'élevé, de libre, d'héroïque... Croyez-moi, George Sand est une de nos saintes... Vous comprendrez certainement ce que je veux dire.

I

Rougemont près Cloyes.
Jeudi, je ne sais plus quel septembre 1871.

Chère Madame Sand,

Après un dîner très copieux où j'ai bu beaucoup de madère doux, j'ai juste assez de présence d'esprit pour vous dire que Viardot et moi, nous vous envoyons du produit de notre chasse : un chevreuil et deux faisans. Ce sera très bon à manger, vous verrez. Je tombe de sommeil, mais je vous aime immensément et j'aime aussi tous les habitants de Nohant. — A dimanche ! !

Votre fidèle
Iv. Tourguéneff.

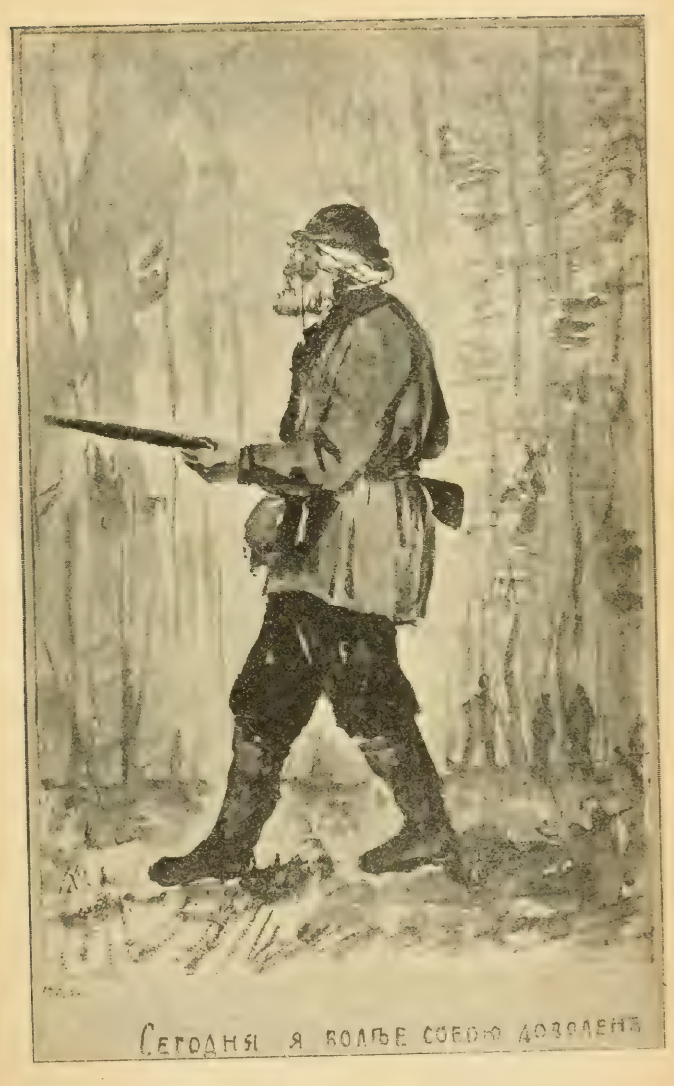
P. S. — C'est Viardot qui a tué le chevreuil; il en a même tué deux, tout en se plaignant de la chasse.

II

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 10 octobre 72.

Chère Madame Sand,

Les petites vous écrivent et il faut que j'ajoute un mot. Il faut que je vous dise combien j'ai été heureux d'avoir vu Nohant, et de vous y voir avec. Vous avez là le plus charmant nid qu'on puisse



Tourguéneff à la chasse, par Bagolubov.



rêver, et votre entourage est adorable. Cela vous était dû ; mais on est fièrement content de voir que les choses dues se réalisent. Les petites ne parlent que de Nohant, et moi, je compte bien y retourner dans le courant de cet hiver, quand je n'aurai plus ma goutte. Dites à notre délicieuse Lolo que c'est alors que je lui raconterai de jolis contes! Ce sera autre chose que ce petit bête de Blaise.

Vous viendrez dans peu de jours à Paris, n'est-ce pas? Je me réjouis à l'idée de vous y voir, et, en attendant, je vous baise les mains avec tendresse, tout en vous priant de dire mille bonnes choses de ma part à tous les vôtres.

A vous de cœur.

Iv. Tourguéneff.

Lolo était l'affectueux diminutif du nom de la petite-fille de George Sand, et qui aimait tant les contes de son grand ami russe, qu'elle ne cessait de lui en réclamer. En effet, Tourguéneff avait un talent particulier pour charmer les enfants par des récits pleins d'imagination et d'originalité. Ainsi, les enfants du poète russe Polonsky lui en demandaient par lettres, et Tourguéneff s'exécutait avec sa bonhomie coutumière. Mais un jour que Mme Sand voulut écouter l'un de ces récits, sa présence troubla le conteur, qui n'eut pas son succès habituel. Il y fait allusion dans la phrase : « Ce sera autre chose que ce petit bête de Blaise ».

III

Paris, 48, rue de Douai.
Ce 30 octobre 1872.

Chère Madame Sand,

Vous pouvez facilement vous imaginer ce que j'ai ressenti en lisant le *Temps* d'hier [1]. Je ne saurais le rendre moi-même comme je le voudrais. Mon expression, parlée ou écrite, reste toujours en deçà de ce que je sens, quand il s'agit de choses personnelles. Est-ce timidité, est-ce gaucherie? je n'en sais rien. Par exemple, en allant à Nohant, je m'étais promis de vous dire l'influence immense que vous avez eue sur moi comme écrivain: eh bien! je crois que je suis resté à peu près muet. Cette fois-ci, cependant, je veux vous dire que j'ai été tout ému et tout fier en lisant ce que George Sand disait de mon livre, et tout heureux de ce qu'elle eut bien voulu le dire. Il y a dans Schiller ces deux vers :

> Quiconque a vécu pour les meilleurs de son temps,
> Celui-là a vécu pour tous les temps.

Je suis donc las de vivre maintenant et vous m'avez donné une part de votre immortalité!

1. Tourguéneff fait allusion à la préface de *Pierre Bonnin*, nouvelle que George Sand a dédiée à l'écrivain russe et dont il est question dans la notice placée en tête des lettres de Tourguéneff à George Sand.

Je vous remercie bien, bien sincèrement et je voudrais vous voir bientôt à Paris pour vous remercier encore.

En attendant, je vous baise tendrement les mains et je suis à jamais.

Votre
Iv. Tourguéneff.

IV

48, rue de Douai.
Dimanche, 29 décembre 72.

Chère Madame Sand,

Mille remerciements pour les jolis boutons de manche que je porte fièrement depuis hier, et mille vœux de bons souhaits de nouvelle année pour vous et les vôtres ! Si ma vilaine goutte s'est opposée à ce que j'aille passer la journée de Noël avec vous, elle ne m'empêchera pas, j'espère, d'aller à Nohant avant de quitter la France au mois d'avril. En attendant, je vous baise les mains avec tendresse et suis pour toujours

Votre fidèle
Iv. Tourguéneff.

V

Paris, 48, rue de Douai.
Samedi, 12 avril 1873.

Chère Madame Sand,

Flaubert a dû vous dire que je ne puis venir que lundi, et maintenant je vois que je ne pourrai arriver à Nohant que *mercredi*. Mais ce jour-là, par exemple, ou je serai mort, ou je serai chez vous. Je vous demande bien pardon de tous ces délais. Voilà ce que c'est que d'avoir le pouce court, signe d'une volonté faible.

Je vous baise tendrement les mains et je reste

Votre dévoué
Iv. TOURGUÉNEFF.

VI

Bougival, Maison Halgan.
Mercredi, 3 septembre 73.

Chère Madame Sand,

Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas? combien je suis heureux que mes livres vous plaisent. Ce sera mon plus beau titre de gloire et, en attendant, cela me fait un plaisir indicible.

Si vous pensez souvent à notre arrivée, toute la maison ici, ne rêve qu'au voyage à Nohant. Mme Viardot vous a écrit avant-hier et n'attend que votre réponse pour fixer le jour du départ

Ce sera très probablement le 15. Je ne crois pas que Viardot vienne, mais Paul viendra certainement ; on lui a promis qu'on le prendrait si d'ici là il travaille ferme. Et il se gardera bien de faire le paresseux.

Je ne pourrai venir que 3 ou 4 jours plus tard, vers le 18, car Flaubert m'attend à Croisset pour le 15; c'est une promesse faite depuis longtemps. Je tâcherai de l'amener, mais je pense que je n'y réussirai point : il est plongé jusqu'au cou dans une foule de travaux dramatiques et littéraires et il ne voudra pas s'en détacher.

Les eaux de Carlsbad m'ont fait le plus grand bien ; ma goutte se tait jusqu'à présent et j'espère qu'elle ne viendra pas gâter mon plaisir. Oh! quels charmants jours on passera à Nohant!

En attendant, je vous baise tendrement les mains et suis à jamais Votre dévoué

Iv. Tourguéneff.

P. S. — Mes meilleurs compliments à toute la famille.

VII

Bougival, (Seine-et-Oise)
Maison Halgan.
Mardi, 9 septembre 1873.

Chère Madame Sand,

J'ai montré votre lettre à Mme Viardot, et elle me charge de vous dire qu'elle quitte Paris

samedi, 13 septembre, à 9 h. 10 du matin, et qu'elle arrive, avec les deux jeunes filles et Paul, à Châteauroux à 3 h. 20 (toujours selon l'indicateur).

Quant à moi, j'arriverai très probablement le mardi suivant, mais vous n'avez pas besoin de me faire chercher; je trouverai bien quelque véhicule.

Ainsi, à bientôt, et, en attendant, je vous baise les mains bien tendrement.

Votre
Iv. TOURGUÉNEFF.

VIII

Paris, 48, rue de Douai.
Lundi, 17 novembre 73.

Chère Madame Sand,

Ne pouvant vous envoyer du gibier, par la bonne raison que Viardot et moi n'en avons pas tué, je me permets de vous envoyer un petit baril d'huîtres, et j'espère « que ce sera bon » puisque c'est la phrase consacrée.

Nous avons tous été inquiétés par de vilains bruits qui ont couru sur votre santé; mais le bon Plauchut[1] nous a rassurés. Venez à Paris pour quelques jours, ne fût-ce que pour changer d'air; nous tâcherons de vous amuser tant que nous pourrons.

Toute la famille vous fait mille tendresses. Vous

1. Edmond Plauchut, ami de George Sand et collaborateur à la *Revue des Deux Mondes*.

savez bien qu'on vous adore à la rue de Douai, et moi j'embrasse vos chères mains.

Votre fidèle

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Mes meilleures amitiés à Maurice, à Mme Maurice, et beaucoup de baisers aux petites.

IX

Paris, 48, rue de Douai.
Samedi, 6 décembre 1873.

Chère Madame Sand,

Je suis revenu bredouille de ma chasse, mais comme il ne faut pas que vous souffriez de ma maladresse, je me permets de vous offrir, au lieu d'un chevreuil ou d'un faisan, un petit baril d'huîtres pour votre déjeuner.

Voyons, quand venez-vous à Paris? Tout le monde ici vous désire et vous demande et vous envoie mille tendresses. Moi, je vous embrasse les mains et suis pour toujours

Votre fidèle

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Mille amitiés à tous les vôtres. Venez voir la pièce de Dumas[1]; elle est vraiment très belle.

1. La *Femme de Claude*, représentée pour la première fois le 16 janvier 1873.

X

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 15 avril 1874.

Chère Madame Sand,

Aussitôt après avoir reçu votre lettre, j'ai écrit à l'ami Plauchut pour le prier de me faire faire la connaissance de M. Rollinat[1]. Je serai heureux de me mettre à sa disposition pour tout ce qu'il voudra. J'ai parcouru sa traduction, qui est très bonne. Plauchut l'amènera probablement demain soir. (Mme Viardot a des jeudis où l'on fait de la musique).

Que vous dirai-je des éloges que vous donnez à mes *Reliques*[2]? Ils sont si magnifiquement écrasants que j'ose à peine vous en remercier. Mais ils m'ont rendu bien content, je vous assure, et, à ce sujet, il faut que je vous dise une chose : j'avais eu l'intention de vous dédier ce petit récit ; mais Viardot, que j'ai consulté, m'a conseillé d'attendre que j'eusse écrit quelque chose de moins insignifiant et de moins indigne du grand nom dont je voulais l'orner. Je regrette maintenant de n'avoir pas suivi mon premier mouvement, car qui sait ce que deviendra l'autre chose? En tous cas, je vous prie de me tenir compte de l'intention.

1. L'auteur des *Névroses*, alors à ses débuts.
2. Il s'agit de *Reliques vivantes*, l'un des *Récits d'un Chasseur*, qui venait compléter la série, écrite plusieurs années avant.

Plauchut nous a dit qu'il ne serait pas impossible que vous vinssiez à Paris ; mais comme je pars dans trois semaines pour la Russie, je crains bien de ne pouvoir vous voir qu'en automne à Nohant. Il faut prendre patience !

Mille amitiés à tous les vôtres ; je vous embrasse les mains bien tendrement.

IV. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Je me permets de vous envoyer un petit baril d'huîtres; il faut profiter du dernier mois sans « *r* ».

XI

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi, 9 avril 1875.

Je suis très heureux, chère et bonne Madame Sand, que mes joujoux fassent plaisir à vos petites filles et mes contes à vous, et je vous remercie de tout mon cœur de me le dire si gracieusement. J'ai été aussi très heureux de voir votre écriture, car des bruits assez inquiétants sur votre santé avaient couru dans Paris. « S'il n'y a pas eu d'éléphant, il y a eu une mouche », dit un proverbe russe; — et j'espère que la mouche elle-même a fini par s'envoler.

Tout le monde ici va très bien et vous fait dire mille tendresses ; quant à moi, comme il faut absolument que j'aille à Nohant avant de partir pour Carlsbad, je viens vous demander si les journées

comprises entre le 15 et le 20 avril peuvent vous convenir? Écrivez-moi un oui, ou faites-moi savoir une autre date avant le 1er mai.

Vous avez certainement dû voir ce bon Rollinat, qui s'est *debulozé*. Faites-lui mes amitiés, ainsi qu'au fidèle Plauchut, ainsi qu'à toute la maisonnée. Flaubert travaille à force, il en a le visage tout enflammé. Il vous aime bien, et moi aussi je vous aime bien, et je baise avec tendresse vos chères mains et suis pour toujours

Votre fidèle

Iv. TOURGUÉNEFF.

XII

Bougival, près Paris.
Vendredi, 13 août 75.

Chère Madame Sand,

J'ai tant de torts envers vous, ou plutôt envers moi-même par rapport à vous, que je n'ose pas même essayer de m'excuser. Je me prosterne, comme le faisaient les Russes de l'ancien temps, et je dis : voici ma tête, tranchez-la! Mais comme je suppose que vous me faites grâce, je me relève pour vous dire que je suis ici depuis quinze jours avec mes vieux amis qui tous, vieux ou jeunes, se portent bien et vous portent dans leurs cœurs.

Ici, tout marche à souhait, mais il y a un autre ami qui se trouve dans ce moment dans une situation cruelle, celui dont je vous envoie la lettre,

Flaubert. Je me reproche d'autant plus de ne pas vous avoir écrit depuis longtemps, que vous verrez, par un passage de sa lettre, qu'il ne cesse de penser à vous... Un mot de vous lui ferait le plus grand bien. Et quand je pense qu'il y a plus de dix jours que j'ai cette lettre entre mes mains, ah ! vraiment, je m'indigne contre moi-même et ma paresse et mon égoïsme.

Je sais bien que dans tout ce que dit Flaubert, il y a l'exagération involontaire de l'homme impressionnable et nerveux et usé par une vie facile et libre ; pourtant, je le sens frappé, et plus profondément qu'il ne le croit peut-être lui-même. Il a de la ténacité sans énergie, comme il a de l'amour-propre sans vanité. Le malheur entre dans son âme comme dans du beurre. Je lui ai demandé à deux reprises d'aller le voir à Croisset, il m'a refusé.

Dans un mot que j'ai reçu de lui dernièrement, il parle du coup mortel dont il est atteint.

On a été bien content de recevoir ici les photographies de Nohant, et des *marionnettes* [1], et de l'illustre Balandard ! Et moi qui...

Enfin, ne parlons plus de cela et espérons des temps meilleurs, si on veut encore de moi.

Mille et mille amitiés à tout le monde. Je baise bien tendrement vos mains.

Votre

Iv. Tourguéneff.

1. Il s'agit des marionnettes du théâtre de Nohant qui, sous la direction de « l'illustre Balandard », avaient amusé les enfants, petits et grands, en visite chez George Sand.

P. S. — Ayez la bonté de me renvoyer la lettre de Flaubert.

XII

Paris, 50, rue de Douai.
Mardi, 4 avril 1876

Chère Madame Sand,

J'ai reçu hier votre livre[1] qui renferme des choses que je ne connaissais pas, et vous en remercie de tout mon cœur. Nous avons là des lectures pour quelques jours, et nous commençons dès ce soir!

Je suis heureux que mon petit récit du *Temps* vous ait plu, c'est une sorte de conte d'enfant[2]. Je suis en train de mettre au monde assez laborieusement, un grand diable de roman[3], mais celui-là ne paraîtra que vers la fin de l'année, et d'ici-là je ne pourrai guère songer à autre chose.

Tout le monde ici va bien et vous fait dire mille choses; moi, je vous baise les mains avec tendresse et suis pour toujours

Votre
Iv. TOURGUÉNEFF

1. *Le Chêne parlant.*
2. *La Montre.* Récit d'un vieillard en 1850.)
3. *Terres Vierges.*

LETTRES A SAINTE-BEUVE,
THÉOPHILE GAUTIER,
CHARLES EDMOND, TAINE
ET RENAN.



LETTRES A SAINTE-BEUVE, THÉOPHILE GAUTIER, CHARLES EDMOND, TAINE ET RENAN.

Après les lettres de Tourguéneff à Flaubert et à George Sand, nous groupons maintenant toutes celles que nous avons pu nous procurer, écrites par Tourguéneff aux autres convives du dîner Magny.

La première en date est adressée à Sainte-Beuve. Elle a sans doute été la seule, c'est du moins ce qui nous a été dit. D'ailleurs, elle ne précéda que de quelques mois la mort de Sainte-Beuve, et ce n'est qu'en cette année 1868 que les rapports entre le critique français et le romancier russe devinrent relativement fréquents.

Celle à Théophile Gautier est également unique. Sa teneur même nous fait penser qu'il n'en fut pas écrit d'autres : Tourguéneff part pour un long voyage en Russie et il exprime l'espoir de voir

Théophile Gautier l'année suivante, mais l'année suivante ne vint pas pour celui-ci, qui mourut le 20 octobre de cette même année 1872.

En somme, les relations entre Tourguéneff et Sainte-Beuve et Théophile Gautier furent trop intermittentes pour qu'une absence prolongée de Tourguéneff n'ait pas interrompu entre eux toute correspondance.

C'est à l'obligeance de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, l'éminent bibliophile, que nous devons communication de ces deux intéressantes lettres.

Les lettres à Charles Edmond sont de 1872 et 1880; elles ne forment qu'une faible partie de la correspondance échangée entre Tourguéneff et Charles Edmond qui, comme nous le savons, avaient fait déjà connaissance en 1843, au cours du philosophe Scheeling, à Berlin, et dont les relations devinrent plus intimes à l'arrivée de Tourguéneff à Paris, en 1847. De cette correspondance, il n'a été conservé que les trois lettres que nous donnons aujourd'hui, et dont nous devons la communication à M. Jules Claretie.

Viennent ensuite la demi-douzaine de billets adressés à Taine et quatre lettres à Renan, qui nous ont été communiquées par les familles de ces deux illustres écrivains.

L'importance de ce paquet de lettres est moins dans l'intérêt propre de plusieurs d'entre elles que dans ce fait qu'elles fixent le degré d'intimité de

l'écrivain russe avec ces éminents représentants des lettres françaises. C'est là le but principal de leur publication, qui formera, je crois, un chapitre intéressant de l'histoire des relations intellectuelles entre la France et la Russie.

A SAINTE-BEUVE

Paris, mardi, 23 novembre 1868.
Hôtel Byron, rue Laffite.

Monsieur,

Des lettres que je reçois de Bade m'obligent de partir ce soir même, et me privent du plaisir de dîner avec vous. Je n'ai pas besoin de dire combien je le regrette : une pareille occasion manquée n'est pas de celles qu'on retrouve ou dont on se console vite.

Je m'étais permis, il y a quelque temps, de vous offrir quelques-uns de mes ouvrages : je ne puis me rappeler si les deux volumes ci-joints étaient du nombre [1]. Vous le voyez, dans le doute, je ne m'abstiens pas; je tiens trop à l'honneur d'être lu par vous pour ne pas même courir risque de paraître importun.

Croyez aux sentiments d'admiration sincère

De votre tout dévoué

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Permettez-moi de vous donner mon adresse pendant l'hiver : Carlsruhe, grand-duché de Bade, poste restante.

1. L'un de ces volumes a dû être *Fumée* dont la traduction française a paru en 1868.

A THÉOPHILE GAUTIER

Paris, samedi, 19 mai 1872.
48, rue de Douai.

Mon cher Monsieur Gautier,

Au moment de faire un assez long voyage en Russie, j'éprouve le besoin de vous dire combien je regrette que nous ne nous soyons plus rencontrés depuis le charmant dîner que nous avions fait ensemble chez l'ami Flaubert; j'espère avoir plus de chance l'année prochaine.

Et maintenant, laissez-moi vous dire une autre chose. Dès ma première visite au Salon, je me suis épris d'un tableau de Blanchard (n° 149), fort mal intitulé : *Courtisane*, et, bien que je l'aie acheté, je trouve que c'est le plus beau corps de femme qu'il y ait au Salon. Mais, il paraît que je suis seul de mon avis. Personne n'en parle. Les dames le trouvent laid, etc. Ceci me trouble un peu, je l'avoue. Je n'ai pas besoin de dire que je ne viens pas vous prier de faire un peu de réclame ; je veux tout bonnement savoir votre avis, car, avec toute votre indulgence, je sens en vous un maître critique, comme vous êtes un maître écrivain. Si vous ne dites rien, je saurai à quoi m'en tenir. J'aime toujours mon pauvre tableau délaissé, et je l'aimerai malgré tout. Mais votre approbation serait un fier coup d'épaule.

Je vous demande bien pardon de venir vous ennuyer ainsi; mais je me flatte que vous me connaissez assez pour que rien ne vous empèche d'oublier cette lettre et ma demande tout bonnement et tout tranquillement. Cela ne diminuera en rien la sympathie très sincère que vous a vouée

Votre
Iv. Tourguéneff.

A CHARLES EDMOND

I

48, rue de Douai.
Vendredi, 22 novembre 1872.

Cher Monsieur,

Je plonge immédiatement *in medias res* et vous demande à brûle-pourpoint si vous connaissez Nubar-Pacha et s'il est vrai qu'il est à la recherche d'une institutrice à emmener en Égypte. Le cas échéant, je pourrais vous recommander une compatriote à moi, jeune, bien élevée, distinguée, parlant parfaitement trois langues.

Je serais allé vous voir moi-même, n'était un abominable accès de goutte qui me tient depuis des mois et m'empêche de quitter ma chambre.

Si vous désirez des renseignements plus détaillés sur la personne en question, faites-le moi savoir, et je me mettrai à votre disposition.

J'espère que vous allez bien et que vous n'avez pas la goutte, maladie des plus insupportables et des moins intéressantes. En attendant, je vous serre cordialement la main et vous prie de croire à mes sentiments affectueux.

Iv. Tourguéneff.

II

48, rue de Douai.
Samedi, 30 novembre 1872.

Cher Monsieur Charles Edmond,

Hetzel, qui veut publier mes machines, me demande, vous savez, ce petit récit qui a paru dans le *Temps*. Je ne l'ai pas; j'ai écrit à Hébrard en le priant de me l'envoyer; mais il a d'autres chats à fouetter par le temps qui court — et je n'ai rien reçu. Seriez-vous assez bon pour venir à mon aide? S'il le fallait, je ferais copier ces trois feuilletons, mais encore faudrait-il avoir l'imprimé. (Cela a paru dans le commencement de cette année [1].)

Je vous demande mille pardons de vous ennuyer, mais vous seriez très gentil de me rendre ce petit service.

En attendant, je vous serre cordialement la main.

Votre tout dévoué
Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Impossible de dire de quel récit il est question. Aucune œuvre de Tourguéneff n'a paru dans le *Temps* de 1871 ni de 1872. Ou bien cette lettre est mal datée, ou bien il y a confusion et il s'agit peut-être du récit de Tourguéneff : *Le roi Lear de la steppe*, publié dans là *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1872. Enfin, si la lettre est de novembre 1874, comme tout porte à le croire, il doit y être question de *Reliques vivantes*, publiées dans le *Temps* du 8 avril 1874.

III

50, rue de Douai.
Jeudi, 15 janvier 1880.

Je vous écris vu la difficulté de recevoir une réponse de M. Hébrard.

Voici de quoi il s'agit : Vous vous rappelez peut-être une nouvelle russe (intitulée, si je ne me trompe, *Souvenirs de la Niania*) qui a été remise à la direction du *Temps* par mon intermédiaire, il y a de cela bientôt trois mois ? L'auteur voudrait bien savoir si cette nouvelle est acceptée ou non.

Je quitte Paris dans cinq ou six jours pour un assez long voyage. Voudrez-vous avoir la complaisance de faire envoyer cette nouvelle à l'auteur si le *Temps* n'en a pas besoin ; ou, si le *Temps* l'accepte, de lui faire envoyer les épreuves ? L'auteur et moi, nous vous en serons bien reconnaissant.

Voici son adresse : Mme Adelaïde Loukanine, rue Thénard, 6, à la librairie Swedenborgienne.

Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Votre tout dévoué
Iv. TOURGUÉNEFF.

A HIPPOLYTE TAINE

I

Paris, 50, rue de Douai.
Jeudi matin.

Cher Monsieur Taine,

Je viens faire appel à votre complaisance et vous présenter mes excuses. Voici de quoi il s'agit :

On vient de nous envoyer une loge pour ce soir (*les Misérables*), et comme je suis pour le moment le seul homme à la maison qui sorte le soir, c'est à moi de conduire ces dames. Voudriez-vous avoir la bonté de remettre notre entretien à un autre jour ? — je vous en laisse absolument le choix, ainsi que de l'heure.

Si je vous cause quelque dérangement, je vous en demande bien pardon.

A bientôt, je l'espère, et recevez l'expression des meilleurs sentiments

De votre tout dévoué
Iv. Tourguéneff.

II

50, rue de Douai.
Lundi matin.

Cher Monsieur Taine,

J'accepte avec le plus grand plaisir votre propo-

sition ; je viendrai chez vous jeudi à 7 h. et nous causerons.

Je vous serre cordialement la main.

Tout à vous
Iv. Tourguénuff.

III

Paris, 50, rue de Douai.
Vendredi, 22 mars 1878.

Cher Monsieur Taine,

Je commence par vous remercier pour la *Révolution* que je viens de recevoir et que je vais me mettre à lire immédiatement.

Quant à l'autre objet de votre lettre (que j'ai détruite, comme vous le désirez), vous m'avez mis, comme on dit, martel en tête ! ! Sans être complètement de votre avis, je sens qu'au fond, vous avez raison, que vous n'avez fait qu'évoquer au dehors des idées qui étaient chez moi à l'état latent, et que l'amitié même que nous portons à F.[1] nous impose des devoirs, peut-être pénibles.

Je voudrais bien pouvoir en causer avec vous à fond avant de prendre une décision. Indiquez-moi le jour et l'heure où je pourrai venir vous voir à partir de *mercredi*. Je me mets à votre disposition, et peut-être arriverons-nous à quelque résultat.

1. Flaubert.

En attendant votre réponse, je vous serre cordialement la main.

Votre bien dévoué
Iv. TOURGUÉNEFF.

Mme Taine croit qu'il s'agit dans cette lettre d'entrevues de Tourguéneff et de Taine, tous deux grands amis de Flaubert, pour rechercher le moyen de lui faire renoncer à son roman de *Bouvard et Pécuchet*. Taine, comme Tourguéneff, voyait dans *Mme Bovary* le chef-d'œuvre de la littérature de ce siècle, et les difficultés qu'éprouvait Flaubert dans son œuvre nouvelle lui faisaient craindre qu'elle ne fût par trop au-dessous de ses aînées.

IV

Paris, 50, rue de Douai.
Vendredi, 9 mars.

Mon cher Monsieur Taine,

Après une rage de dents, suivie de douleurs névralgiques à la tête qui ont manqué me rendre fou, il m'est survenu une fluxion tellement énorme que je suis devenu absolument inregardable (*sic*). Je doute que cela puisse se dissiper jusqu'à demain, et je crois devoir vous en avertir. Si je ne suis pas chez vous à l'heure précise, c'est qu'il m'aura été impossible de montrer ma face. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'en aurai du chagrin.

Je n'ose pas vous dire : à demain, mais je ferai

tout mon possible, et, en attendant, je vous serre cordialement la main.

Votre tout dévoué
Iv. TOURGUÉNEFF.

V

50, rue de Douai.
Jeudi, 20 janvier.

Mon cher Taine (vous me permettez, n'est-ce pas, de supprimer le Monsieur ?), j'ai profité des loisirs forcés que vient de me faire une attaque de goutte pour lire votre livre[1], et je vous prie de recevoir mes plus sincères félicitations. C'est une œuvre de maître, et où ceux-là même qui l'attaquèrent auront à puiser à pleines mains. Vous avez fait là quelque chose qui restera et qui sera utile, — deux choses qui ne vont pas toujours ensemble.

Si je puis sortir mardi, j'irai vous serrer la main et causer à fond.

En attendant, je vous prie de croire à tous mes meilleurs sentiments.

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. *La Révolution.*

VI

50, rue de Douai.
11 mars 1881.

Mon cher ami,

J'accepte avec empressement votre invitation pour le 21.

Merci pour la souscription et pour la liste[1]. Nous aurons l'un de ces jours une séance du Comité pour décider ce qu'il y a à faire de l'argent rassemblé.

Mille amitiés.

Tout à vous
Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Pour le monument de Flaubert.

A ERNEST RENAN

I

Bougival, Les Frênes-Châlet (Seine-et-Oise).
Mardi, 18 novembre, 79.

Cher Monsieur Renan,

Il y a bien longtemps que j'ai reçu le petit papier ci-joint ; mais comme vous étiez en voyage, j'ai cru plus à propos d'attendre votre retour. Les questions sont posées par un de vos plus grands admirateurs, un ex-ministre de l'Instruction publique en Russie; — voudriez vous avoir la bonté de mettre simplement les *noms* en marge du papier blanc, — *si cela vous convient* — et de me renvoyer la feuille à la rue de Douai, 50 ? Mon correspondant vous en serait bien reconnaissant, — et moi de même.

Je suis encore à la campagne et en train d'achever votre dernier volume [1]. Vous portez la lumière dans mon esprit sur toutes ces questions si délicates et si difficiles : je ne sais ce que je dois admirer le plus — de la finesse ou de la justesse de votre analyse pyschologique, — si j'ose m'exprimer ainsi, de la façon dont l'Eglise s'est organisée. C'est un véritable enchantement que la lecture de ce volume.

1. *L'Église chrétienne.*

Agréez, cher Monsieur Renan, l'expression de mon admiration respecteuse.

Iv. Tourguéneff.

P. S. — Sous la bande que j'ai collée il y a quelques suppositions, que je crois justes — comme Victor Hugo, par exemple, en regard du premier extrait ; mais on voudrait avoir la certitude.

II

Paris, 50, rue de Douai,
Ce 24 mars 82.

Cher Maître,

Vous avez eu la bonté de m'envoyer un billet pour la séance de l'Académie ; malheureusement, je n'ai pas pu en profiter, car j'ai été pris d'une rage de dents qui dure encore. Mais je tiens à vous remercier de votre bon souvenir.

Agréez l'expression de mes sentiments sympathiques et dévoués.

Iv. Tourguéneff.

III

Paris, rue de Douai, 50.
Samedi, 23 avril.

Cher Maître,

Vos 50 francs pour la souscription Flaubert ont été reçus par moi et remis au caissier du Comité.

Mille cordiales amitiés.

Iv. Tourguéneff.

IV

50, rue de Douai.
Paris [sans date].

Cher Monsieur Renan,

La présente lettre vous sera remise par M. H. Boyesen, écrivain américain très distingué, qui est venu en Europe avec l'intention d'étudier les Universités des différents pays et d'en faire l'objet d'un ouvrage spécial. Sans parler de son désir bien naturel de faire la connaissance d'un homme tel que vous, je me suis permis de lui promettre que vous auriez la bonté de lui fournir quelques indications précieuses sur le mode de renseignements qu'il a à prendre, et qu'il trouve plus difficiles à obtenir ici qu'en Italie ou en Allemagne. J'espère que vous le recevrez avec votre bienveillance ordinaire et vous prie, en même temps, de recevoir l'assurance de mes sentiments sympathiques et respectueux.

Votre tout dévoué
Iv. Tourguéneff.



LETTRES A EMILE ZOLA



LETTRES A ÉMILE ZOLA

D'après les souvenirs d'Émile Zola, c'est vers le commencement de 1872 qu'il rencontra pour la première fois Tourguéneff, chez Gustave Flaubert, habitant alors 4, rue Murillo, dans un appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc Monceau. C'est à la même époque et au même endroit qu'Alphonse Daudet fit la connaissance de l'écrivain russe. Bien que, dans son article sur Tourguéneff, publié en 1880 dans le *Century Magazine*, de New-York, l'auteur du *Nabab* place cette première rencontre vers 1868 ou 1870, il est certain que Zola et Daudet n'ont pu connaître Tourguéneff qu'après la guerre, et, au plus tôt, au commencement de 1872. En effet, Edmond de Goncourt, qui faisait partie du dîner Magny, parle de Tourguéneff pour la première fois à la date du 23 février 1863, mais ce ne fut qu'une première et fugitive rencontre, et avec Ed. de Goncourt seul [1]. Depuis, le *Journal des Goncourt* ne mentionne le

1. Zola et Daudet, tous deux nés en 1840, n'étaient âgés que de 22 ans et n'avaient pas encore publié les œuvres qui firent leur renommée.

nom de Tourguéneff qu'au mois de mars 1872, et seulement comme celui d'un des convives de Flaubert, avec Théophile Gautier. D'autre part, nous savons que Tourguéneff, parti de Paris en 1870, n'y revint qu'à la fin de 1871. C'est donc à ce moment seulement que Zola et Daudet ont pu le rencontrer chez Flaubert.

Mais leurs rapports ne devinrent fréquents qu'à partir de 1874, lorsqu'ils commencèrent à se réunir en ces dîners « des Cinq », dont j'ai déjà parlé. Goncourt nous précise encore la date du début de ces dîners : « Dîner chez Riche, écrit-il le 14 avril 1874, avec Flaubert, Tourguéneff, Zola, Alphonse Daudet. Un dîner de gens de talent qui s'estiment, et que nous voudrions faire mensuel les hivers suivants ». — Depuis, en effet, ils se réunirent au Café Riche d'abord, et, plus tard, dans un restaurant de la rue Favart, en face de l'Opéra-Comique, jusqu'à la mort d'Ivan Tourguéneff, en 1883. Il est vrai que depuis 1880, année de la mort de Flaubert, ils n'étaient plus que quatre. Ils n'étaient plus que trois au moment où Daudet écrivait son article pour le *Century Magazine*, car Tourguéneff était déjà atteint de l'implacable maladie qui ne lui laissait pas un moment de répit et qui devait l'emporter quelque deux ans plus tard. En effet, Daudet termine son article par cette phrase : « Ah! le dîner Flaubert, nous l'avons recommencé l'autre jour : nous n'étions plus que trois. » Aujourd'hui, après la mort de Goncourt,

suivie de celle de Daudet, Zola est seul survivant des fameux « Cinq ».

* * *

Tant qu'il vécut, Tourguéneff entretint avec les convives du dîner Flaubert les relations les plus cordiales. Nous avons dit déjà quelle affection fraternelle le liait à Flaubert; il devint également un ami sincère de Zola dès leurs premières rencontres. A cette époque, Zola n'était pas encore l'écrivain célèbre que nous connaissons; il était aux jours pénibles des débuts; il venait de publier la *Fortune des Rougon*, le premier volume de cette série des *Rougon-Macquart* qui devait faire époque dans la littérature contemporaine. Il trouva en Tourguéneff un admirateur et un propagateur infatigable, et, grâce à lui, il fut celèbre en Russie avant de l'être en France.

Dans une entrevue rapportée par M. Jules Huret dans le *Figaro* [1], Zola rappelle que c'est Tourguéneff qui l'a présenté à la Russie au moment le plus difficile de sa carrière littéraire. « *Le Corsaire*, dit-il, où j'écrivais, venait d'être supprimé par le duc de Broglie; ma foi! pour mon article *le Lendemain de la Crise*. Pas un journal ne m'était ouvert, je crevais de faim, on me jetait de la boue de tous les côtés, et c'est alors qu'il m'a fait entrer

1. Le *Figaro* du 5 novembre 1893.

dans cette grande Russie, où depuis on m'a bien aimé. » Ajoutons que *la Faute de l'abbé Mouret* parut en russe avant de paraître en français.

Tourguéneff montra le cas qu'il faisait du talent de ses autres amis de l'école réaliste, Goncourt, Daudet, Maupassant, en recommandant leurs œuvres et en cherchant lui-même à les placer dans les journaux et revues russes.

Tel était le camarade de lettres. Quant à l'homme voici ce qu'en dit Zola dans l'entrevue que nous venons de citer : « J'ai beaucoup aimé Tourguéneff et il m'a beaucoup aimé aussi... C'était un être exquis, à l'esprit juste et droit, non sans un peu de caprice. »

A leur tour, Goncourt, dans son *Journal*, Daudet, dans son article, parlent avec sympathie de Tourguéneff, l'un l'appelant « le doux géant, l'aimable barbare », l'autre rappelant la sincérité de leurs rapports.

« Il fut un des plus remarquables écrivains de ce siècle, et en même temps l'homme le plus honnête, le plus droit, le plus sincère en tout, le plus dévoué qu'il soit possible de rencontrer ». Tel est le début de l'article qu'inspire à Maupassant la mort de Tourguéneff. Et plus loin, il répète : « Il était simple, bon et droit avec excès, obligeant comme personne, dévoué comme on ne l'est guère et fidèle aux amis, morts ou vivants ». — Et il termine : « Aucune âme ne fut plus ouverte, plus fine et plus pénétrante, aucun talent plus sédui-

sant, aucun cœur plus loyal et plus généreux[1]. »

C'est ainsi que Tourguéneff était apprécié par ceux qui l'approchèrent le plus, et même ceux qui, comme moi, n'ont eu que de rares occasions de le rencontrer, ne pouvaient qu'être frappés par la franchise de sa physionomie et la douceur de son regard.

* * *

Mais voici que de prétendues révélations, publiées quelques années après la mort de Tourguéneff, vinrent jeter une ombre fâcheuse sur son souvenir[2].

Nous avons cité à plusieurs reprises les pages amicales consacrées à Tourguéneff par Daudet. Il est temps maintenant de citer le *post-scriptum* qui y a été ajouté au moment de la publication en volume de cet article :

Pendant que je corrige l'épreuve de cet article paru il y a quelques années, on m'apporte un livre de « Souvenirs » où Tourguéneff, du fond de la tombe, m'éreinte de la belle manière. Comme écrivain, je suis au-dessous de tout ; comme homme, le dernier des hommes. Et mes amis le savent bien, et ils en racontent de belles sur mon compte !... De quels amis parle Tourguéneff, et comment restaient-ils mes amis puisqu'ils me connaissaient si bien ? Lui-même, le bon Slave, qui l'obligeait à cette grimace amicale avec moi ? Je le vois dans ma maison, à ma table, doux, affectueux, embrassant

1. Le *Gaulois* du 5 septembre 1883.
2. *Souvenirs sur Tourguéneff*, Parie 1887. Savine, éditeur.

mes enfants. J'ai de lui des lettres cordiales, exquises. Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... Mon dieu, que la vie est donc singulière et qu'il est joli ce joli mot de la langue grecque : Ειρονεια.

Ce *post-scriptum* souleva au moment de sa publication (en 1888) de longs commentaires, une vive discussion, non seulement dans la presse française et russe, mais dans tous les pays où Tourguéneff et Daudet comptent de nombreux amis et admirateurs. Les Russes étaient étonnés de ce que l'auteur du *Nabab* ait pu ajouter foi à de soi-disant révélations d'un inconnu qui cherchait une notoriété peu enviable en calomniant le grand écrivain russe. Cette calomnie était d'autant plus odieuse qu'elle était l'œuvre d'un des nombreux protégés de Tourguéneff et qu'elle se produisait au moment où le calomnié ne pouvait plus la démasquer. Cette seule circonstance aurait déjà dû mettre Alphonse Daudet en garde contre les « révélations » de l'auteur des *Souvenirs sur Tourguéneff*. Et puis, devait-il ne plus tenir aucun compte, sinon des longues années d'amitié qui l'avaient lié à l'écrivain russe et des nombreuses preuves de sincérité qu'il en avait reçues, du moins des témoignages irrécusables de tant d'hommes qui ont connu intimement Tourguéneff tant en France qu'en Russie, en Allemagne et en Angleterre? Quelle raison aurait donc pu avoir Tourguéneff pour jouer ce rôle hypocrite au point d'inspirer à Zola, à Goncourt, à Maupassant, à Daudet lui-même les éloges posthumes que

nous venons de citer sur sa loyauté et sa droiture.

Zola, qui a été aussi visé dans ces mêmes *Souvenirs sur Tourguéneff*, a montré moins d'impressionnabilité, bien qu'il paraisse également ajouter foi aux propos prêtés à l'écrivain défunt. Dans sa conversation avec M. Jules Huret que nous avons citée, il dit :

On l'a accusé, oui... c'est-à-dire qu'il nous avait jugés un peu sévèrement dans des lettres écrites à ses amis de Russie. C'est vrai qu'il s'exprimait assez vertement sur le compte de Goncourt et de Daudet ; il y disait ne rien comprendre aux grands raffinements de style de Goncourt, et il trouvait l'art de Daudet un peu étroit. Il répétait même des racontars et des histoires désagréables. Daudet fut très peiné de ces révélations. Certes, Tourguéneff a eu tort de s'occuper de la vie privée des gens pour en faire la critique, mais pourtant il faut bien admettre qu'il est toujours permis à un écrivain, quelle que soit la sympathie de ses relations littéraires, de garder intact son jugement intime. Votre livre paraît, vos amis vous disent : « C'est très bien », on n'est pas assez naïf, n'est-ce pas ? pour croire que c'est là leur opinion définitive, et vraiment a-t-on le droit de leur en vouloir si, dans les conversations ou dans les lettres, ils donnent leur opinion exacte, critique, *réelle* en un mot, sur votre œuvre ? Peut-on dire que c'est là de la traîtrise ?...

Cette manière de voir de Zola, si large et si calme, est d'autant plus à remarquer qu'il croit non seulement à des commérages toujours contestables, mais encore à une opinion exprimée par Tourguéneff lui-même dans des lettres adressées à ses amis

russes. Cette conviction nous la trouvons également chez Daudet dans la conversation qu'il a eue avec M. Jules Huret et qui fait l'objet de l'article du *Figaro* :

Oui, je me croyais l'ami de cet homme, je l'aimais beaucoup, j'avais même fait, après sa mort, sa silhouette dans une revue américaine, et j'allais l'intercaler dans *Trente ans de Paris*, quand on m'apporta des lettres de lui où il m'arrangeait comme on n'arrange pas un assassin...

Je suis porté à croire qu'ici la mémoire de M. Jules Huret l'a mal servi. Son éminent interlocuteur a bien pu lui parler de lettres, mais il n'a pu lui dire les avoir vues. J'ai eu moi-même avec Alphonse Daudet diverses conversations à ce sujet, et l'une d'elles, au moment même où l'incident se produisit, a été rapportée par moi dans un journal russe [1]. Il a bien été question de lettres de Tourguéneff, et même Daudet m'a nommé le destinataire de celles où les propos incriminés ont été tenus, mais jamais il ne m'a dit les avoir vues lui-même. Voici, d'après mon article des *Novosti*, les paroles de Daudet que j'ai notées presque aussitôt :

Mon indignation serait inexplicable si je n'avais connu la déloyauté de Tourguéneff que par les *Souvenirs* de son protégé; mais ces révélations m'ont été confirmées par Robert Caze qui a lu des lettres de Tourguéneff à Sacher-Mazoch, dans lesquelles il était loin de me traiter amicalement.

1. *Novosti* du 1er/13 mars 1889.

C'est donc Robert Caze, et non Daudet lui-même. comme le croyait M. Jules Huret, qui a vu les fameuses lettres. On avait cependant affirmé à Daudet qu'elles allaient être publiées dans un journal russe.

Des années ont passé, et cette publication n'a pas encore eu lieu. Il y a à cela une raison excellente : c'est que jamais ces lettres n'ont existé. Tout récemment j'ai eu l'occasion d'aller en Allemagne et de m'entretenir à ce sujet avec les amis les plus anciens et les plus intimes de Tourguéneff, tels, l'éminent critique Pietsch et son érudit confrère Zabel. Eh bien ! ils m'ont affirmé que non seulement Tourguéneff n'a jamais écrit à Sacher-Mazoch, que non seulement il ne l'a jamais connu, mais encore qu'il s'est toujours énergiquement refusé à entrer en relations avec lui. Et nous en trouvons la confirmation dans une lettre écrite à M. Souvorine, directeur du *Novoié-Vrémia*, où il dit, parlant de Sacher-Mazoch :

> Je ne le connais pas personnellement et je vous avoue que je ne suis pas grand amateur de ses romans... Je n'ai jamais pu comprendre en quoi on pouvait me comparer à lui.

Voici donc ruinée la base de tout ce procès. Il ne repose, en somme, que sur une affirmation mensongère, et on ne s'explique vraiment pas quel intérêt pousse certaines gens à venir ainsi salir la mémoire de ce grand homme de bien auprès de ses amis les plus cordiaux.

C'est en effet l'histoire de ces prétendues lettres qui est venue donner aux *Souvenirs sur Tourguéneff* une importance qu'ils ne pouvaient avoir par eux-mêmes, étant donnée la personnalité de l'auteur.

Mais, peut-on dire, si ce n'est pas à Sacher-Mazoch que ces lettres ont été écrites, c'est peut-être à quelque autre, à ses amis de Russie, comme le suppose Zola? Eh bien! non. Dans les milliers de lettres de Tourguéneff à ses amis russes, publiées ou inédites, que j'ai eu l'occasion de parcourir pour documenter ma publication actuelle, je n'ai rien trouvé qui pût justifier les assertions de ses ennemis, sinon cet unique passage d'une lettre adressée le 25 novembre 1875 à M. Saltykov[1].

Lorsque Pierre le Grand rencontrait un homme intelligent, il le baisait au front, dit-on. Bien que je ne sois pas Pierre et que je ne sois pas Grand, après avoir lu votre lettre du 18 novembre, je vous embrasserais volontiers, mon cher ami, tellement tout ce que vous dites des romans de Goncourt et de Zola me paraît juste. Je le sentais vaguement, c'était comme un malaise indéfinissable et ce n'est qu'aujourd'hui que je peux dire : Tiens! et j'ai compris. Ce n'est pas le talent qui leur manque, surtout à Zola ; mais ils ne suivent pas la bonne route et ils imaginent trop. Leur littérature pue la littérature. Voilà le défaut. Mais il est évident qu'en ce moment cela plaît à notre public russe, et bien qu'il ne faille pas flatter aveuglément ce goût, il ne faut pas non plus oublier que les romans ne sont pas écrits pour nous et que ce qui peut nous paraître trop épicé semble

1. Célèbre satirique russe connu sous le pseudonyme de Stchédrine, à cette époque rédacteur en chef de la revue de Saint-Pétersbourg les *Annales de la Patrie*.

au public aussi frais que la première neige. Aussi attendons l'avis de la direction des *Annales de la Patrie*.

Le sujet du roman de Goncourt est assez hardi. C'est l'étude consciencieuse et approfondie de la vie de la fille publique[1]. En tous cas, ce n'est pas *l'Adolescent* de Dostoïevsky! Ayant reçu la dernière livraison des *Annales de la Patrie*, j'ai plongé dans ce chaos. Dieu! quelle boue, quelle puanteur d'hôpital, quelles rengaines inutiles, quelle manie de psychologie maladive!! C'est à cela que pourrait s'appliquer complètement ce que vous dites dans votre lettre sur ce genre de littérature...

Ainsi, tout d'abord, il n'est pas question de Daudet; en outre, Tourguéneff semble plutôt défendre ses *tout nouveaux* amis français contre les appréciations de son correspondant. Et je dis : « tout nouveaux », parce que cette lettre est de 1875 et que les réunions « des Cinq » venaient à peine d'être décidées. D'ailleurs, cette expression de « sentir, puer la littérature », est une expression familière à Tourguéneff, et nous le voyons parfois l'appliquer à ses propres œuvres, par exemple, dans ce passage de sa lettre à Annenkov :

J'ai lu le roman d'Avdeïev dans la *Revue Moderne*[2]. C'est mauvais, très mauvais! et j'en ai été d'autant plus désagréablement impressionné que je ne peux pas n'y pas reconnaître une certaine imitation de ma manière, si bien que mes imperfections m'en deviennent plus sensibles. Il me semble que si j'étais forcé de lire beau-

1. *La fille Elisa.*
2. Romancier qui a eu en son temps une certaine vogue en Russie. Le roman dont parle Tourguéneff est intitulé *Entre deux Feux* et a paru dans la *Revue Moderne* de St-Pétersbourg en 1868.

coup les œuvres d'Avdeïev, je jetterais la plume avec dégoût. *Ah! cette littérature qui sent la littérature!* La principale qualité des œuvres de Tolstoï est précisément de sentir la vie.

Je dois dire toutefois que si, au cours de mes longues recherches, j'avais rencontré chez Tourguéneff quelques boutades hargneuses contre ses amis français, je n'en aurais pas été absolument surpris, étant donnés son tempérament fort impressionnable et son état de santé si précaire, surtout pendant les dix dernières années de sa vie. En général, les propos tenus dans un cercle intime ou dans une correspondance entièrement privée ne sont que l'expression spontanée d'une impression parfois éphémère. Ainsi, dans cette même lettre, on a vu ce que Tourguéneff dit de *l'Adolescent* de Dostoïevsky.

Et cependant, lorsque M. Durand-Gréville, chargé par la *Revue des Deux Mondes* d'étudier les principaux représentants des lettres russes, se rendit à cet effet en Russie, Tourguéneff, consulté par lui, lui indiqua immédiatement Tolstoï, Pissemsky et Dostoïevsky, bien que ce dernier l'eût vivement attaqué dans son roman *les Possédés*. Il donna à M. Durand-Gréville une lettre de recommandation pour Dostoïevsky, où il lui disait :

Je me suis décidé à vous écrire cette lettre, malgré les faits qui ont rompu toutes relations entre nous. Vous ne doutez pas, j'en suis certain, que ces faits n'ont pu influencer en aucune façon mon opinion sur votre grand talent et sur la haute place que vous occupez de droit dans notre littérature.

Dans une autre lettre, à M. Annenkov, un de ses intimes, il dit, le 1er avril 1865, de *la Guerre et la Paix*.

J'ai lu aussi le roman de Léon Tolstoï... ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, ce n'est pas ça! Du reste nous causerons.

Il est vrai qu'il n'avait lu à ce moment que la première partie du roman. Tandis que, partout ailleurs, dans tous ses écrits privés ou publics, Tourguéneff se montre toujours l'admirateur passionné de Tolstoï. Voici, par exemple, son opinion sur ce même roman *la Guerre et la Paix*, dans une lettre à son ami Polonsky :

Le roman de Tolstoï est une chose admirable, mais ce que le public y admire le plus est justement ce qui est le plus faible : la partie historique et la psychologie. Son histoire est un trompe-l'œil, une ostentation d'érudition par les petits détails; sa psychologie, un rabâchage monotone. En revanche, tout ce qui est mœurs, description, guerre, est de premier ordre; et nous n'avons pas de maître comparable à Tolstoï.

On a vu également que dans une de ses lettres à Flaubert, Tourguéneff ne se montre pas « enchanté » de l'*Assommoir*. Or, à la même époque, il proposait la publication de ce roman à M. Souvorine, directeur du *Nouveau Temps*, et lui disait : « Ce roman, autant que j'en peux juger, est remarquable. Il peint les mœurs de l'ouvrier parisien que Zola connaît comme personne ».

Cette diversité d'impressions, cette contradiction dans le jugement sont fort bien expliquées par M. Polonsky, l'ami de jeunesse de Tourguéneff, célèbre écrivain lui-même, observateur pénetrant. Dans une lettre qu'il m'a écrite, au moment de l'incident qui nous occupe, il dit :

Quant à votre désir de citer quelques passages de mes lettres dans votre article [1] vous pouvez le faire certainement, surtout ceux où je dis que Tourguéneff, autant que j'en peux juger d'après nos entretiens, *non seulement n'a jamais calomnié les écrivains français qui lui étaient connus, mais encore se montrait fier de leur amitié et de leur estime.*

Toutefois, Tourguéneff était d'une nature complexe. Son âme était tour à tour celle d'un homme, celle d'une femme et celle d'un enfant. Tantôt, homme, il ne croyait pas à la calomnie ni à aucun racontar; tantôt, au contraire, comme une femme, il s'énervait et bouillait à une calomnie quelconque, il y croyait, et dans ces moments-là, il pouvait être injuste même envers les gens qui le touchaient de plus près. Ce n'est pas pour rien qu'il refusait à la femme tout sentiment de justice. Si dans un de ces moments X... [2] lui eût raconté quelque chose au désavantage de Daudet ou d'un autre, Tourguéneff aurait pu croire momentanément à la calomnie et dire quelque méchanceté sur le compte de ses amis.

Du reste, je me demande si Tourguéneff a vu souvent X... et si cet X... n'est pas le « faux ami » dont parle l'auteur de *Tourguéneff inconnu*, publié à Paris.

En effet, M. Michel Delines, l'auteur de *Tourguéneff inconnu*, désigne ce « faux ami » assez clairement. Il rapporte même l'opinion de Tour-

1. Pour mon article des *Novosti*.
2. L'auteur des *Souvenirs sur Tourguéneff*.

guéneff sur ce personnage, opinion peu flatteuse, ainsi qu'une sorte de prévision de ces futures « révélations ». Mais je ne citerai pas, ne voulant pas affirmer, comme l'auteur des *Souvenirs sur Tourguéneff*, des choses que je ne puis contrôler.

Quant aux lettres dont Polonsky m'autorisait à reproduire des passages dans mon article des *Novosti*, je ne crois pas utile d'y recourir aujourd'hui, ayant reçu depuis une lettre écrite en français qui résume ce qu'il a pu me dire sur ce sujet dans sa correspondance précédente. La voici :

St-Pétersbourg,
30 août/11 septembre 1896.

Cher Monsieur,

Pendant mon séjour à Spasskoïé (la propriété de Tourguéneff) j'ai eu comme de coutume de longs entretiens avec mon vieil ami Ivan Serguéïévitch, qui était toujours très franc avec moi et ne me cachait rien. C'est pourquoi je me permets d'affirmer avec conviction pleine que Tourguéneff, dans ses confidences les plus intimes, ne parlait qu'avec la plus grande estime de ses amis — hommes de lettres — français : Flaubert, Zola, Daudet, Maupassant, Goncourt, et d'autres qu'il chérissait beaucoup. Il était fier de ces bonnes relations avec d'illustres écrivains français et ne le cachait jamais...

Je me rappelle bien comment, à la mort de Gustave Flaubert, qu'il vénérait particulièrement, Tourguéneff proposa au public russe de faire une souscription pour le monument du grand défunt ; c'est alors qu'une partie de la presse se rua contre Tourguéneff, en lui démontrant avec ironie qu'il était tout à fait inutile de souscrire pour le monument d'un écrivain étranger, tandis que tant de célébrités russes, Gogol, Griboïedoff, Ler-

montoff, ont longtemps attendu un monument ou n'en ont pas encore.

Votre très dévoué
JACQUES POLONSKY.

Enfin, je reproduirai la lettre que m'a écrite, le 14 novembre 1887, Saltykov (Stchédrine), à qui Tourguéneff avait adressé la lettre citée plus haut et où il exprime son opinion sur Goncourt et sur Zola :

Je ne vois rien d'offensant et rien de perfide à l'égard de ses amis dans l'appréciation de Tourguéneff sur les réalistes français contemporains. On peut conserver les relations amicales et ne pas tout admirer dans ses amis. Tourguéneff s'était exprimé d'une manière un peu brutale en disant que l'œuvre de Zola et de Goncourt pue la littérature, mais c'est tout. Cette appréciation était la réponse à ma lettre, où je disais que ces écrivains ne sont pas des réalistes comme, par exemple, Gogol, Dickens, etc., mais des psychologues qui ont pris le nom de réalistes...

Et plus loin il ajoute :

Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais remarqué dans le caractère de Tourguéneff la moindre trace d'hypocrisie.

En somme, dans toute la correspondance de Tourguéneff, nous n'avons pu relever contre ses amis littéraires de France qu'un seul trait, fort innocent, qui ne prouve rien contre la sincérité de ses amitiés, mais montre simplement son indépendance de jugement. Comme le dit Saltykov, en effet, on peut être un véritable ami sans tout admirer. C'est aussi l'opinion de Zola. D'ailleurs, il

n'y mettait aucune hypocrisie puisque nous avons vu déjà, par sa lettre à Daudet au sujet de *Nabab*, qu'il n'hésitait pas à mettre la critique à côté de l'éloge.

*
* *

Jusqu'ici ce ne sont que des paroles. Passons aux faits :

Par les lettres à Zola que je publie aujourd'hui, on jugera du dévouement avec lequel, ne ménageant ni son temps ni ses démarches, Tourguéneff a travaillé à faire connaître en Russie l'œuvre de son ami. Ce qu'il a fait pour Zola, il l'avait déjà fait pour Flaubert; ensuite ce fut le tour de Goncourt, de Guy de Maupassant. Jamais il n'a eu, pour sauvegarder ses propres intérêts, autant de soins minutieux qu'il en a mis au service de ses amis. C'est lui qui traitait pour eux; il avait demandé à Zola pour la Russie, comme à Tolstoï pour la France, une procuration dont Zola a retrouvé dans ses papiers cette minute écrite de la main de Tourguéneff :

Je soussigné déclare donner pleins pouvoirs à M. Ivan Tourguéneff relativement à mes droits d'auteur provenant de traductions qui seraient faites de mes ouvrages en langue russe. En outre, j'autorise M. Tourgnéneff à entrer, avec les traducteurs et éditeurs, en pourparlers pour les conditions à intervenir.

Et si l'on veut savoir comment il présentait les œuvres de ses amis, avec quelle abnégation il s'effa-

çait pour leur faire place, qu'on lise les quelques lignes suivantes d'une lettre que Charles Emond m'adressa :

... Le journal le *Temps* avait déjà publié quelques-unes de ses œuvres lorsque, le rencontrant un jour, je lui fis l'observation que notre ami commun Hébrard serait fort aise de lui offrir une fois de plus l'hospitalité du *Temps*.

— Passons, si vous voulez bien, chez moi, répondit Tourguéneff après un instant de réflexion, et je promets à Hébrard et à vous une surprise dont vous serez plus que satisfaits.

C'est pour la première fois que j'entendais Ivan Serguéïévitch se prononcer d'une façon aussi flatteuse sur son propre mérite.

Arrivé chez lui, Tourguéneff tira de son bureau un rouleau de papier.

Je cite textuellement :

— Tenez, me dit-il, voici de la copie de derrière les fagots pour votre journal. Ce qui veut dire que je n'en suis point l'auteur. Le maître — car c'est bien un maître, celui-là, — est presque inconnu en France, mais je vous affirme en mon âme et conscience que je ne me sens pas digne de dénouer les cordons de ses souliers.

Le surlendemain paraissaient dans le *Temps*, les *Souvenirs de Sébastopol* par Léon Tolstoï.

C'était en avril 1876.

Voilà ce que Tourguéneff savait faire pour ses amis, et je crois qu'on chercherait longtemps dans le monde littéraire un écrivain capable d'une telle modestie et d'une telle abnégation.

*
* *

Si j'insiste ainsi pour éclairer d'un jour véri-

table le caractère généreux et loyal de Tourguéneff, c'est parce que je me souviens d'une conversation plus récente avec Alphonse Daudet, où il n'était plus question ni des *Souvenirs sur Tourguéneff*, ni des fameuses lettres à Sacher-Mazoch, mais bien d'impressions personnelles conservées par l'auteur du *Nabab*.

— Vous avez peut-être entendu parler, me dit-il, du procès que me fit, il y a quelques années, un acteur que j'avais hébergé et qui m'en récompensait ainsi parce que j'avais refusé de collaborer à une adaptation inepte d'un de mes romans en drame. Son travail était au-dessous de tout et témoignait même d'une ignorance complète de l'orthographe. Cependant il affirmait que je m'étais approprié ce travail et que j'avais intention de m'en servir. Il va sans dire que la chose fut tirée au clair et qu'il perdit son procès, mais j'en avais eu beaucoup d'ennuis. Avant le jugement, je rencontrai un jour Tourguéneff. « Ecoutez, Daudet, me dit-il, il paraît que votre affaire n'est pas claire; on dit que vous pourriez bien être condamné... » — A la manière dont cela fut dit, je vis bien que ceux qui entouraient Tourguéneff et le renseignaient n'étaient pas de mes amis. Il est probable aussi qu'il ne me pardonnait pas de n'être jamais allé chez lui, malgré ses invitations. Etant marié, je ne vais dans une famille qu'avec ma femme, et comme ses invitations s'adressaient à moi seul, je restais chez moi.

Cependant Alphonse Daudet m'avoua qu'il n'aurait sans doute pas écrit le *post-scriptum*, cause de tout cet incident, s'il avait laissé passer le temps sur la première impression. Mais, comme il le dit lui-même, c'est au moment où il corrigeait les épreuves de son volume que des amis prévenants, — il y en a toujours, — lui signalèrent les pages le concernant dans les *Souvenirs sur Tourguéneff*.

Enfin, après la lecture des lettres de Tourguéneff à Flaubert, que j'ai publiées dans Cosmopolis, en 1896, le maître m'a écrit la même année :

Les lettres de Tourguéneff que vous me communiquez, accompagnées de vos notes intelligentes et subtiles, ont en effet modifié mon sentiment sur le grand écrivain russe. Oui, vous avez raison, Tourguéneff n'est pas fourbe, il n'a pas deux figures, ou du moins, il ne les a que selon la condition mondaine et sociale. Il m'apparaît surtout dans ses lettres comme un esprit chagrin, un homme mécontent de tout, surtout de lui-même ; il n'a pas mené sa vie et elle l'a conduit où il ne voulait pas ; c'est un mal couché qui se tourne et retourne dans les faux plis de ses draps.

Je trouve aussi dans cette correspondance une preuve nouvelle de ce que je savais déjà, qu'un étranger, si affiné soit-il, ne connaît jamais bien notre langue ; les jugements écrits de Tourguéneff sur les littérateurs français, de même que ses jugements parlés, attestent cette vérité. Je me rappelle nos discussions à propos de Chateaubriand et des *Mémoires d'Outre-tombe*, sa stupeur quand Flaubert et moi lui affirmions que le maître de la langue française au dix-neuvième siècle était celui-là, et pas un autre que celui-là...

Mais je m'arrête ; les souvenirs affluent et je n'ai pas le temps de bavarder... (suivent quelques lignes d'un caractère personnel). Alphonse Daudet.

Cette lettre nous montre que, s'il reste encore une certaine amertume dans le cœur d'Alphonse Daudet, du moins son grand esprit commence à se dégager de suggestions intéressées, et tout fait supposer qu'éclairé complètement par ce que je viens d'établir aujourd'hui, il rendra pleine justice à son ancien ami [1].

Quant à l'opinion de mon éminent correspondant sur la connaissance qu'avait Tourguéneff de la langue française, je rappellerai que, dans une lettre à George Sand, Flaubert exprimait son vif chagrin de ne pas se trouver en accord avec l'écrivain russe et un autre écrivain, *français* celui-là, sur Chateaubriand :

Mais comme il est difficile de s'entendre! s'écrie-t-il. Voilà deux hommes que j'aime beaucoup et que je considère comme de vrais artistes, Tourguéneff et Zola. Ce qui n'empêche qu'ils n'admirent nullement la prose de Chateaubriand et encore moins celle de Gautier. Des phrases qui me ravissent leur semblent creuses. Qui a tort? et comment plaire au public quand vos plus proches sont si loin? Tout cela m'attriste beaucoup. Ne riez pas [2].

Interrogé, Emile Zola me fit remarquer tout d'abord que l'importance donnée à la discussion littéraire sur Chateaubriand a été exagérée. Ni

1. Ces lignes ont été écrites en 1897 et également publiées dans COSMOPOLIS. Le regretté maître en a pris connaissance et ne m'a pas caché la satisfaction qu'il éprouvait de pouvoir définitivement revenir sur son premier sentiment.

2. Gustave Flaubert, *Correspondance*, IVe série, p. 228.

Flaubert ni Daudet n'en ont assez dit les circonstances et les conditions, pour que les profanes puissent comprendre. Dans les réunions des « Cinq », on parlait un peu de tout, du mérite des divers écrivains français et étrangers entre autres choses, et ce n'était pas Chateaubriant seul qui motivait le heurt d'opinions entre Flaubert et Tourguéneff, mais leur conception entière sur la façon d'écrire. On sait jusqu'à quel point extrême l'auteur de *Madame Bovary* poussait le culte de la phrase bien faite, harmonieuse. Pour lui, elle devait être comme coulée dans le bronze ou sculptée dans le marbre, se tenir debout rigide, en une plasticité parfaite. Il considérait la prose comme le moins aisé des moyens d'expression esthétique ; la poésie, même médiocre, peut séduire, sembler belle, grâce au rythme et à la rime ; la prose ne peut atteindre son effet d'harmonie complète qu'après de longs et laborieux efforts. On s'explique, dès lors, le délai de dix ans qu'il mettait à écrire un roman.

Tourguéneff, lui, se préoccupait davantage de la vie, de la vérité que de la forme, tout en voulant celle-ci artistique. Aussi ne pouvait-il comprendre cette recherche minutieuse du mot précis, cette peur de se répéter et surtout les « qui » et les « que » trop fréquents.

— Comment ! — s'écriait-il, — vous évitez les « qui » et les « que », ces tout petits mots, si commodes pour lier les phrases, quand nous autres Russes nous sommes si gênés par des conjonctions

équivalentes d'une fastidieuse longueur ! Mais c'est une aubaine, une chance unique ! « Qui », « que », — répétait-il, — et vous vous plaignez ?..... Je ne comprends plus.

Il comprenait moins encore lorsque Flaubert niait devant lui Mérimée, Mérimée que l'écrivain russe tenait pour un vrai maître et qui avait été l'ami, le préfacier et le traducteur de ses œuvres en France.

— Allons ! — dit un jour Flaubert, — apportez la prochaine fois un livre de Mérimée, je n'en ai pas chez moi, et nous causerons de son style.

Le livre apporté, Flaubert se mit à lire, s'arrêta à chaque ligne, pour tout critiquer, la syntaxe, les images, les tournures fâcheuses, les « qui » et les « que » surtout, les phrases toutes faites, les lieux-communs platement écrits.

« Il fallait voir l'ébahissement de ce pauvre Tourguéneff, — me dit Zola avec un sourire de sympathie pour son ancien ami ; — ses tentatives de défense, ses efforts pour démontrer que les choses simples devaient êtres dites simplement. Il réussissait seulement à provoquer des attaques plus rudes, et il finissait par murmurer d'un sincère accent de détresse : — Je ne vous comprends pas ! Je ne vous comprends pas !

« Non, il ne comprenait pas. Très cultivé, suffisamment versé dans notre langue, il n'en était pas moins un écrivain étranger. Comment aurait-il pu pénétrer ses finesses, ses subtilités, lorsqu'elles demeurent inaccessibles à pas mal de Français ?

« Je dois cependant ajouter, — continua Zola, — qu'il m'était arrivé de m'associer aux observations de Tourguéneff, dans sa discussion avec Flaubert qui soutenaient Daudet et Goncourt. J'estimais, et j'estime toujours, qu'il y a parfois danger à ciseler la parole comme le bronze. En poussant trop loin le souci puriste de la phrase, en enchaînant la liberté vivante qui est l'âme même du verbe, on risque de le dessécher, de lui ôter toute vie. La toilette est indispensable; la page doit se présenter nette devant le lecteur, ne pas le fatiguer par des redites, ou le trop choquer par des expressions toutes faites; mais on paralyse son génie en voulant trop soigner sa phrase. Et c'est évidemment à une de ces discussions, où je me rangeai du côté de l'écrivain russe, que Flaubert fait allusion dans sa lettre à George Sand. Quant à Chateaubriand en particulier, Tourguéneff l'admirait certainement beaucoup, tout en étant gêné par la pompe constante de son style. Mais il ne pouvait pénétrer le culte de Flaubert qui récitait certaines phrases des « Mémoires d'Outre-Tombe », avec la passion dévote d'un prêtre officiant à l'autel de son dieu. J'étais avec Flaubert, de toute ma foi littéraire, seulement, je le répète, je ne donnais pas toujours tort à Tourguéneff. »

Quoi qu'il en soit, de cet entretien avec Zola, et de la lettre citée de Flaubert, il résulte qu'on peut admirer avec quelque réserve l'*écriture* d'un très grand écrivain sans passer pour un ignorant

des finesses de la langue. Le fait seul de discuter avec un écrivain étranger des questions de style, c'est déjà lui reconnaître une compétence suffisante, surtout lorsqu'on voit le maître styliste qu'est Flaubert se demander à ce propos: « Qui a tort? »

C'est qu'en effet, élevé par des parents qui connaissaient bien le français, exercé dans cette langue par des gouverneurs d'origine dès son plus jeune âge, ayant ensuite passé en France, dans les milieux littéraires, la plus grande partie de sa vie, Tourguéneff a su tellement pénétrer les beautés du clair verbe de ses amis, que Taine a pu dire de lui que sa langue était celle des salons du XVIII[e] siècle.

Cependant autre chose est de comprendre une langue au point d'en sentir les beautés et les finesses, et autre chose de pouvoir en ciseler une œuvre d'art. Aussi Tourguéneff s'est-il toujours défendu d'avoir écrit la moindre de ses œuvres dans une autre langue que le russe. Un de ses biographes, M. Venguérov, ayant dit que certains de ses récits avaient été écrits en français ou en allemand, Tourguéneff protesta vivement : « Je n'ai jamais publié une seule ligne qui ne fût en russe ; autrement je ne serais pas un artiste mais un écrivailleur au-dessous de tout. Comment peut-on écrire dans une langue étrangère quand on a déjà tant de mal à exprimer proprement dans sa langue maternelle les pensées et les images qui vous hantent ! »

Et de fait, quand il voulait donner au public fran-

çais un de ses ouvrages, Tourguéneff, — qui montre par la correspondance que nous publions combien élégante est sa phrase française, — recourait néanmoins aux bons offices de ses amis, M. et Mme Viardot, ou à ceux de Mérimée, ou de Flaubert, comme nous l'avons vu dans les lettres qu'il lui adressait à propos de *Monsieur Francois*, nouvelle parue d'abord dans la *Nouvelle Revue*. Sous ce rapport, Daudet et Tourguéneff sont donc parfaitement d'accord.

Quoi qu'il soit des nombreuses questions soulevées par l'incident que j'ai raconté, il m'a été une occasion propice de mettre en relief le véritable caractère des relations de Tourguéneff avec ses amis français.

I

48, rue de Douai.
Vendredi soir.
[Commencement de 1874] (1).

Mon cher Zola,

Je suis désolé de vous avoir fait faire une course inutile. Je croyais vous avoir dit que je resterais à la maison jusqu'à 2 heures. Je vous demande bien pardon de mon manque de mémoire. Voulez-vous venir demain, ou dimanche, ou lundi, *avant* 2 heures, ou mardi de 4 à 6? Je vous attendrai bien sûr. Faites-moi savoir le jour et l'heure si vous voulez.

Tout à vous
Iv. TOURGUÉNEFF.

II

Spasskoïé,
Gouvernement d'Orel,
Ville de Mtsensk.
Jeudi, 17/5 juin 1874.

Mon cher Zola,

Si vous avez un atlas, trouvez-y la carte de Rus-

1. La date est établie approximativement d'après l'adresse, le numéro 48 de la rue de Douai étant devenu le numéro 50 en 1874 et Tourguéneff n'ayant pas correspondu avec Zola avant 1873. D'ailleurs, j'ai classé chronologiquement toutes les lettres non datées, avec une quasi-certitude, en me basant soit sur leur contenu, soit sur leur adresse, soit sur les souvenirs d'Emile Zola.

sie et faites glisser votre doigt, en partant de Moscou, dans la direction de la Mer Noire, vous trouverez sur votre chemin — un peu au nord d'Orel — la ville de Mtsensk. Eh bien! mon village est à 10 kilomètres de cet endroit assez peu prononçable, comme vous voyez. C'est une solitude calme, verte, triste, absolue. Si je puis y travailler, j'y resterai quelque temps, sinon, je file, et après un séjour de six semaines à Carlsbad, je rentre à Paris, où je vous verrai bien certainement.

Et maintenant, les affaires!

J'ai acquis à Pétersbourg la conviction que, vu l'état actuel de la législation internationale, il n'y a rien à faire pour empêcher le premier venu de vous traduire et de vous publier, c'est pourquoi je n'ai pu placer la « *Conquête de Plassans* ». Aucune traduction n'en a encore paru, mais l'éditeur de la revue dont je vous ai parlé[1] ne voulait pas se risquer à commander une traduction dont il n'aurait pas eu la primeur. (Au moment où je quittai Pétersbourg, la *Curée* venait de paraître chez un libraire sous le titre « *Dobytcha brochennaia sobakam,* » mot à mot: *Proie jetée aux chiens*). Mais comme l'éditeur en question tient beaucoup à publier vos ouvrages dans sa revue, il vous propose par mon entremise de vous payer 30 roubles (105 francs) par feuille d'impression pour tout ce que vous lui enverrez en manuscrit et en épreuves, et,

1. L'éditeur est certainement M. Stassulevitch, directeur du *Messager de l'Europe*.

comme il doit payer à peu près autant au traducteur je trouve que c'est un prix raisonnable et que vous devez l'accepter. Répondez-moi à l'adresse suivante :

« M. I.-T., St-Pétersbourg,
Hôtel Demouth, Grande rue des Écuries ».

Je serai là dans une vingtaine de jours au plus tard et je pourrai transmettre votre réponse à l'endroit voulu.

L'éditeur a lu votre *Conquête* et en a été ravi.

Le roman que vous êtes en train d'écrire m'intrigue beaucoup. Il me semble qu'il sera excellent. Le sujet en est très simple et très original à la fois [1].

Je viens d'écrire à Flaubert, mais je crains fort que ma lettre ne le trouve plus à Croisset. Il avait l'intention d'aller se rafraîchir le sang en Suisse, au Righi. Le public russe n'a pas voulu mordre à son *Antoine*, qui n'a pas même été défendu! Il ne faut pas qu'il sache cette particularité.

Au revoir, je vous souhaite santé et bonne humeur, et je vous serre cordialement la main.

IV. TOURGUÉNEFF.

P. S. — La politique prend une drôle de tournure chez vous.

1. *La faute de l'abbé Mouret.*

III

Carlsbad, Konig von England.
Lundi, 11 août 1874.

Mon cher Zola,

Quelqu'un a dû me jeter un mauvais sort: Voilà trois mois que je roule de « chute en chute ». Après avoir souffert mort et martyre dans la « cara patria » me voilà repris de plus belle par la patte, ici à Carlsbad! J'en ai assez comme cela et dès que je pourrai me mettre en mouvement, je filerai sur Paris et de là sur Bougival. Souffrir pour souffrir, je serai là au moins chez moi.

Je n'ai pas oublié vos intérêts et mes promesses. J'ai eu des entretiens à fond avec l'éditeur de la revue russe (*le Messager de l'Europe*) M. Stassulevitch. Je pourrais vous transmettre par le menu ses propositions, qui sont fort acceptables; mais comme il doit venir à Paris au mois de septembre (vers le 10 ou le 15), je préfère vous faire faire sa connaissance et alors nous traiterons de tout comme des gens sages et raisonnables [1]. Vous serez à Paris à cette époque, n'est-ce pas? Ecrivez-moi un mot à Bougival (Seine-et-Oise) Maison Halgan; près de l'église. J'espère y être dans une semaine, si le

1. On a vu dans ma préface que Tourguéneff s'était activement entremis pour assurer à Zola une collaboration régulière et rémunératrice à une publication russe. Cette lettre, ainsi que les suivantes, a trait à ses démarches auprès du directeur d'une revue où il écrivait lui-même.

diable (car la goutte n'est pas autre chose) ne s'en mêle.

Je vous rapporte une traduction de la *Curée* horriblement mutilée par la censure. La *Conquête de Plassans* a été donnée en résumé par un journal — le *Journal* (russe) *de St-Pétersbourg*, — un autre (*la Gazette de Moscou*) donne la traduction entière dans un feuilleton.

Je vous souhaite bonne santé et du travail. Le sujet de votre nouveau roman [1] est scabreux — je veux dire : difficile — mais vous parviendrez à le mâter ! Vous êtes un piocheur et vous n'avez pas la goutte.

Mille amitiés et au revoir,

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — J'ai reçu une lettre de Flaubert. Il est à Croisset et s'apprête à entamer son roman [2].

IV

Bougival,
Maison Halgan (Seine-et-Oise).
Mercredi, 23 septembre 1874.

Mon cher ami,

Il y a trois semaines que je suis revenu ici, toujours souffrant de la goutte. (Maintenant, cela va mieux). J'attendais pour vous écrire l'arrivée de Stassulevitch (l'éditeur de la revue dont je vous ai parlé), et voici que je reçois une lettre par laquelle

1. *La Faute de l'abbé Mouret.*
2. *Bouvard et Pécuchet.*

il m'annonce qu'il a dû revenir à franc étrier à Pétersbourg pour sauver sa revue qu'on voulait supprimer ! Il y est parvenu, mais il ne pourra venir à Paris qu'au mois de décembre. En attendant, il tient fort à ce que je m'arrange avec vous et il m'a en-envoyé ses conditions. Il faut donc que nous nous voyons le plus tôt possible. Malheureusement j'ai perdu mon petit livre d'adresses et je n'ai plus la vôtre. Je suis obligé de vous écrire par l'entremise de Charpentier. Je dois aller demain à Paris ; mais vous n'aurez pas encore reçu ma lettre, peut-être, et samedi — quoique tout boiteux encore — je m'en vais chez ma fille (auprès de Châteaudun), où je dois rester jusqu'à mardi.

J'ai conscience de vous faire venir par ce mauvais temps à Bougival. Voilà ce que je vous propose : Si Charpentier vous envoie cette lettre demain matin, venez à 2 heures à la rue de Douai, ou bien donnons-nous rendez-vous *mercredi* à 11 heures au Café Riche, par exemple, pour y déjeuner ensemble. C'est entendu n'est-ce pas ? Demain ou mercredi.

J'ai rapporté un exemplaire de la traduction de la *Curée*. La (*Conquête de Plassans* a eu deux traductions, deux abrégés (comme ce que faisait Forgues dans la *Revue des Deux-Mondes*), trois ou quatre comptes rendus et autant d'articles de critique. On ne lit que vous en Russie.

Au revoir et mille amitiés.

Votre

Iv. TOURGUÉNEFF.

V

Bougival,
Maison Halgan (près de l'église).
Jeudi, 1er octobre 1874.

Mon cher Zola,

Je suis revenu avant-hier de mon excursion à Châteaudun, et j'avais bien l'intention d'aller à votre rendez-vous d'hier, mais j'ai été repris dans la nuit par une neuvième rechute de goutte, et je vous ai écrit dès le matin une lettre adressée par Charpentier pour vous prévenir. Elle a été portée à Paris par le jeune G. Chamerot, le mari de la fille aînée de Mme Viardot, mais le commissionnaire auquel il avait remis cette lettre prétend n'avoir pas pu trouver le n° 21 de votre rue, (l'adresse avait été donnée par Charpentier), de façon que vous avez dû faire une course inutile et m'attendre au café. Je vous en demande bien pardon.

J'ai passé toute la journée d'hier dans mon lit, et je ne sortirai pas avant 3 ou 4 jours. Cependant je voudrais vous voir et causer avec vous de notre affaire. Si cela ne vous ennuie pas trop, venez demain, vendredi, entre le déjeuner et le dîner, ici. Il faut prendre la gare St-Lazare. Le train part toutes les heures 35. Arrivé à la station de Rueil, vous prendrez l'omnibus américain qui vous mènera à Bougival (ne prenez pas celui qui ne va qu'à Rueil), et puis vous aurez cinq minutes de

marche jusqu'à la maison Halgan, qui se trouve derrière l'église.

Je serais bien content de vous voir. En attendant, je vous serre la main.

Votre

Iv. Tourguéneff.

P. S. — Je vous ai envoyé un télégramme hier soir.

VI

Bougival,
Maison Halgan (près de l'église).
Samedi, 3 octobre 1874.

Mon cher Zola,

Certainement que je serais enchanté de voir Charpentier, mais voici ce que je vous propose. Je vais mieux et lundi je pourrai aller à Paris. Voulez-vous faire lundi ce que nous devions faire mercredi dernier et venir avec Charpentier au Café Riche, à 11 heures? Si quelque diablerie se mettait de nouveau en travers, je vous télégraphierais, maintenant que je sais votre adresse.

A bientôt, dans tous les cas, et mille amitiés.

Iv. Tourguéneff.

P. S. — Si vous ne pouvez venir lundi, voulez-vous mercredi? Si vous ne m'écrivez pas, je saurai que ça veut dire lundi.

VII

50, rue de Douai.
Mardi,
(février, 1875).

Mon cher ami,

Je vous remercie de l'envoi de votre article sur A. Dumas [1]. Il me mettra encore un peu plus mal avec lui, mais cela m'est très indifférent. Je voudrais vous faire dîner (vous et Flaubert) avec Saltykov [2]. La bouillabaisse de l'autre jour m'a laissé une si profonde impression que je ne serais pas éloigné de recommencer vendredi au même endroit. Cela vous va-t-il? Ecrivez-moi un mot. J'en parlerai aujourd'hui à Fl. Je n'ai pas pu venir dimanche.

Je vous serre cordialement la main.

Tout à vous
Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Il est entendu que c'est moi qui donne le dîner.

VIII

50, rue de Douai.
Jeudi, 25 février 1875.

Mon cher ami,

Votre paquet est parti *le jour même* où je l'ai

1. Cet article a paru dans le *Messager de l'Europe* (mars 1875) sous le titre : *Un Nouvel Académicien*, à propos de la réception à l'Académie française de A. Dumas fils.
2. Le célèbre satirique russe connu sous le pseudonyme de Stchédrine.

eu, c'est-à-dire lundi. Il viendra encore à temps, je l'espère. Attendons la réponse.

J'ai une matinée littéraire et musicale (russe, une chose de bienfaisance pour samedi et j'ai tant de besogne que la tête me tourne.

Je viendrai pour sûr dimanche chez Flaubert. Vous y viendrez aussi?

Tout à vous

Iv. TOURGUÉNEFF.

IX

50. rue de Douai, Paris.
Samedi, 27.
(février 1875.)

Mon cher ami,

C'est convenu, — à lundi[1]. Merci de votre livre[2], que j'ai déjà commencé. Je vous envoie une petite chose de moi qui a paru au *Temps*[3].

Mille amitiés et au revoir.

Iv. TOURGUÉNEFF.

X

50, rue de Douai.
Jeudi, 13 mai (1875).

Mon cher Zola,

Ecrivez, s'il vous plaît, aujourd'hui même (le

1. Rendez-vous pour un dîner avec Flaubert, Daudet et Goncourt.
2. *La Faute de l'abbé Mouret.*
3. Nouvelle intitulée : *Ça fait du bruit* !

13/1 mai), à Stassulevitch, que vous lui envoyez un feuileton le 8/20. Dorénavant il vous prie de lui écrire toujours le 1/13 du mois pour l'avertir, soit que vous envoyiez un feuilleton, soit que pas. J'irai vous voir dans la matinée d'après-demain pour *vous remettre de l'argent*, etc... Demain je suis trop occupé.

Tout à vous
Iv. Tourguéneff.

XI

50, rue de Douai.
Mardi, 25/13 mai 1875.

Mon cher Zola,

Si vous voulez voir mon portrait, venez après-demain jeudi, *à midi*, rue Fontaine 42, chez Harmaloff; j'y serai. Ce sera la dernière séance. Le portrait est presque terminé. Cela me fera une occasion de vous voir une dernière fois avant mon départ pour Carlsbad, qui aura lieu *vendredi*.

Au revoir et laissez-moi vous serrer la main.

Tout à vous
Iv. Tourguéneff.

XII

Bougival, Les Frênes.
Le 26 septembre 1875.

Mon cher ami,

Votre lettre du 8 ne m'est parvenue que le 20! La

poste me joue de ces tours-là depuis quelque temps. Je vous écris dans l'espoir que ma lettre vous trouvera encore à St-Aubin. Je ne doute pas que l'air de la mer n'ait fait le plus grand bien à votre femme, et je suis heureux de voir que vous travaillez et que vous achevez des livres. Il y a donc encore des gens qui poussent à la charrue !

Le pauvre Flaubert est dans un état moral absolument pitoyable : il faut, comme vous dites, que tous ses amis se resserrent autour de lui cet hiver, *s'il vient à Paris*, car ce n'est pas encore bien sûr. C'est une abominable brutalité du sort de venir ainsi frapper l'homme du monde le moins capable de vivre par son travail.

Stassulevitch, que j'ai vu plusieurs fois pendant son court séjour à Paris, a bien regretté aussi de n'avoir pas pu faire votre connaissance ; il s'est arrangé avec Charpentier pour le nouveau volume [1]. A propos, cela vous ferait-il quelque chose qu'on mit votre nom tout entier sur les feuilletons du *Messager de l'Europe* ? Il m'a chargé de vous le demander. Le dernier (sur les frères de Goncourt) est excellent. Il fera traduire leur roman, et Stassulevitch a déjà mis le grappin sur *Renée Mauperin*.

Comment ! ce pauvre Goncourt a des embarras d'argent lui aussi ? C'est bête et injuste.

1. Probablement *Son Excellence Eugène Rougon*, qui parut traduit en russe dans le *Messager de l'Europe* (livraisons janvier, février, mars et avril 1876.)

Je reste ici encore un mois ou six semaines, mais je vais souvent à Paris, et j'espère pouvoir vous serrer la main.

Iv. Tourguéneff.

XIII

Lundi, 50, rue de Douai.
(1er décembre 1875.)

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant une lettre de Stassulevitch qui m'écrit de vous *supplier* d'envoyer *par exception* votre feuilleton mensuel pas plus tard que le 5/17 décembre, c'est-à-dire dans quatre jours : à partir du 23 décembre *vieux* style, tous les ouvriers imprimeurs, etc. à Pétersbourg sont ivres-morts c'est la fête de Noël et on ne peut plus compter sur eux.

Il m'écrit en même temps qu'il a reçu le manuscrit tout entier de votre roman[1], qu'il a expédié les *seconds* 400 fr. à Charpentier, et qu'au commencement de janvier il enverra les troisièmes et derniers.

A dimanche. En attendant, bonne santé et bonne chance.

Tout à vous
Iv. Tourguéneff.

1. *Son Excellence Eugène Rougon.*

XIV

Paris, 50, rue de Douai.
Lundi, 24 janvier 1876.

Mon cher Zola,

Je viens de recevoir une lettre de Stassulevitch qui est lyrique d'enthousiasme à propos de votre feuilleton sur le mariage[1]. Il a un succès fou en Russie. J'ai eu bon nez en vous dirigeant de ce côté-là.

J'ai la goutte depuis quinze jours, c'est ce qui fait que notre dîner d'aujourd'hui est tombé à l'eau ; elle m'empêche aussi d'aller voir les *Danicheff*. Dès qu'il y aura un peu de mieux je prendrai une loge, pour pouvoir étendre le pied ; voudriez-vous alors venir avec moi ?

Vous allez bien, n'est-ce pas ?

Bon travail et bonne santé !

Tout à vous
Iv. TOURGUÉNEFF.

XV

50, rue de Douai.
Samedi midi.
(février 1876.)

Mon cher ami,

C'est comme un fait exprès : je sors hier pour la

1. *Le Mariage en France*, paru dans la livraison de janvier 1876 du *Messager de l'Europe*.

première fois et vous venez juste ce jour-là ; mais je compte bien vous voir demain chez Flaubert. Nous causerons des *Danicheff* et autres bourdes pareilles [1].

Je vous serre amicalement la main

Tout à vous

Iv. TOURGUÉNEFF.

XVI

50, rue de Douai.
Mercredi.
(mars ou avril 1876).

Mon cher ami,

Vous allez recevoir l'un de ces quatre matins (si vous ne l'avez déjà reçue) une lettre d'un M. Baïmakoff, propriétaire de la *Gazette* (russe) *de St-Pétersbourg*, avec la proposition de collaborer à son journal en y envoyant des feuilletons. *Ne vous engagez pas et ne répondez pas* avant de m'avoir parlé.

Voulez-vous passer demain chez moi avant 2 heures! Par la même occasion vous verrez mon portrait qui part après-demain pour l'Exposition [2].

Tout à vous

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. *Les Danicheff* ont été représentés pour la première fois au théâtre de l'Odéon le 8 janvier 1876.

2. Il s'agit du portrait peint par le grand artiste russe Harlamoff. Dans une lettre que ce dernier m'écrit à ce propos, il me dit se souvenir en effet de la visite à son atelier de Tourguéneff et Zola en 1876.

XVII

50, rue de Douai.
Vendredi, 7 avril 1876.

Mon cher ami,

J'ai attendu jusqu'à ce moment pour vous répondre: j'espérais recevoir un télégramme ou une lettre, mais rien n'est venu. Il est probable que les conditions dans lesquelles nous avons été forcés de proposer l'*Assommoir* n'ont pas été jugées admissibles.

J'approuve d'autant plus votre idée de remplacer votre correspondance mensuelle au *Messager de l'Europe* par un extrait précédé d'une analyse sommaire, surtout si cet extrait n'est pas pris dans les commencements du roman et offre par cela même l'attrait d'une primeur. Je ne doute pas que Stassulevitch n'accepte votre idée avec empressement et je ne crois pas qu'il soit nécessaire de l'avertir d'avance. Ainsi je crois que vous pouvez vous mettre à la besogne dès demain, car je vois qu'il faut renoncer à placer avantageusement la traduction.

Si quelque chose arrivait pourtant, je vous en avertirais aussitôt par télégramme.

A dimanche dans tous les cas.

Tout à vous
Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Goncourt m'a dit que Flaubert est malade d'un zona; ce n'est pas dangereux, mais c'est insupportable.

XVIII

Hôtel Demouth, St-Pétersbourg.
Jeudi, 27 mai/8 juin 1876.

Mon cher ami,

Voici trois jours que je suis ici et ce n'est qu'aujourd'hui que je puis vous donner une réponse. Malheureusement elle n'est pas bonne. Après 24 heures de réflexion, Souvorine (du *Nouveau Temps*) m'a déclaré qu'il ne pouvait pas continuer l'*Assommoir* ni vous offrir une somme quelconque, parce que le récit du sujet que vous avez fait dans le dernier feuilleton du *Messager Russe*[1] en a défloré la nouveauté et ôté l'intérêt. Est-ce la vraie raison, ou bien y en a-t-il une autre ? Je n'en sais rien, mais ces messieurs n'offrent pas d'argent.

J'avais été induit en erreur quant au *Dielo ;* ce journal — ou plutôt cette revue (elle ne paraît qu'une fois par mois) — n'avait donné qu'un résumé du roman, et sa situation est si précaire qu'il n'y a rien à faire de ce côté-là non plus.

Voici donc l'*Assommoir* assommé ! Vous vous imaginez la peine que cela me fait.

Quant à Stassulevitch, il est toujours on ne peut plus content de vos feuilletons, il y tient beaucoup et je crois qu'on pourrait hausser le prix, mais Saltykov, que j'ai vu à Bade, n'arrive qu'après-

1. *Messager de l'Europe,*

demain, et d'ici là il n'y a encore rien à faire. Je vous écrirai dès que S.[1] aura parlé avec son patron[2].

Tout cela n'est pas bien gai, et je vous prie de ne pas trop m'en vouloir. Je vous écrirai avant de quitter St-Pétersbourg et après avoir eu un entretien avec Saltykov.

Je vais bien et j'espère que le docteur allemand vous a retapé. Saluez de ma part Flaubert et les amis. Je vous serre bien amicalement la main.

Tout à vous

Iv. Tourguéneff.

XIX

Moscou,
Au comptoir des Apanages.
Jeudi, 15/3 juin 1876.

Mon cher ami,

Je suis ici depuis hier, et je pars demain pour la campagne. (Si vous voulez m'écrire un mot, voici mon adresse : M. I. T..., Russie, gouvernement d'Orel, ville de Mtsensk.)

Saltykov[3] est arrivé de Bade à Pétersbourg la veille de mon départ. Je l'ai vu et je lui ai parlé deux fois. Il avait l'intention de vous écrire pour vous proposer de leur fournir 4 feuilletons par

1. Saltykov.
2. L'éditeur des *Annales de la Patrie*, M. Kraïevsky.
3. M. Saltykov (Stchédrine) était à ce moment rédacteur en chef d'une importante revue : Les *Annales de la Patrie*.

an — à 100 roubles (330 fr.) par feuille d'impression. Comme vous en écrivez facilement deux et demie (feuilles) cela ferait 800 francs par feuilleton : 3,200 francs par an. Je vous conseille fort d'accepter *sans lâcher* Stassulevitch, c'est-à-dire en continuant à lui envoyer 12 lettres par an. Je crois que vous y parviendrez sans trop de peine et Stassulevitch, est une bonne pratique qu'il faut garder, surtout après la déconfiture de ce pauvre *Assommoir* en Russie.

Saltykov m'a dit qu'on vous indiquerait les sujets qu'on désirerait voir traiter par vous, et qu'ils ne ne demandent pas mieux que de commencer en octobre.

Faites-moi savoir ce qu'il résultera de tout cela.

La mort de Mme Sand m'a causé un très grand chagrin ; je suis sûr qu'elle a dû attrister Flaubert; je veux lui écrire. Vous pourriez faire une très belle lettre sur elle. (1)

Je vous serre cordialement la main et suis

Votre tout dévoué

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Zola écrivit en effet un article sur George Sand dans le *Messager de l'Europe* de juillet 1876.

XX

Spasskoïé,
Couvernement d'Orel,
Ville de Mtsensk.
lundi, 3 juillet/21 juin 1876.

Mon cher ami.

Je viens de recevoir votre lettre dans mon cul-de-sac, et je me hâte de répondre. Je commence par regretter beaucoup le mal que je vous ai fait indirectement en vous recommandant ce médecin allemand : décidément rien d'allemand ne va aux Français. Je suis heureux de savoir que vous êtes mieux, et je ne doute pas que l'air de la mer ne vous fasse du bien.

Quant à l'affaire des correspondances, elle est parfaitement nette. Saltykov, qui se trouve pour le moment dans un village aux environs de Moscou, m'a écrit encore hier. Vous savez les conditions : 4 correspondances par an, — aux mois de janvier, avril, juillet et octobre, — 300 francs par feuille d'impression, — de 2 à 3 feuilles. On désirerait commencer dès le mois d'octobre de cette année. C'est à vous de décider sur quoi vous voulez écrire : je vous ai parlé de la *couleur* de la revue [1].

Je serai de retour à Paris dès le 28 ou 30 juillet. Nous prendrons jour pour la fin d'août et nous

1. Cette revue, les *Annales de la Patrie*, était la plus libérale des publications russes d'alors.

arrangerons tout cela. Saltykov retourne à Pétersbourg vers le 15 septembre. La revue paraît le 1er octobre vieux style, c'est-à-dire le 13. Je suppose que le temps ne vous manquera pas ; sinon ce sera pour le 1er janvier. Stassulevitch sera prévenu d'une façon délicate.

Lui aussi vient de m'écrire. Il avait reçu votre article sur George Sand et en paraissait enchanté. Il n'est pas impossible que j'en écrive plus tard un à propos du vôtre, où je ferai de la polémique amicale. Je suis très curieux de lire votre article.

Je travaille ici comme un forcené. Je me couche à 2 heures. Je m'endors à 3. Je me lève à 9, et le jour je suis accablé d'affaires. Heureusement la goutte me laisse en repos jusqu'à présent. M. Nittershauser m'a mieux réussi qu'à vous.

Ma lettre vous trouvera encore à Paris. Laissez votre adresse maritime à la rue de Douai ; je vous écrirai dès mon retour.

Au revoir, je vous serre cordialement la main.

Votre tout dévoué

Iv. Tourguéneff.

P. S. — Il y a bien peu de chance pour le petit correspondant à 200 francs. J'ai frappé à deux ou trois portes. Visage de bois. Enfin, tout n'est pas dit.

P. P. S. — Le nom de votre nouvelle revue est *Otetchestvennya Zapiski*. C'est terriblement long et difficile. Ça veut dire : *Annales de la Patrie*. Ce

titre est très bête. On l'a acheté sous le règne de l'empereur Nicolas, alors qu'il était défendu de fonder de nouveaux journaux.

XXI

Bougival,
Les Frênes.
Lundi, 7 août 1876.

Mon cher ami,

Le papier sur lequel je vous écris est d'une élégance fantastique, mais c'est par hasard que je l'ai.

Je suis revenu hier, après un voyage de 8 jours du fin fond de la Russie. J'ai trouvé ici votre lettre et deux autres de Stassulevitch. Je suis fort content que cela se soit arrangé ainsi, et vous avez fort bien agi de ne pas lâcher la proie pour l'ombre ; — ce n'est pas ce que je voulais dire, car l'autre revue n'est pas une ombre ; mais enfin le mieux est l'ennemi du bien, et ce surcroît de travail vous aurait éreinté. Enfin, vous sortez de tout cela avec une augmentation. Soyez tranquille, j'écrirai tout ceci à Saltykov, de façon à ne pas vous mettre mal avec lui.

J'ai réussi à finir mon roman à la campagne et je vais me mettre à la copie[1]. Je ne bougerai pas d'ici pendant six semaines — ça ne durera

1. *Terres vierges*. L'original russe a paru dans le *Messager de l'Europe*, livraison de janvier et de février 1877.

pas moins — à l'exception de deux ou trois jours que j'irai passer à Croisset, chez Flaubert.

Je vous souhaite de vous remettre complètement en belle santé et bonne humeur — et achevez l'*Assommoir* ! La pièce de théâtre, c'est fort bien et amusant, mais le peu que j'ai lu (par bribes dans les feuilletons) de l'*Assommoir* m'en a donné une très haute idée.

Allons, à bientôt ! car je vous prie bien de m'avertir quand vous serez à Paris. Je vous serre cordialement la main.

Tout à vous

Iv Tourguéneff.

XXII

50, rue de Douai.
mercredi 1876.

Mon cher ami,

Je viens à vous avec la demande suivante : Seriez-vous homme à lire quelque petit fragment de vous (8 à 10 minutes) à une matinée musico-littéraire que nous sommes en train d'organiser pour les pauvres étudiants russes qui se trouvent à Paris, et qui aurait lieu dimanche (dans dix jours) à la maison de la rue de Douai ? Votre nom sur l'affiche (rien de public) attirerait mes compatriotes comme le miel les mouches. Je lis aussi quelque chose ; Mme Viardot chante, etc. Si c'est possible, répondez oui et indiquez-moi le fragment pour qu'on

puisse le mettre sur le programme. Si c'est impossible, eh bien ! nous nous résignerons — le cœur gros.

Tout à vous

Iv. Tourguéneff.

P. S. — Cela se ferait à 3 heures, avant d'aller chez Flaubert.

Tourguéneff organisait des matinées et des soirées littéraires et musicales au profit de différentes œuvres. C'est pour une de ces matinées qu'il demandait le concours de Zola. Malgré l'émotion, la peur qu'il éprouvait alors à paraître en public, l'auteur des *Rougon-Macquart* consentit à lire le charmant épisode de Miette et de Sylvère au « puits mitoyen » (*La Fortune des Rougon*). Comme le maître m'écrit lui-même : « La lecture que j'ai faite à la matinée de Mme Viardot, était, en effet, ma première lecture publique et je n'en avais pas dormi de trois nuits. » Combien grand devait être le désir de Zola d'être agréable à son ami pour le décider quand même à affronter la redoutable épreuve !

XXIII

[1876].

Mon cher ami,

Flaubert a dû vous remettre hier le *programme* ! ainsi que l'envoi de Stassulevitch, c'est donc pour samedi 3 heures. Mais si vous vouliez que nous fassions une petite répétition, qui sera, je le crois, nécessaire, je pourrai venir demain mardi chez

vous vers 4 heures et nous arrangerions la chose. Cela durera un quart d'heure au plus.

J'attends un mot de réponse.

Tout à vous

Iv. Tourguéneff.

XXIV

50, rue de Douai.
samedi, 13 janvier 1877.

Mon cher ami,

Mardi m'est impossible ! Tous les autres jours, (à l'exception de jeudi aussi sont à votre disposition.

Le 1er janvier du *Messager de l'Europe* vient de m'être envoyé. Par extraordinaire votre article sur Balzac contient 40 pages ; votre correspondance sur le clergé, dont Flaubert est décidément enchanté, 33 pages.

J'attends un mot de vous pour le dîner et vous serre la main.

Tout à vous

Iv. Tourguéneff.

XXV

50, rue de Douai, Paris.
mercredi, 21 mars 1877

Mon cher ami,

Je viens de compter les pages de votre correspondance du n° de mars, que j'ai reçu hier. Il y en

a 21 (430 à 450). Je n'ai pas eu encore le temps de la lire (c'est la vie de collège)[1]. Je ne puis pas juger où il y a coupure, mais je lui écrirai très fermement aujourd'hui même.

Le bon Stassulevitch ne doit pas être content à l'heure qu'il est. On lui a coupé tout un roman dans le mois de mars. Mais ce n'est pas une raison.

Auriez-vous par hasard attaqué les études classiques ! Sous le Ministre de l'Instruction publique que nous avons actuellement en Russie, c'est l'Arche Sainte. Il a réussi à persuader l'empereur qu'il n'y a que les révolutionnaires qui les attaquent.

Vous savez que vous dînez avec moi et nous tous[2] lundi prochain, 26 mars, à 7 h. 1/2, au Café Riche.

Mille amitiés.

Iv. Tourguéneff.

XXVI

50, rue de Douai, Paris.
jeudi, 29 mars 1877.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir de Stassulevitch une lettre dans laquelle il affirme *n'avoir absolument* rien retranché dans votre dernière correspondance, et pour preuve, il me l'envoie, en me priant de la collationner avec l'original. Je n'ai pas pu le faire aujourd'hui, car j'ai prêté le n° du *Messager de l'Eu-*

1. Le titre exact de cet article est : *L'École et la vie à l'école en France.*
2. Avec Flaubert, Goncourt et Daudet.

rope à un monsieur qui doit me le rapporter demain ; mais je ne puis m'imaginer que Stassulevitch ait voulu me tromper, sa tromperie serait trop facile à vérifier, — il en donnerait lui-même les moyens, — et je dois supposer que vous avez mal calculé le chiffre de votre copie.

Au revoir. Dimanche, dans tous les cas, chez Flaubert ; j'aurai à vous transmettre encore une demande que l'on me fait.

Mille amitiés.

Tout à vous

Iv. TOURGUÉNEFF.

XXVII

Lundi matin, 30 avril (1877)

Mon cher ami,

Flaubert a dû vous parler du dîner que j'ai l'intention de vous offrir. Seulement ce ne sera pas *Mardi*, comme je l'avais arrangé, mais bien *Vendredi* au Café Riche, à 6 h. 3/4 [1]. Nous comptons sur vous.

Tout à vous

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Dîner qui a été offert par Tourguéneff, avant son départ pour la Russie, à Flaubert, Zola, Goncourt et Daudet.

XXVIII

Paris, 50, rue de Douai.
vendredi, 18 mai 1877.

Mon cher Zola,

J'ai toujours encore à supporter cette maudite goutte qui ne veut pas me lâcher définitivement. Cependant j'espère pouvoir partir vers le milieu de la semaine prochaine.

Je vous renvoie vos deux feuilletons manuscrits. S'il est possible je viendrai demain chez Flaubert et je vous y verrai. Mais j'ai, dès à présent, une demande à vous faire : pouvez-vous m'envoyer une carte photographique de vous avec cette inscription de votre main :

A Madame Samarski-Bykhovetz.
Paris 1877. E. Zola.

C'est une grosse dame qui habite Pétersbourg et qui vous adore ; vous la rendriez parfaitement heureuse, et par contre-coup elle me comblerait de sa reconnaissance. C'est du reste une très excellente personne qui mérite ce petit sacrifice. Faites-le, je vous en saurai gré.

Et la visite à S. Berthoud, a-t-elle eu lieu ?

Mille amitiés et au revoir peut-être.

Iv. Tourguéneff.

XXIX

Saint-Pétersbourg.
ce 21/9 juin 1877.

Mon cher ami,

Il y a quinze jours que je suis ici et je me fais l'effet d'être tombé dans une chaudière pleine d'eau, où je bous avec tous les autres. (Prenez cette phrase au figuré, car, à un autre point de vue, il fait ici un froid à me faire regretter de n'avoir pas emporté ma pelisse).

Je reste encore un mois en Russie, puis je retourne dare-dare à Bougival, où je vais m'enfermer jusqu'à l'hiver.

Je n'ai pas tenu ma promesse, et je ne vous ai pas envoyé de *sujets* avant de quitter Paris ; je vous prie bien de m'excuser. Mais il me semble que vous aviez un sujet pour le mois de juillet. (On a été extrêmement content ici de votre article sur les militaires ; vous êtes, comme par le passé, le grand favori.) Quant au sujet d'article pour le mois d'*août*, il m'est venu ici une idée. Si vous ne pensez pas faire une étude sur les *coulisses du journalisme* parisien, comme je l'avais écrit à Flaubert, — je ne sais s'il vous a transmis ce passage de ma lettre, — vous feriez peut-être bien de nous envoyer une espèce d'idylle sur le midi de la France, où vous êtes, une description de la manière de vivre, etc., etc., des méridionaux. Comme contraste, cela

ferait un excellent effet, et je m'imagine que vous vous en tireriez parfaitement et que cela vous amuserait à faire. Pensez-y [1].

Je suppose que vous vous êtes remis au travail et je vous souhaite santé, repos et quiétude d'âme, autant que cela est possible dans l'état actuel de la France.

Stassulevitch vous fait dire mille choses aimables, et moi, je vous serre cordialement la main, et vous prie de me rappeler au bon souvenir de Madame Zola. Je vous écrirai dès mon retour en France.

Votre tout dévoué
Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Je crois avoir arrangé l'affaire de votre ami de Londres, quoique autrement que je ne l'avais supposé.

XXX

Bougival (Seine-et-Oise),
16, rue de Mesmes.
Mercredi 11 juillet 1877.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre au moment de quitter Pétersbourg, et, arrivé ici depuis hier, je vous écris ce mot. Je suis revenu ici plus tôt que je ne croyais

(1) Zola a en effet suivi le conseil de Tourguéneff et a écrit sur la presse française un article pour la livraison d'août 1877 du *Messager de l'Europe*.

grâce à une nouvelle (la cinquième de cette année) attaque de goutte. Cela m'a dégoûté et me voilà de nouveau dans mon nid.

Je suis enchanté de voir que vous allez bien et que vous travaillez.

Stassulevicht avait déjà quitté Pétersbourg quand votre lettre est venue ; mais il doit venir à Paris vers le 15 août ; il y restera une semaine. Nous nous verrons et nous causerons. Je ne doute pas qu'il n'accepte votre proposition avec empressement. Je vous écrirai le résultat de notre conversation.

Votre ami de Londres n'a pas envoyé *d'article d'échantillon*. Cependant, je crois avoir arrangé quelque chose pour lui dans un journal qui va être fondé à Pétersbourg et qui a les plus grandes chances de réussir.

Je vais écrire à Flaubert.

Il paraît que le roman de Daudet commence le 15 au *Temps*[1].

J'ai trouvé tout mon monde ici bien portant et bien dispos.

Les affaires d'Orient m'attristent beaucoup.

Mille amitiés à Mme Zola et une cordiale poignée de main à vous.

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. *Le Nabab.*

XXXI

Bougival (Seine-et-Oise)
Les Frênes.
Mercredi, 5 septembre 1877.

Mon cher ami,

Je n'ai pas voulu vous écrire avant d'avoir vu Stassulevitch ; il devait venir me voir ici au commencement d'août, et cela a traîné jusqu'à présent. Je l'ai vu enfin et nous avons parlé de votre roman [1]. Il serait enchanté de le publier, mais il lui est impossible de le faire *avant* l'année 1878, et vous me dites que la publication en France doit commencer le 20 novembre. Si cette date est immuable, cela rendrait la traduction russe impossible. Il a déjà fait tant de dépenses pour cette année-ci, qu'il lui serait difficile de donner encore votre roman aux abonnés de 1877. Il m'a aussi témoigné des craintes que ce nouveau roman ne soit comme *l'Assommoir* (dans le sens de la *censure*, *censura morum*). Je lui ai assuré que ce que vous faisiez maintenant était dans un tout autre ordre d'idées. Voyez ce que vous avez à dire à tout cela et répondez vite. Je crains bien que cette affaire ne soit impossible.

Je vous suppose encore à l'Estaque.

Je reste ici encore un mois. J'ai été bien diablement travaillé par cette chienne de goutte. (Quant

1. *Une Page d'Amour.*

à vous et à votre femme, que vous saluerez de ma part, je suppose que vous vous portez tous deux comme des charmes.)

Je n'ai vu personne ; j'ai dîné une fois avec Flaubert qui va bien, et qui est reparti pour Croisset.

Quand rentrez-vous à Paris ?

Je vous serre bien cordialement la main et suis

Votre tout dévoué
Iv. Tourguéneff.

XXXII

50, rue de Douai, Paris.
Lundi (fin novembre 1877).

Mon cher ami,

Voici le premier volume de vos lettres parisiennes publié par Stassulevitch. Il renferme vos appréciations littéraires (Balzac, Flaubert, Goncourt, Daudet, Musset, Taine, Rémusat, Thiers, G. Sand, V. Hugo, Dumas fils). Le second volume paraîtra bientôt.

Dès que Stassulevitch rentrera dans l'argent que lui a coûté la publication, tout le rapport de la vente sera pour vous, et on peut être tranquille là-dessus, car il est scrupuleusement honnête. L'édition est belle, comme vous voyez.

Je continue à lire le *Nabab*. Il y a pourtant beaucoup de talent dans ce livre. J'en écrirai un mot à Daudet.

Je suis toujours dans mon lit, mais je vais mieux depuis deux jours.

Tout à vous,
Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — C'est Stassulevitch qui vous envoie ce livre.

On se rappelle que M, Stassulevitch est le directeur de la revue de St-Pétersbourg, le *Messager de l'Europe*, qui publiait depuis 1875 une chronique littéraire mensuelle de Zola. C'est la réunion de ces articles traduits en russe qui composait les volumes dont il est question.

Pour le *Nabab*, on peut comparer ce qui est dit dans cette lettre avec ce que Tourguéneff a écrit sur ce sujet à Flaubert et à Daudet.

XXXIII

50, rue de Douai
Jeudi matin, 1878.

Mon cher ami,

J'étais allé chez vous avant-hier, mais on m'a dit que vous n'étiez pas encore de retour de la campagne. J'espère que vous n'y resterez plus longtemps et que l'on recommencera à se voir. En attendant, voici ce que je voulais vous dire : dans votre dernier feuilleton, vous promettez de parler prochainement de la « Princesse Borowski ». En même temps, le feuilleton des *Débats*, en constatant le fiasco de cette pièce, ajoute à peu près ce qui suit : « Il faut croire qu'à l'avenir, on ne son-

gera plus à faire des emprunts à la littérature dramatique russe », etc. C'est trop fort! L'auteur de la « Princesse Borowski » n'a aucun nom en Russie, c'est moins qu'un zéro. Sa première pièce, les *Danicheff*, n'aurait pas pu être jouée en Russie sans mourir sous les rires et les sifflets — et le voilà qui est censé représenter le théâtre russe en France! Il est possible que notre théâtre ne puisse convenir à un public parisien, mais pour des raisons qui n'ont rien de commun avec celles qui ont fait siffler la « Princesse Borowski », qui n'est, après tout, qu'une très mauvaise pièce française.

Vous savez que j'ai toujours eu l'intention de vous faire faire connaissance avec notre vrai théâtre — et je le ferai certainement dès que vous serez de retour à Paris, — mais tous les Russes vous seraient reconnaissants si vous vouliez, dès à présent, dans votre prochain feuilleton, rétablir la vérité des faits. Il est vraiment trop misérable de voir M. de Kroukovskoï (!!!) traité comme le représentant du théâtre russe en France!

A bientôt, n'est-ce-pas? Je vous serre cordialement la main.

Tout à vous,

Iv. TOURGUÉNEFF.

XXXIV

50, rue de Douai,
Vendredi

Mon cher ami,

J'ai reçu une réponse de Sta-su-le-vitch, et j'ai besoin de vous voir. Puis j'ai à vous montrer quatre articles sur vous dans un journal de Vienne. Venez Dimanche chez Flaubert vers 3 h. 1/2, j'y serai.

Mille amitiés.

Tout à vous,
Iv. TOURGUÉNEFF.

XXXV

50, rue de Douai.
Samedi 11 janvier 1879.

Mon cher Zola,

L'affaire avec Sta...ssu...le...vitch est arrangée. Il m'écrit qu'il en a télégraphié à Charpentier et qu'il lui a envoyé une lettre, où il pose les conditions suivantes : 1° la première moitié du texte doit être livrée au 1er décembre, et il enverra 150 roubles arg. on doit envoyer dès à présent tout ce qui est disponible ; 2° vous ne paraîtrez ici qu'au 20/8 février, et le 20/8 janvier. Stas. doit recevoir la moitié restante — et il envoie les autres 150 roubles.

Je crois que tout ceci est bien. Quant à la solvabilité et à l'exactitude de Stas., elles ne laissent rien à désirer et j'en réponds.

Je vous remercie de votre petit mot et je compte sur un billet et, si c'est possible, une répétition générale [1]. Mes soirées sont libres et la goutte fait un peu la morte.

Mille amitiés.

Tout à vous,
Iv. Tourguéneff.

XXXVI

Mardi matin,
(18 janvier 1879.)

Mon cher Zola,

Je vous écris de mon lit, après une nuit blanche, où j'ai cru deux ou trois fois que j'allais étouffer. J'ai une sorte de rhume fantastique, comme je n'en ai jamais entendu parler. Je suis désolé de ce contre-temps, mais il m'est impossible de bouger. Je suis forcé de vous renvoyer votre billet. Si vous avez quelqu'un à qui le donner, c'est bien ; sinon, renvoyez-le moi, et je le placerai bien. Je le donnerai à un ami qui vous applaudira autant que je l'aurais fait moi-même.

J'ai bon espoir pour ce soir, mais c'est tout de même bien embêtant.

Tout à vous,
Iv. Tourguéneff.

1. Pour *l'Assommoir*.

XXXVII

Paris, 50, rue de Douai.
Dimanche matin,
(19 janvier 1879).

Mon cher ami,

Mes plus sincères félicitations avec le grand succès d'hier. Je n'ai pas pu en juger *de visu* car voilà six jours que je suis dans mon lit, grâce à une nouvelle attaque de goutte; mais j'ai donné mon billet au fils de Mme Viardot, un de vos grands admirateurs. Je vous promets qu'il a applaudi ferme. Vous serait-il possible de me procurer une loge de quatre places (payante, naturellement) pour une des représentations suivantes de *l'A...* ? [1] Si oui, je vous en serai bien reconnaissant.

Je vous serre cordialement la main.

Votre tout dévoué
Iv. TOURGUÉNEFF.

XXXVIII

50, rue de Douai.
(Samedi, 1879.)

Mon cher ami,

C'est diablement désagréable, ce que vous venez de m'apprendre. Je tâcherai d'aller chez Flaubert ;

1. *L'Assommoir.*

mais comme je pars à 7 h. du soir, je vous prierai de venir chez moi demain pour plus de sûreté, vers *11 h. et demie*. Il faudra voir ce qu'il y a à faire [1].

A demain donc.

Votre tout dévoué
Iv. Tourguéneff.

XXXIX

50, rue de Douai.
Lundi, 5 h., (1879.)

Mon cher ami,

Je reviens à l'instant de chez Flaubert et je m'empresse de vous faire savoir qu'il va bien, autant que faire se peut. Il est très tranquille et très philosophe et pourra se lever dans une dizaine de jours.

Je lui ai parlé de la *grande* affaire : il est très reconnaissant et, je crois, *ébranlé* ; mais il voudrait savoir le chiffre exact des appointements. J'ai dû lui promettre de télégraphier ce chiffre dès demain. N'est-ce pas sept à huit mille francs (avec le logement) ? Si vous le savez au juste, envoyez-moi un mot de réponse ce soir même ; sinon, il faudra le demander à Charpentier.

Mille amitiés.

Iv. Tourguéneff.

1. Cette lettre a trait à la situation financière de Flaubert.

XL

Paris, 50, rue de Douai.
Jeudi matin (1879).

Mon cher ami,

Je viens de recevoir une lettre de Flaubert, qui *accepte*, et voudrait savoir s'il peut y compter avec certitude. Je passerai chez vous vers 2 heures (cela vous va ?), et nous arrangerons la manière de procéder. Si vous préférez une autre heure, faites-le moi dire. Je suis libre jusqu'au dîner.

Mille amitiés.

Iv. Tourguéneff.

[Il s'agit d'une place de conservateur à la bibliothèque Mazarine. Nous trouvons, à ce propos, dans le *Journal des Goncourt*, à la date du 8 juin 1879 :

« Il (Flaubert) me dit que son affaire est faite. Il est nommé conservateur, hors cadre, à la Mazarine, aux appointements de 3.000 francs, qui doivent être augmentés dans quelques mois. Il ajoute qu'il a vraiment souffert d'accepter cet argent, et que, du reste, il a déjà pris des dispositions pour qu'il soit un jour remboursé à l'Etat. Son frère, qui est très riche et mourant, doit lui faire 3.000 livres de rentes : avec cela, sa place et les gains de littérature, il se retrouvera à peu près sur ses pieds. »

D'autre part M. Maxime Kovalevsky raconte que les amis de Flaubert, ayant appris que Gambetta s'était ouvertement prononcé pour la candidature

de l'auteur de *Madame Bovary*, prièrent Tourguéneff d'aller à Rouen pour le décider à accepter la proposition. Flaubert consentit.

« Cependant, ajoute M. Kovalevsky, pour des raisons personnelles, la même place de conservateur fut promise par les amis de Gambetta à M. Isnard, si je ne me trompe. Tourguéneff écrivit à Gambetta pour faire part des résultats de son entretien avec Flaubert, mais ne reçut pas de réponse. Il écrivit de nouveau, — même silence. Alors il résolut de recourir aux bons offices de Madame Adam, chez laquelle Gambetta venait souvent en soirée. Les journaux ont raconté à ce moment la façon peu aimable avec laquelle la démarche fut accueillie par le célèbre tribun. Mais, à en juger d'après les propres paroles de Tourguéneff, les choses ne s'étaient pas tout à fait passées comme les a racontées le *Figaro*. Sachant que la place était déjà promise, Gambetta répondit à Madame Adam avec impatience : « N'insistez pas, je vous en prie, c'est impossible ! » Et lorsque la maîtresse de maison, comme cherchant un appui, lui amena Tourguéneff, Gambetta ne se leva pas de sa chaise par la simple raison que l'écrivain russe, s'approchant du côté où Gambetta avait son œil de verre, il ne put en être aperçu. » — (*Souvenirs sur Tourguéneff*, par Maxime Kovalevsky, *Gazette russe*, 1883.)

XLI

Paris, 50, rue de Douai.
Lundi.

Mon cher ami,

Va pour lundi ! C'est toujours à l'Opéra-Comique n'est-ce pas ?

Je vous envoie une livre de *très bon* thé de ca-

ravane et une petite boîte pour le mettre dedans [1]. Vous pouvez en prendre de temps en temps, malgré la défense du médecin.

Ce sont mes étrennes que vous serez bien gentil d'accepter.

Tout à vous,

Iv. TOURGUÉNEFF.

XLII

50, rue de Douai.
Jeudi (janvier 1880).

Mon cher ami,

Je suis ici pour un instant et ne puis aller vous voir. Mais je sais que vous avez vu hier Stassulevitch et je suppose que vous avez été content de l'entrevue. Flaubert m'avait parlé de la répétition générale de la pièce de Daudet (qui devait avoir lieu aujourd'hui) [2] et il voulait m'y mener, mais je n'ai rien vu, ce qui me fait supposer que c'est remis. Je ne doute pas que vous n'y alliez aussi vous-même. Ecrivez-moi à Bougival pour que je puisse venir ici (ainsi que pour la première représentation). En tout cas écrivez ce que vous savez, et au revoir, sans doute, bientôt.

Tout à vous,

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. C'est probablement à la fin de 1879, avant la mort de Flaubert, que Tourguéneff, à son retour de Russie, a envoyé ce thé et cette boîte que Zola conserve toujours. C'est ainsi qu'est fixée la date de cette lettre. — Dans la première phrase, il n'est point question du théâtre de l'Opéra-Comique, mais bien de la taverne située au coin de la rue Favart, où se réunissait à cette époque la société des *Cinq* (Flaudert, Goncourt, Zola, Daudet, Tourguéneff).

2. *Le Nabab.*

XLIII

Paris, 50, rue de Douai.
Lundi matin, (26 janvier 1880).

Mon cher ami,

Daudet ne m'a pas encore répondu, mais Goncourt m'écrit qu'il accepte. Seulement il craint de ne pouvoir venir, car il est grippé. Comme je tiens beaucoup à l'avoir à ce dîner d'adieu que je donne, je propose de remettre ce dîner jusqu'à *vendredi* (la veille de mon départ). Ce sera au café Riche, à 7 h. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je télégraphierai immédiatement à Goncourt, et je le ferai savoir à Maupassant et à Daudet. Un mot de réponse.

Je vous serre la main.

Tout à vous,
Iv. TOURGUÉNEFF.

XLIV

50, rue de Douai, Paris
Mercredi, (28 Janvier 1880)

Mon cher ami,

Je viens de recevoir un mot de Daudet qui me supplie de remettre le dîner à *Samedi*, vu que vendredi c'est la première du *Nabab*, ce qui par paranthèse vous ferait aussi préférer un autre jour. Va

donc pour *Samedi*, puisque vous m'avez dit que tous les jours vous sont égaux.

J'écrirai aussi à Maupassant et à Goncourt. Espérons que cette fois-ci ce sera définitif.

Mille amités.

Iv. TOURGUÉNEFF.

XLV

Spasskoïé (Ville de Mtsensk).
Dimanche, 11/23 mai 1880.

Mon cher Zola,

Je vous remercie d'avoir pensé à moi. Ça a été comme un serrement de main d'ami. J'ai reçu le coup de la façon la plus brutale, ici, il y a trois jours, en lisant un feuilleton du *Goloss*[1]. Je n'ai pas besoin de vous parler de mon chagrin : Flaubert a été l'un des hommes que j'ai le plus aimés au monde. Ce n'est pas seulement un grand talent qui s'en va, c'est un être d'élite, et un centre pour nous tous.

J'arrive à Paris dans trois semaines au plus tard. Je vous y verrai, et nous parlerons de la publication de son roman, qu'il n'a pu achever et qui *doit* paraître[2]. En attendant, je vous serre bien cordialement la main et suis

Votre bien dévoué,

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Un journal de Saint-Pétersbourg.
2. *Bouvard et Pécuchet.*

XLVI

50, rue de Douai, Paris.
Vendredi, 28 novembre 1880.

Mon cher ami,

Je suis allé hier frapper à votre porte et j'ai appris que vous étiez encore à la campagne et n'en reviendriez que dans un mois. C'est bon signe : vous travaillez et nous donnerez pour cet hiver quelque belle nouvelle œuvre. En même temps, je voulais vous prier de me donner (comme au vice-président du comité Flaubert) une acceptation écrite d'en être membre. Je possède déjà les acceptations de tous les autres. Envoyez-la moi, s'il vous plaît. Vous savez que ce comité n'aura jamais à siéger : nous avons nommé un sous-comité exécutif (les deux vice-présidents, les deux secrétaires, Goncourt et Meyer du *Gaulois*, dont nous voudrions faire notre caissier) qui prendra toutes les mesures nécessaires et les soumettra à l'approbation de tous les membres du comité. Le sous-comité se réunit pour la première fois chez moi aujourd'hui.

Mes amitiés à Mme Zola. Je vous serre cordialement la main, et au revoir, n'est-ce pas ? dès que vous serez de retour.

Votre
Iv. TOURGUÉNEFF.

XLVII

50 rue, de Douai,
Mardi, 21 Décembre 1880.

Mon cherami,

Notre sous-comité [1] se réunit Vendredi à quatre heures, chez moi ; nous comptons sur vous, et nous avons besoin de vos conseils. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Tout à vous,
Iv. TOURGUÉNEFF.

XLVIII

50, rue de Douai, Paris.
Samedi matin (1880).

Mon cher ami,

Je vous avoue franchement qu'il me répugne d'entrer en relations avec ***. Je ne connais à Paris personne qui soit capable de faire la besogne demandée (à moins d'essayer de M. Durand-Gréville, le mari de Mme Henri Gréville, demeurant aux Batignolles, 1, rue Tourlaque).

En Russie, c'est autre chose. Quelqu'un qui, je crois, la ferait volontiers — vite et bien — serait notre ami commun, Pierre Boborykine, résidant à Moscou, boulevard de la Srétenka, rue Froloff,

1. Du monument Flaubert.

maison Goubonine. Qu'on s'adresse à lui, en lui recommandant de ne pas être trop prolixe, mais que mon nom ne soit pas prononcé.

Mille amitiés.

Tout à vous.
Iv. Tourguéneff.

XLIX

Mercredi matin,
50, rue de Douai.
(janvier 1881).

Mon cher Zola,

J'apprends à l'instant par les journaux que votre pièce [1] passe le vendredi, 30, c'est-à-dire après-demain.

J'ai été tous ces jours-ci retenu à la maison par un gros rhume, mais j'espère bien pouvoir sortir après-demain. Vous m'avez gardé un billet, n'est-ce pas? Faut-il que je l'envoie chercher? J'attendrai toujours un mot de vous pour la répétition.

Stassulevitch devait télégraphier à Charpentier, l'a-t-il fait?

Au revoir après-demain. Dans tous les cas,

Tout à vous,
Iv. Tourguéneff.

1 *Nana*.

L

Lundi soir.
(janvier 1881.)

Mon cher ami,

Je suis à peu près guéri, mais j'aurais été malade que je n'aurais pas voulu manquer la première de *Nana*. Je vous remercie beaucoup d'avoir pensé à moi. Vous pouvez donner le livre au porteur de ceci.

Mille amitiés cordiales.

Iv. Tourguéneff.

LI

50, rue de Douai,
14/1 mai 1881

Vous êtes bien gentil, mon cher ami, de vous informer de ma santé. J'ai été assez gravement malade ; cela va un peu mieux maintenant, mais je ne quitte pas encore mon lit. Mon docteur m'assure que je pourrai percher dans un fauteuil la semaine prochaine, ce qui me fera grand plaisir, je vous assure.

Je vous serre cordialement la main.

Tout à vous,
Iv. Tourguéneff.

P. S. — Vous allez bien à Médan, j'espère ?

LII

Paris, 50, rue de Douai.
Jeudi, 22 décembre 1881.

Mon cher ami,

Comptez-vous rester longtemps encore à Médan et ne pensez-vous pas venir un de ces jours à Paris ? Je serais bien content de vous voir, et puis mon ami le peintre Verestchagin, dont vous avez certainement entendu parler, serait heureux de vous montrer quelques-uns de ses nouveaux tableaux qui sont en ce moment exposés aux bureaux du *Gaulois*.

Ecrivez-moi un mot si en effet vous avez l'intention de venir à Paris, et dites-moi l'heure et le jour où je pourrai aller vous chercher chez vous, pour déjeuner ensemble, si vous voulez, et puis aller voir les tableaux.

Je vous serre cordialement la main. Mille amitiés à Mme Zola.

Tout à vous,
Iv. Tourguéneff.

L II

Bougival (Seine-et-Oise),
Les Frênes.
Ce 4 novembre 1882.

Mon cher ami,

Cette lettre vous sera portée par l'ami P. pour tâcher d'arranger définitivement les choses. L'éditeur de Moscou ne consent qu'à *trois mille* francs, payables d'avance à la livraison du manuscrit. Il me semble que vous pourriez consentir ; mais voici la difficulté que j'apprends : Vous ne pouvez pas livrer tout le manuscrit à présent (ce qui serait nécessaire pour la commande des illustrations). Vous proposez de le livrer en trois fois, d'ici au mois de mars. Ceci rend l'entreprise de l'éditeur de Moscou plus difficile : il pourrait bien faire paraître la traduction en même temps que l'original, mais il y aurait une concurrence de la part de ceux qui traduiraient d'après l'imprimé. Il faudrait peut-être alors livrer la troisième partie du manuscrit un mois plus tôt. Et quelles seraient les dates de ces livraisons ? La première, supposons, le 15 novembre ; et les deux autres ? Expliquez tout ceci à P. ; il le télégraphiera immédiatement à Moscou. Si l'affaire ne s'arrangeait pas, voici ce qu'on pourrait faire : communiquer les trois parties du manuscrit à P., l'une après l'autre, pour qu'il en fasse non pas une traduction, mais un résumé détaillé

(comme cela s'est fait chez nous pour les romans de Dickens et d'autres) qui paraîtrait dans les 3 premiers numéros (janvier, février, mars) du *Messager de l'Europe*. Naturellement cela ne devancerait pas l'original, seulement cela vous rapporterait beaucoup moins. Du reste, il est encore fort possible que l'éditeur de Moscou consente à recevoir le manuscrit par fractions. Dites seulement les dates exactes à P.

Mille amitiés

De votre tout dévoué,

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Si le manuscrit doit être livré en *trois* fois, vous ne pouvez demander plus de 3,000 francs. Seulement exigez que tout soit payé d'avance, à la première livraison.

LIV

Paris, 50, rue de Douai,
ce 1er décembre 1882

Mon cher ami,

Voici plusieurs fois qu'on me fait savoir de Moscou que l'argent (pour votre roman) va m'être envoyé; et avec tout cela, je n'ai rien reçu encore. Il paraît qu'il y a eu des difficultés de la part de la censure. Cependant j'ai des raisons de croire que cet argent ne peut plus tarder. D'un autre côté les traducteurs voudraient bien avoir le commence-

ment du manuscrit pour se mettre à la besogne. Voici donc ce que je vous propose : Remettez à P., quand il viendra vous voir, les premiers chapitres. Si décidément l'argent ne vient pas, le manuscrit et la traduction vous seront remis : *c'est moi qui vous en réponds* ; si l'argent vient, eh bien ! le travail en sera d'autant avancé. Vous pouvez être tranquille que je ne vous laisserai pas berner. Envoyez-moi un oui ou un non par télégramme, et je le ferai immédiatement savoir à P.

Restez-vous longtemps encore à Médan ? Je suis ici depuis six jours.

Mille amitiés. Je vous serre cordialement la main.

Iv. TOURGUÉNEFF.

LV

Paris, 50, rue de Douai,
Dimanche, 10 décembre (1882).

Mon cher ami,

Je reçois votre billet, et P. vient de me dire qu'il vous envoie une traite de 1,500 fr. venue de Moscou. Est-ce exact? Écrivez-moi un mot.

Mille amitiés.

Iv. TOURGUÉNEFF.

LETTRES A GUY DE MAUPASSANT



LETTRES A GUY DE MAUPASSANT

C'est par Flaubert que Tourguéneff connut Guy de Maupassant.

« La première fois que je vis Tourguéneff, c'était chez Gustave Flaubert, — dit Maupassant dans l'article nécrologique qu'il a consacré à l'écrivain russe[1]. — Une porte s'ouvrit. Un géant parut. Un géant à tête d'argent, comme on dirait dans un conte de fées. »

Cette première rencontre doit remonter vers 1876, alors que Maupassant n'avait pas encore débuté dans les lettres, du moins sous son nom. En effet, la fameuse nouvelle *Boule de Suif* qui fit sa réputation, et son premier volume *Des vers* ne parurent qu'en 1880. Mais déjà, dans une lettre, datée du 24 janvier 1877, à Flaubert, Tourguéneff parle de Maupassant comme d'un intime.

« Le pauvre Maupassant, dit-il, perd tous les poils de son corps ! (Il est venu me voir.) C'est une maladie d'estomac, à ce qu'il dit. Il est toujours très gentil, mais bien laid à cette heure. »

1. Le *Gaulois* du 5 septembre 1883.

Il est certain que Maupassant a eu dès les premiers jours une vive amitié pour l'homme et une grande déférence pour l'écrivain. N'oublions pas que Tourguéneff était le camarade de lettres et le confident intime de Flaubert dont on connaît l'influence sur l'auteur de *Boule de Suif*. Celui-ci n'était pas moins attentif aux avis et aux conseils du maître russe qu'à ceux du maître français. Dans l'article que nous venons de citer, il semble voir en lui un des précurseurs du réalisme moderne :

« Malgré son âge et sa carrière presque finie, il avait sur les lettres les idées les plus modernes et les plus avancées, rejetant toutes les vieilles formes des romans à ficelles et à combinaisons dramatiques et savantes, demandant qu'on fît « de la vie, » rien que de la vie, — des « tranches de vie, » sans intrigues et sans grosses aventures.

« Le « roman, » disait-il, est la forme la plus récente de l'art littéraire. Il se dégage à peine aujourd'hui des *procédés de féerie* qu'il a employés tout d'abord. Il a, par un certain charme romanesque, les imaginations naïves. Mais, maintenant que le *goût* s'épure, il faut rejeter tous ces moyens inférieurs, simplifier et élever cet art qui est l'art de la vie, qui doit être l'histoire de la vie... »

Tourguéneff à son tour témoignait à Maupassant une sincère affection et vit en lui, de bonne heure, l'incomparable artiste qu'il devait devenir. Ainsi Léon Tolstoï, dans son article sur Guy de Maupassant, nous raconte en ces termes comment il fit connaissance d'une de ses œuvres de début :

« Tourguéneff, pendant le séjour qu'il fit chez moi, en 1881, je crois, prit dans sa valise un petit livre français, intitulé *La maison Tellier* et me le remit.

— Lisez ça à l'occasion, me dit-il du même ton détaché en apparence dont il se servit un an auparavant en me remettant la livraison de la revue *la Richesse Russe*, qui contenait un article de Garchine, alors à ses débuts.

« Evidemment, aujourd'hui comme alors à l'égard de Garchine, il craignait de m'influencer dans l'un ou dans l'autre sens, et il désirait avoir mon opinion en toute indépendance.

— C'est un jeune écrivain français, dit-il. — Voyez, ce n'est pas mal ; il vous connaît et vous prise fort, ajouta-t-il, comme s'il voulait me disposer en sa faveur. — Comme homme, il me rappelle Droujinine : comme lui, c'est un excellent fils, un excellent ami, un homme d'un commerce sûr, et de plus, il est en relation avec les ouvriers, les dirige, les aide. »

Jusqu'à la mort de Tourguéneff, cette amitié ne se démentit pas, et de tous les articles auxquels donna lieu cette mort, celui de Maupassant fut le plus enthousiaste.

Quant à la correspondance échangée entre eux et qui a dû être assez fréquente, j'en ai pu seulement retrouver les six lettres qui suivent. Je les dois à l'obligeance de M. F. Lavareille, administrateur de la succession Maupassant, qui a bien voulu demander à Mme de Maupassant mère, l'autorisation de me les communiquer.

———

I

Bougival, les Frênes.
Lundi, 15 novembre 1880.

Mon cher ami,

Je viens vous parler d'une chose assez délicate à dire, mais que vous comprendrez sans doute. Voyez-vous, réflexion faite, je ne voudrais pas que vous écrivissiez cet article sur moi. Vous le ferez admirablement, avec tact et mesure ; mais je crains pourtant qu'on n'y trouve — pardon du mot — une sorte de réclame amicale. Sérieusement parlant, je n'ai pas assez de lecteurs en France pour que le besoin d'un article spécial se fasse sentir. Dans tous les cas, si vous tenez à publier une série dans le *Gaulois*, sur les grands écrivains étrangers, — idée que j'approuve fort et pour laquelle je me mets entièrement à votre disposition, quand il s'agira de renseignements à fournir, etc. — je vous demanderai de me faire passer à mon rang et à mon tour.

Commencez, par exemple, pour la Russie, par Pouchkine ou Gogol ; pour l'Angleterre par Dickens, pour l'Allemagne, par Gœthe, que Barbey d'Aurevilly vient de traîner, fort bêtement, dans la boue — et passez ensuite, si ça mord, aux *dii minorum gentium*. Je suis sûr que vous ne prendrez pas en mauvaise part ce que je dis là, et que vous vous rendrez compte du motif qui me pousse.

Au revoir bientôt, et croyez à la sincère amitié
de votre tout dévoué,
Iv. Tourguéneff.

Guy de Maupassant n'a pas réalisé son projet de faire une série d'études sur les principaux représentants des littératures étrangères. J'incline même à croire que ce n'était là qu'un prétexte pour obtenir de Tourguéneff son consentement à un article sur lui et son œuvre. Le refus que nous venons de lire détermina Guy de Maupassant à abandonner son idée, et c'est certainement à cette répugnance de son ami pour toute « réclame » qu'il fait allusion dans les lignes suivantes de son article nécrologique :

« Poussant la modestie presque jusqu'à l'humilité, il ne voulait point qu'on parlât de lui dans les journaux ; et plus d'une fois, des articles pleins d'éloges l'ont blessé comme des injures, car il n'admettait pas qu'on écrivît autre chose que des œuvres littéraires. La critique même des œuvres d'art lui semblait pur bavardage, et quand un journaliste donnait, à propos d'un de ses livres, des détails particuliers sur lui et sur sa vie, il éprouvait une véritable irritation mêlée d'une sorte de honte d'écrivain, chez qui la modestie semble une pudeur. »

Maupassant n'a pu donc écrire son article qu'à la mort de Tourguéneff. « Aujourd'hui que vient de disparaître ce grand homme,disons,en quelques mots, ce qu'il fut », y lit-on. Dans la dernière lettre que Maupassant écrivit à son éditeur M. Ollendorf, il est questions d'études littéraires, qu'il

désirait réunir en volume, sur Flaubert, Zola, Bouilhet, je crois, et, parmi les autres étrangers, sur Tourguéneff et Stevenson seuls.

II

50, rue de Douai, Paris.
Mardi, 21 décembre 1880.

Cher ami,

Je n'ai pas pu trouver l'adresse de Heredia; ayez la complaisance de lui faire savoir que nous nous réunissons rue de Douai 50, vendredi, 4 heures. J'ai écrit à tous les autres [1].

Je vous serre la main bien cordialement.

Iv. Tourguéneff.

III

50, rue de Douai, Paris
Lundi matin (1881).

Mon cher ami,

Je regrette beaucoup de vous savoir souffrant. Quant à moi je ne quitte pas plus la chambre que vous, ma goutte m'a repris, et j'ai dû faire savoir hier à Mme Adam qu'il me serait impossible d'assister au banquet. Je lui écrirai encore aujourd'hui pour expliquer votre absence d'hier et pour demander une invitation pour M. Paul Déléage.

1. C'est évidemment une des réunions du comité pour le monument de Flaubert, comité dont V. Hugo était président et Tourguéneff vice-président.

J'ai vu votre nouvelle dans la *Nouvelle Revue* avec le plus grand plaisir, et nos amis de la rue de Douai (qui sont très difficiles) partagent entièrement mon sentiment[1].

Je n'ai pas encore écrit à M. R..., ne voulant pas donner un coup d'épée dans l'eau, mais dès que je pourrai sortir et voir la dame dont je vous ai parlé, ce sera fait; cette maladie est venue fort mal à propos... Enfin ! il faut de la patience.

Mille cordiales amitiés.

Iv. Tourguéneff.

IV

50, rue de Douai, Paris.
Dimanche matin.

Mon cher ami,

Allons, tout va bien et j'en suis content.

C'est « Rule Britannia, Britannia rules the Waves » que chantent les matelots anglais. On peut se contenter des deux premiers mots.

Dès qu'il y aura une réponse de Pétersbourg, vous le saurez.

Tout à vous,

Iv. Tourguéneff.

1. *En Famille,* nouvelle parue dans la *Nouvelle Revue* du 15 février 1881.

V

50, rue de Douai, Paris.
Dimanche, 8 avril 1881.

Mon cher ami,

Je pars ce soir et ne pourrai vous voir qu'à mon retour, en août. En attendant voici ce que j'ai fait. J'ai vu Du Camp et l'ai prié d'envoyer ses 500 fr. à L... à Rouen. Si vous n'avez pas retrouvé le manuscrit, allez de ma part chez Mlle G.... docteur en médecine de Paris, la personne qui a fait la traduction. Racontez-lui votre cas et arrangez-vous pour refaire cette traduction que vous aurez l'obligeance de remettre à Yung pour la *Revue politique et littéraire.* Vous remettrez à Mlle G... ma carte ci-jointe. C'est une personne très intelligente, qui pourra vous guérir de quelque maladie que vous pourriez avoir et qui vous recevra très gracieusement...

Je vous renvoie votre drame [1].

Et maintenant, santé, bonheur, bon travail et bonne chance !

Votre ami
Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Il s'agit probablement de ce « drame historique » dont il est également question dans une lettre de Flaubert à Maupassant. Ailleurs, recommandant ce dernier à Mme Juliette Adam, Flaubert dit que « le jeune homme a fait jouer l'hiver dernier (la lettre est de 1879) un petit acte chez Ballande, qui a eu beaucoup de succès : *Histoire du vieux temps* ». (Voir Gustave Flaubert. *Correspondance* IV, pp. 248 et 342). Cette pièce fut publiée plus tard. Quoi qu'il en soit, on n'a retrouvé dans les papiers de

VI

Bougival, les Frênes-Châlet
Lundi, 26 septembre 1881.

Mon cher ami,

Voici bientôt quinze jours que je suis de retour. Je suis allé vous voir ; on m'a dit que vous étiez en Afrique et qu'il fallait vous écrire à Alger, poste restante, ce que je fais. Rentrez-vous bientôt à Paris — et que faites-vous ? Écrivez-moi deux mots là-dessus.

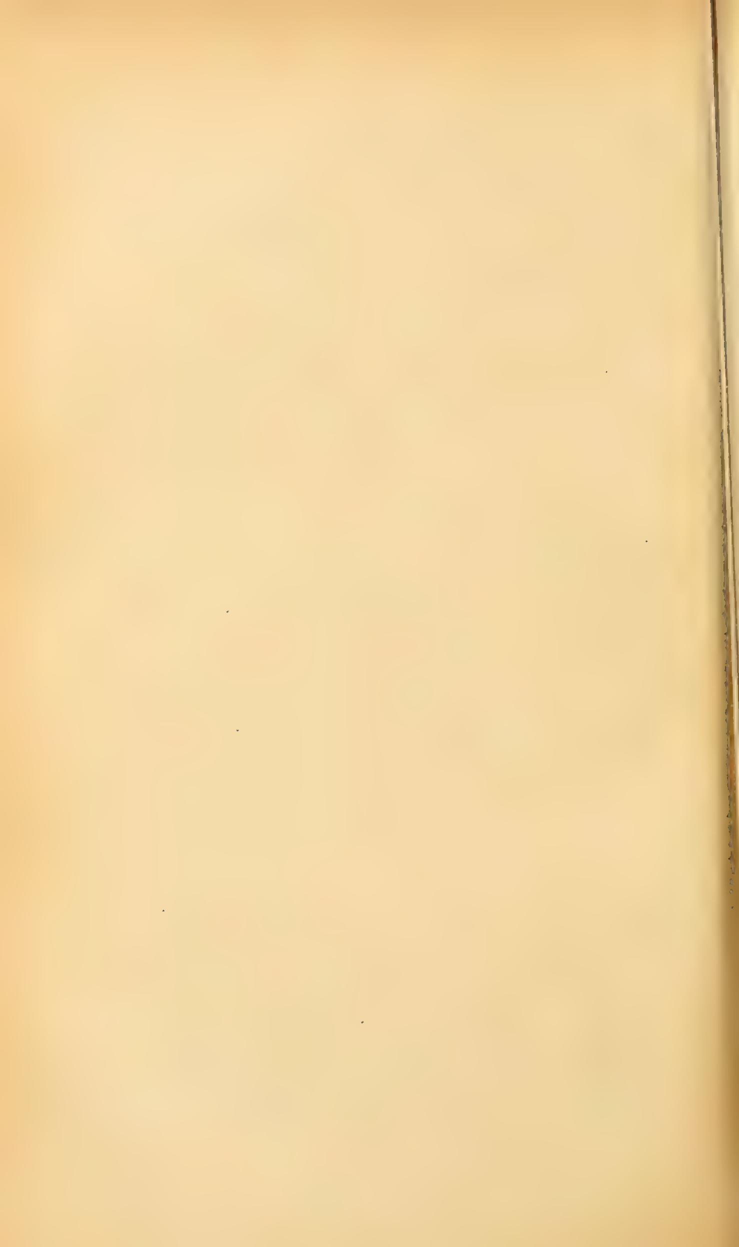
Votre nom fait du bruit en Russie ; on a traduit ce qui était traduisible et j'ai apporté avec moi un grand diable d'article sur vous (dans le *Golos*) très bien fait et très chaud.

Je vais rester ici jusqu'à la fin de Novembre. Je n'ai encore vu personne des autres.

Tout à vous

Iv. TOURGUÉNEFF.

Guy de Maupassant aucune œuvre dramatique importante de cette époque. Il ne peut être question non plus de *Musotte*, écrite, en collaboration avec Jacques Normand, six mois avant sa représentation (en 1891), ni de la *Paix du ménage*, œuvre également toute récente.



LETTRES A AMBROISE THOMAS, JULES CLARETIE, PHILIPPE BURTY, ANDRÉ THEURIET, LOUIS DÉPRET, JOSEPH REINACH, SCHEVYREV, X... ET AU BARON B. U. F.



LETTRES A AMBROISE THOMAS, JULES CLARETIE, PHILIPPE BURTY, ANDRÉ THEURIET, LOUIS DÉPRET, JOSEPH REINACH, SCHEVYREV, X... ET AU BARON B. U. F.

Je groupe ici quelques lettres de Tourguéneff qui ont un caractère occasionnel, lettres isolées adressées à des amis, à des connaissances ou à des étrangers. L'ordre que j'ai adopté pour leur publication est simplement chronologique.

La plus ancienne en date est la lettre à M. Schevyrev, célèbre publiciste russe, à qui Tourguéneff recommande un ami français. Je l'ai trouvée dans les papiers de M. Schevyrev à la Bibliothèque Impériale de St-Pétersbourg.

La lettre à Ambroise Thomas est fort intéressante et m'a fait regretter beaucoup que Mme A. Thomas n'ait pu retrouver dans les papiers de l'illustre compositeur d'autres traces d'une correspondance qui a dû être assez nombreuse, étant donnés la durée et le caractère des relations entre

le maëstro français et l'écrivain russe, grand dilettante.

Viennent cinq missives à M. Louis Dépret, le romancier observateur qu'on sait et l'historien du château de Windsor. Elles servent plutôt de prétexte à l'insertion des lignes qui accompagnent leur envoi et qui ajoutent, en traits significatifs, au portrait de Tourguéneff.

On verra par la teneur même de la lettre à Jules Claretie que ce fut la première qu'il reçut de Tourguéneff. Ce fut aussi la seule, à ce que m'écrit M. Jules Claretie. Et cependant il me dit qu'il est une lettre de Tourguéneff, parue dans le *Temps*, et où l'écrivain russe « se défend (je ne sais qui l'accusait, ce n'était certes pas moi) d'avoir tiré une nouvelle d'une pièce de moi écrite en collaboration avec Adrien Decourcelle : *le Père*. »

Les lignes qu'ont reçues Philippe Burty et André Theuriet sont une nouvelle preuve du zèle que mettait Tourguéneff à faire connaître en France les œuvres de Léon Tolstoï. Je ne reviendrai pas sur ce trait de caractère que j'ai déjà signalé dans ma préface à la correspondance avec Zola.

Le billet adressé à M. Joseph Reinach, est relatif à Gambetta, que Tourguéneff regardait comme le plus remarquable des hommes d'État de la République. D'après ce que m'écrit M. Reinach, il est douteux que Tourguéneff ait correspondu avec Gambetta. En tout cas on n'a rien retrouvé de lui dans les papiers du grand tribun, dont une

partie est entre les mains de M. Delpeuch, neveu de M. Spuller, et l'autre chez M. Reinach. Cependant, d'après un souvenir de M. Kovalesky que nous avons rapporté, Tourguéneff aurait écrit à Gambetta au sujet de la candidature de Flaubert pour la place de conservateur à la Bibliothèque Mazarine.

Suit une lettre à un inconnu, que j'ai acquise dans une vente, et qui a l'intérêt de nous faire connaître l'opinion de Tourguéneff sur la question si controversée de l'adaptation du roman au théâtre.

Enfin, cette série est close par deux lettres à un baron Finlandais qui, sous la signature de B. U. F., les a enchâssées dans ses *Souvenirs de Tourguéneff*, publiés en 1884 par la Revue allemande de Reval : *Baltische Monatsschrift*. Cette publication étant non seulement peu connue, mais introuvable aujourd'hui, je crois que les documents que je reproduis acquièrent, en France surtout, le caractère de l'inédit ; et ainsi, je n'omets aucune ligne française de Tourguéneff parvenue à ma connaissance. Quant au baron B. U. F., il nous apprend qu'il avait été condisciple de son illustre correspondant au cours du fameux professeur berlinois Werder, en 1839-1840. Il y avait connu un autre russe devenu célèbre, Michel Bakounine, l'un des fondateurs de l'Internationale et l'initiateur de la théorie anarchiste. Mais alors, celui-ci, grand ami de Tourguéneff, partageait avec lui le gîte, la table et la ferveur pour la philosophie Hégélienne, qui

leur faisait souvent passer des nuits entières en débats animés. Plus tard, leur divergence absolue d'opinions n'empêcha point le romancier de venir en aide à son ami de jeunesse lorsqu'il se trouvait dans le besoin, mais assez délicatement pour que le farouche révolutionnaire l'ignorât.

A M. SCHEVYREV

Monsieur,

Permettez-moi de vous recommander un ami à moi, M. de Tournefort, qui a passé quelques années en Russie dans la carrière de l'enseignement. Il ne l'a quittée que parce que sa santé ne pouvait s'accommoder au climat de Saint-Pétersbourg. Mais il y a laissé les souvenirs les plus honorables et en a gardé lui-même une très bonne impression. Il serait enchanté d'entrer dans une famille russe en qualité d'instituteur ou de gouverneur, et je serais très heureux de lui en procurer l'occasion, d'autant plus que je croirais rendre par là un véritable service à la famille qui l'accepterait.

C'est un littérateur distingué; son caractère et ses convictions le rendent on ne peut plus propre à la pédagogie.

J'espère, Monsieur, qu'avec votre bienveillance habituelle, vous voudrez bien me venir en aide et que, si vous connaissez une famille russe à la re-

cherche d'un instituteur, vous lui recommanderez M. de Tournefort, ce que vous pouvez faire en toute sûreté de conscience.

Je vous en serai particulièrement obligé, et vous prie en même temps d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Paris, ce 1er mai 1862.

Iv. Tourguéneff.

A AMBROISE THOMAS

Bade, Thiergartenstrasse 3.
Ce 27 avril 1868.

Mon cher ami,

Je vous écris de ma maison de Bade, où je suis installé depuis quelques jours — et où, par parenthèse, je serais heureux de vous offrir l'hospitalité, si un bon vent vous conduisait cette année dans nos parages. Je n'ai fait que traverser Paris vers la fin de mars et il m'a été matériellement impossible d'y voir mes amis : sans cela votre porte eût été une des premières auxquelles je serais allé frapper.

Ce n'est pourtant pas le seul désir de me rappeler à votre souvenir qui m'a fait prendre la plume aujourd'hui ; il s'agit d'une chose qui peut vous intéresser. — Viardot, en fouillant dans ses vieux papiers, a découvert dernièrement un projet de libretto d'opéra en cinq actes, un scénario (intitulé

provisoirement le *Fléau d'Orchomène*, qu'il m'a dit vous avoir montré dans le temps et que vous aviez trouvé fort beau, à en juger par une lettre de vous qui était insérée dans les feuillets du manuscrit. Ce même libretto a paru faire la même impression sur Augier, qui s'était offert pour le mettre en vers. Ceci se passait en 1850; puis on s'est séparé et tout a été oublié. Viardot m'a lu son scénario après y avoir fait quelques légers changements, et je dois avouer que j'en ai été frappé. C'est certainement un magnifique sujet d'opéra. Il y a surtout un troisième acte (il se passe dans la forêt de Dodone), qui me paraît admirable. C'est de *l'antique vivant*, et il y a dans tout l'ouvrage une variété de tons et de couleurs qui doit séduire un musicien à imagination. Je n'ai pas besoin d'ajouter que vous êtes maintenant le seul maître en Europe à la hauteur d'une pareille tâche, le seul que l'antique ne rapetissât point.

Vous devez être accablé d'offres de libretti; cependant les bons sont rares et l'on n'entend plus parler (heureusement, je crois, car le sujet réduit aux proportions de la scène n'est qu'un mélodrame assez vulgaire) — l'on n'entend plus parler de *Françoise de Rimini*. Voulez-vous que Viardot vous envoie son scénario? Relisez-le, et voyez s'il n'y a pas quelque chose à faire.

MM. Barbier et Carré seraient plus que suffisants pour la versification. Quant à Viardot, il serait enchanté de vous avoir offert l'occasion de

faire un nouveau chef-d'œuvre, et cela lui suffirait complètement [1].

Envoyez-moi un mot de réponse et croyez à la sincérité de ma vieille amitié.

Iv. Tourguéneff.

P.-S. — Habitez-vous toujours votre ancien logement?

A LOUIS DÉPRET.

Donnons d'abord les lignes de M. Louis Dépret dont j'ai parlé :

« Voici, pour répondre à votre désir, plusieurs
« lettres d'Ivan Tourguéneff, que je viens de re-
« trouver. Elles n'ont qu'un intérêt relatif. Ce qui
« en avait beaucoup, c'était sa conversation, pres-
« que aussi agréable que ses récits et nouvelles.
« La nonchalance du parler prêtait une grâce
« étrangère à la très bonne langue française de
« ses opinions et des souvenirs qu'il m'a contés.
« Je l'ai connu dans un voyage à Bade entre 1866
« et 1870 et après l'année terrible, à Paris, jus-
« que vers 1877. J'admirais sa haute mine de lé-
« gende chevaleresque, d'où m'arrivaient ces notes
« vivantes sur le présent, sur l'Allemagne où il
« avait été étudiant, comme beaucoup de jeunes
« gens de son pays. Il attribuait une forte influence
« à cette éducation allemande sur un grand nombre

1. Ce projet d'opéra sur le scénario de Viardot n'a pas été réalisé.

« de ses contemporains. Ce dut être vrai; mais
« que dire, lorsqu'on voit ce que nous venons de
« voir se passer entre la France et la Russie, dans
« ces quatre dernières années? Il m'intéressait
« aussi par l'histoire de ses débuts littéraires.

« Signe d'esprit, il ne se mêlait pas de prophé-
« tiser, sachant que tout est déjà partout arrivé :
« mais il voyait net et disait bien. »

I

Bade, Schillerstrasse, 277.
Ce 22 Décembre 1866.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre ainsi que le volume que vous avez bien voulu y joindre et que j'ai parcouru avec un vif intérêt [1]. Les éloges que vous m'y décernez sont beaucoup trop grands et trop beaux pour que je puisse y répondre autrement que par les remerciements les mieux sentis. Je suis en même temps très heureux de voir que la littérature de mon pays vous inspire de la sympathie.

J'espère, monsieur, que ce n'est pas pour la dernière fois que vous êtes venu à Bade, et je me réjouis à l'idée de faire votre connaissance personnelle.

Agréez, monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance, celle de mes sentiments les plus distingués.

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Evidemment : *De Liège à Anvers en passant par la Hollande*, paru en 1866.

II

Bade, Schillerstrasse, 7.
Ce 18 septembre 1867.

Monsieur,

C'est avec une surprise très agréable que j'ai lu dans le *Charivari* l'article que vous avez bien voulu faire sur moi; mais, je ne connaissais pas votre adresse et ne savais où vous envoyer mes remerciements.

Maintenant que, grâce à votre petit mot, je la connais, je viens vous serrer cordialement la main et vous dire combien j'ai été touché de votre souvenir amical. Il y a évidemment trop de bienveillance dans vos paroles, mais ce n'est pas à moi de vous faire des reproches là-dessus.

Merci encore une fois et au revoir,

Tout à vous,
I. Tourguéneff.

III

Bade, Thiergartenstrasse, 3.
Ce 8 mai 1868.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre et je me hâte d'y répondre. Je vous prie d'agréer l'expression de mes regrets bien sincères et de la part que je prends à votre affliction.

Vous ne vous êtes pas trompé en m'attribuant l'envoi de mon livre [1]; votre nom a dû se présenter à mon esprit un des premiers, et je suis fort heureux d'apprendre que vous êtes content de mon travail. Je vous remercie de me l'avoir dit.

Je demeure maintenant dans la maison que je me suis bâtie à côté de celle de Viardot, et j'espère bien avoir le plaisir de vous y recevoir cette année à Bade. Car il faut que vous veniez ici respirer un peu de notre bon air.

Viardot vous remercie de votre bon souvenir; il a été assez gravement malade pendant cet hiver, mais il va bien maintenant.

Au revoir et mille amitiés et compliments.

I. Tourguéneff.

IV

Paris, 48, rue de Douai.
Ce 28 mai 73.

Cher monsieur,

J'ai tardé si longtemps à répondre à votre aimable envoi, parce que je voulais de mon côté vous offrir un volume de moi où se trouve ce *Roi Léar* dont vous faites une mention si flatteuse. Je l'ai enfin, mais n'étant pas absolument sûr que vous êtes encore à Lille, je me décide à vous écrire pour

1. *Fumée.*

savoir ce qui en est. Je vous enverrai mon livre immédiatement, dès que j'aurai votre réponse.

En attendant, permettez-moi de vous remercier pour votre volume, que j'ai lu avec le plus grand plaisir, et croyez aux meilleurs sentiments

De votre bien dévoué,
I. TOURGUÉNEFF.

V

50, rue de Douai, Paris.
Vendredi, 18 mai 77.

Cher monsieur,

Je n'ai pas chargé mon éditeur de vous envoyer un exemplaire de *Terres Vierges*. C'est moi-même qui l'ai porté au bureau de poste de la rue Milton. Enfin, ce qui est perdu est perdu — et je vous envoie dès aujourd'hui un second exemplaire. Espérons que celui-ci aura plus de chance!

Ma goutte semble vouloir m'abandonner et j'espère pouvoir partir vers le milieu de la semaine prochaine.

Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments,

IVAN TOURGUÉNEFF.

A JULES CLARETIE

50, rue de Douai,
Vendredi, 4 mai 1875.

Monsieur,

Ce n'est que tout récemment que j'ai appris, par M. Louis Depret, que vous m'aviez fait l'honneur de me rendre visite, le concierge de la maison ne m'ayant jamais donné votre carte. Je le regrette beaucoup, et je vous prie d'excuser ce que vous avez pu prendre pour un manque de politesse. J'aurais été heureux de faire la connaissance personnelle d'un écrivain aussi distingué que vous l'êtes, Monsieur, et je ne veux pas perdre l'espoir qu'elle se fera un jour.

En attendant, permettez-moi de vous offrir le volume ci-joint qui vient de paraître [1], et croyez aux sentiments de haute considération avec lesquels je suis

Votre très humble serviteur,

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. M. Claretie croit que le volume annoncé est le roman *Fumée*, mais la traduction française de cette œuvre a été publiée en 1868, et Tourguéneff parle d'un volume qui vient de paraître. Ce doit donc être un volume de nouvelles, car le dernier roman paru en français avant la date de la lettre : *Eaux printanières*, est de 1871.

A ANDRÉ THEURIET

Paris, 50, rue de Douai,
Samedi matin, 1880.

Voici, mon cher Monsieur Theuriet, le livre dont je vous ai parlé hier[1]. J'y ajoute un n° du *XIX*e *Siècle* où j'en dis quelques mots. J'espère que la lecture du roman de L. Tolstoï vous fera partager l'opinion que j'en ai, et je vous remercie d'avance des bonnes paroles que vous voudrez bien en dire à votre tour.

Je vous serre cordialement la main, et vous prie de croire aux sentiments affectueux

De votre tout dévoué,

I. TOURGUÉNEFF.

A PHILIPPE BURTY

Paris, 50, rue de Douai,
Mardi matin, 1880.

Mon cher Monsieur Burty,

Vereschaguine m'a chargé de vous faire remettre la petite esquisse ci-jointe. (C'est d'après elle qu'il a fait son tableau de l'*Espion*)[2] et il espère que vous voudrez bien la garder en souvenir de lui.

1. *La Guerre et la Paix.*
2. M. Jules Claretie, qui a bien voulu me communiquer cette lettre m'écrit que L'*Espion* représente un personnage *en bourgeois*, chapeau rond, et mené devant un état-major russe.

Je profite de l'occasion pour vous remercier encore une fois et vous serrer cordialement la main.

Tout à vous,

Iv. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Voulez-vous avoir la complaisance de me faire savoir qui écrit la critique des livres dans la *République Française*. N'est-ce pas M. Arène? Faites-moi savoir son adresse et je lui enverrai le roman du Comte Léon Tolstoï.

A JOSEPH REINACH

C'est par M. Joseph Reinach que Tourguéneff fut mis en relations avec Gambetta. M. Joseph Reinach était à cette époque secrétaire particulier de Gambetta et secrétaire de la rédaction à la *République Française*. Il semblerait résulter de deux billets adressés par Tourguéneff à M. Reinach que c'est sur le désir de Gambetta, alors président de la Chambre, que ces relations furent nouées. En effet, dans l'un de ces billets, Tourguéneff dit : « Je suis heureux de me mettre à la disposition de M. Gambetta, et je vous attendrai jeudi matin à partir de dix heures ». Et dans l'autre : « Je serai très heureux de me rendre au dîner de M. Gambetta, et je vous attendrai après-demain matin à l'heure indiquée. » Ces deux billets sont de 1881 et probablement du mois de janvier.

Ces relations n'eurent sans doute pas le temps de devenir fréquentes, puisque Gambetta mourut deux ans plus tard, à peine. C'est à l'occasion de sa mort que fut écrite la lettre que je publie :

Monsieur Joseph Reinach,

Je crois être l'interprète des sentiments de dou-

loureuse sympathie d'un grand nombre de mes compatriotes, en vous priant de déposer, en leur nom, une couronne sur la tombe de l'homme illustre que la France vient de perdre.

Iv. Tourguéneff.

A M. X...

Bougival, les Frênes
(16, rue de Mesmer),
Dimanche, 23 juin.

Monsieur,

Je n'ai reçu votre lettre qu'hier, et comme je pars jeudi pour la Russie, d'où je ne reviendrai qu'en octobre, il m'est, à mon grand regret, impossible de vous désigner un jour pour l'entrevue que vous désirez.

Je ne puis vous cacher pourtant que je suis, en principe, contre toute espèce d'adaptation de roman au théâtre, et surtout dans le cas dont il s'agit, *Roudine* étant une étude psychologique.

On a déjà essayé de l'arranger pour la scène en Russie, mais on y a renoncé.

Je serai enchanté de faire votre connaissance à mon retour de Russie, et en attendant, je vous prie de vouloir bien accepter l'assurance de mes sentiments distingués.

Iv. Tourguéneff.

LETTRES AU BARON B. U. F.

I

Bougival. Les Frênes,
ce premier septembre 1882.

Mon cher baron,

Votre lettre m'a fait un grand plaisir. Il eût été plus grand encore si elle ne m'avait pas en même temps apporté la nouvelle du triste état de votre santé. Le dernier quart de la vie est dur pour tout le monde, pour vous beaucoup plus que pour beaucoup de nos contemporains. Heureusement, vous trouvez dans les ressources de votre intelligence et de l'amitié qui vous entoure la force nécessaire pour résister à ces pénibles épreuves.

Je pourrais dire que je suis logé à peu près à la même enseigne que vous ; seulement, ma maladie est si peu de chose à côté de la vôtre que j'ai presque conscience d'en parler. Il m'est survenu depuis bientôt six mois une angine de poitrine goutteuse qui me cause d'assez vives douleurs et m'empêche de marcher et de me tenir debout plus de cinq minutes de suite ; je ne crois pas que je puisse jamais en être débarrassé. Mais, à tout prendre, c'est assez supportable et la résignation ne m'est pas trop difficile. Ce qu'il y a de plus désagréable, c'est l'impossibilité de faire le plus petit voyage ; je ne puis

pas aller en voiture : son ébranlement réveille mes douleurs.

Ah, mon cher baron ! où est le bon temps de notre vie d'étudiant à Berlin ? Où sont les neiges d'antan ? Vous rappelez-vous le jour où nous sommes venus vous voir, Bakounine et moi, et où les rideaux de votre fenêtre ont pris feu ? Ma mémoire me retrace encore tous ces détails. A tout prendre, en regardant en arrière, nous n'avons pas trop à regretter la façon dont s'est passée notre vie. On a fait ce qu'on a pu.... *faciant meliora potentes !*

Il doit vous être doux de vous retrouver, vers le soir de votre vie, sous les ombrages de l'antique domaine de votre famille. J'ai aussi, dans le Sud de la Russie, un coin de terre natale, où je passe régulièrement quelques mois tous les ans. Le plus grand désagrément que m'ait fait ma maladie, ça été de m'empêcher d'y aller cette année-ci. Dieu sait si nous nous reverrons jamais ; mais je tiens à vous remercier encore de votre bon souvenir et à vous assurer des sentiments de sympathie amicale que n'a cessé de vous garder votre ancien camarade.

IVAN TOURGUÉNEFF.

II

Bougival, Les Frênes,
Ce 25/13 Octobre 1882.

Cher baron,

Je viens de recevoir votre lettre et les numéros de la *Balische Monatszeitung* qui l'accompagnaient. Je vous remercie de cet envoi et je profiterai des premiers moments de loisir pour lire les articles que vous me désignez. Je ne puis pourtant pas vous cacher que je crains une divergence d'opinion entre nous. Le jugement que vous portez sur M. Milutine en est la preuve. [1]. Si j'ai beaucoup de réserves à faire sur son activité en Pologne le mot d'œuvre de Tamerlan a été du reste employé par lui-même, il croyait y reconnaître une triste nécessité) je n'oublierai jamais les services immenses qu'il a rendus à la Russie dans la cause de l'émancipation ; et loin de voir en Milutine un mauvais génie, comme vous dites, je salue en lui un de nos grands — et rares — hommes d'Etat. Ce n'est certes pas sa faute si le grand acte de l'émancipation des paysans n'a pas produit tous les résultats qu'on devait en attendre, mais bien celle des

1. Le baron B. U. F., « irrité » de la glorification de Nicolas Milutine par Anatole Leroy-Beaulieu dans ses études de la « *Revue des Deux-Mondes* », *Un homme d'Etat russe*), écrivit à Tourguéneff pour lui demander de « corriger ces renseignements erronés ». Le baron, originaire des Provinces Baltiques, évidemment réactionnaire, reçut alors cette réponse de Tourgéneff.

autres qui ont réussi à y introduire des clauses funestes...

Je suis très heureux d'apprendre que vous avez pleinement joui du bel été que vous avez eu en Russie. Ici, nous avons été moins favorisés. Ma santé aussi ne se rétablit que fort lentement et la possibilité d'un voyage en Russie devient de plus en plus problématique. La patience doit être, chez vous et chez moi, à l'ordre du jour. Recevez, etc.

IVAN TOURGUÉNEFF.



LETTRES A MM. DURAND-GRÉVILLE, LE PRINCE GALITZIN ET A Mme LA COMTESSE DE GUBERNATIS.



LETTRES A MM. DURAND-GRÉVILLE, LE PRINCE GALITZIN ET A Mme DE GUBERNATIS.

Je termine cette première partie de la correspondance de Tourguéneff par les lettres qu'il a adressées à quelques-uns de ses traducteurs. Leur principal intérêt est de montrer comment Tourguéneff, qui connaissait parfaitement la langue française, laissait à d'autres l'initiative de la traduction de ses œuvres.

Dans un article sur la littérature russe en France[1], je me suis fait l'écho d'une opinion d'après laquelle tous ses romans auraient été traduits sous sa direction par Prosper Mérimée et Viardot. Or, nous voyons par les lettres de Tourguéneff à ses traducteurs, que M. Durand-Gréville, en collaboration avec sa femme, Mme Henry Gréville, a été l'un des principaux traducteurs de ses œuvres. C'est à lui, en effet, que nous devons la première traduction de *Terres Vierges*, *Eaux Printanières*, *Pounine et Babourine*, *Les nôtres*

1. *Revue Générale Internationale*, mars 1897.

m'ont envoyé, *Les Reliques vivantes*, *La Montre*, etc. C'est le prince Galitzin qui a traduit *Fumée*, et non pas Merimée, comme on le croyait parce qu'il avait écrit une préface pour cette œuvre. On verra par les lettres que nous publions qu'il avait seulement, avec Tourguéneff, revu les épreuves de cette traduction. A Merimée appartient entièrement la traduction de : *Le Juif*, *Pétouchkov*, *le Chien* et *le Brigadier*. Le comte Sollohoub a traduit *Une nichée de gentilshommes;* Delavau plusieurs nouvelles écrites aux environs de 1860 et parues dans la *Revue des Deux-Mondes ;* Xavier Marmier quelques autres nouvelles publiées chez Hachette, sous le titre général de *Scènes de la Vie russe*, et M. Charrière les *Mémoires d'un Seigneur russe*, traduction d'ailleurs si imparfaite, que Tourguéneff en fut très affecté. Depuis, deux autres traductions de cette œuvre, dont la mienne, ont paru sous le véritable titre de *Récits d'un Chasseur*.

Il est vrai que, dès les débuts de la carrière de Tourguéneff, c'est Louis Viardot qui le présenta au public français, et si on a continué à lui attribuer les traductions parues depuis, c'est qu'elles ont été éditées par Hetzel qui avait pour principe de ne pas faire figurer sur ses volumes les noms des traducteurs de Tourguéneff. Une seule exception fut faite à cette règle, et ce fut en ma faveur, lorsque je publiai dans cette maison ma traduction de *Un Bulgare* (*A la veille*).

Pour la partie des œuvres de Tourguéneff, tra-

duite par Louis Viardot en collaboration avec l'auteur, voici comment elle fut faite : « Tourguéneff, dit M. Durand-Gréville dans son excellente étude sur l'écrivain russe, dictait une traduction aussi littérale que possible de son œuvre à M. Viardot qui la mettait en français littéraire sous sa direction. Chaque phrase difficile, chaque mot douteux était discuté entre eux et le résultat finissait par être excellent..... Nous croyons savoir, ajoute M. Durand-Gréville, que Mme Viardot collaborait à ces traductions; elle l'a fait, en tout cas, dans les dernières années, pour plusieurs nouvelles [1]. »

Quant à Mme la comtesse de Gubernatis, née de Bésobrasoff, elle a traduit en italien *Eaux printanières* et *Terres vierges*, mais cette dernière traduction n'a pas été publiée.

1. *Bibliothèque Universelle* (Suisse), de novembre et décembre 1890.

A M. DURAND-GRÉVILLE

I

Paris, 48, rue de Douai.
Samedi 23 11 mars 1872.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre, et comme mon voyage est remis d'une quinzaine de jours je ne quitte Paris que le 25 avril), j'avoue que je serais fort content de recevoir les 65 pages dont vous me parlez, si cela ne vous cause pas trop d'inconvénients.

Voici ce qui est arrivé depuis ma dernière lettre : J'ai reçu d'un M. Charles de Coutouly, frère d'un rédacteur de *l'Avenir National* et du *Temps*, le manuscrit complet d'une traduction de *Veschnia Vody*[1], avec une demande d'autorisation de publication. Je n'ai pu que lui répondre par un refus, vu que ma parole était déjà donnée, et je vous ai nommé. Alors il est revenu à la charge, m'a demandé votre adresse et a l'intention, à ce qu'il paraît, de vous faire des propositions d'arrangement pécuniaire. Je lui ai envoyé votre adresse tout en lui répétant que je me considérais comme complètement engagé envers vous et lié par ma parole. Sa traduction est bonne, mais comme j'ai toutes les raisons du monde d'être persuadé de la

1. *Eaux printanières.*

bonté de la vôtre, je me borne à vous prévenir de ce fait, en vous laissant toute liberté à cet égard. Je vous considère comme mon traducteur.

En attendant, je vous prie de vouloir bien m'envoyer le commencement de votre travail et d'accepter l'expression de mes meilleurs sentiments[1].

Iv. TOURGUÉNEFF.

II

Paris, 48, rue de Douai,
Samedi, 6 avril/25 mars 1872.

Votre lettre du 26 mars a été suivie de près par celle du 20, et hier j'ai reçu le manuscrit que vous m'annonciez. M. de Coutouly m'a fait savoir depuis plus d'une semaine que, dans les circonstances présentes, il renonçait à sa traduction, ou du moins il ne songeait plus à la publier ; il l'a fait en fort bons termes et en galant homme, en se refusant d'avance à croire à une infériorité de votre version. Ainsi, de ce côté, tout est arrangé, j'ai à peine eu le temps de jeter un regard sur votre manuscrit,

1. Depuis l'apparition, en 1897, de cette lettre et des suivantes dans la revue *Cosmopolis*, M. C. de Coutouly, rédacteur au *Temps* en 1882, aujourd'hui ministre plénipotentiaire de France, m'a écrit pour confirmer ces renseignements sur la raison qui lui fit renoncer à la publication de sa traduction des *Eaux printanières* ; « Mais, dit-il, il me sera permis d'ajouter que Tourguéneff voulut bien m'offrir ensuite de traduire sa nouvelle intitulée : *Une infortunée*, ce que j'acceptai ; ce roman parut en feuilleton dans le *Temps*, puis en librairie, sous le titre de l'*Abandonnée*, sans le nom du traducteur. »

C'est encore un point fixé au sujet de la traduction des œuvres de Tourguéneff.

mais j'en ai lu assez pour voir que M. de Coutouly avait raison.

J'espère avoir tout le manuscrit dans mes mains avant de quitter Paris — et je compte aussi vous trouver à Pétersbourg et y faire votre connaissance. J'ai l'intention de faire un petit changement dans la fin de *Veschnia Vody* : de l'adoucir un peu en introduisant une nouvelle scène. Ce ne sera pas long et nous arrangerons cela facilement en une heure de temps[1].

Mon arrivée à Pétersbourg aura lieu *avant* la fin d'avril vieux style, et mon retour à Paris, au mois de juin. J'espère que ces dates ne dérangent pas vos calculs.

Je vous écrirai encore dès que j'aurai reçu la fin de votre traduction, et j'irai vous voir dès le lendemain de mon arrivée à Pétersbourg. En attendant je vous prie d'accepter l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Iv. Tourguéneff.

III

Saint-Valery-sur-Somme,
Maison Ruhaut,
Dimanche, 21 juillet 1872.

Monsieur,

Je suis arrivé à Paris le 8 de ce mois et j'y suis resté une semaine ; malheureusement le concierge

1. Ce changement n'a pas eu lieu.

ne m'a pas remis votre carte, et il m'a été impossible de découvrir votre adresse. Au moment de partir, j'ai laissé à la maison une lettre pour vous, que je vous prierais de vouloir bien y faire prendre. Je vous parle dans cette lettre du désagréable incident Franceschi et du dédommagement que je comptais vous offrir, car ni la rédaction du *Temps* ni celle de la *Revue des Deux-Mondes* ne veulent plus d'une œuvre déjà déflorée. Ces infortunées *Veschnia Vody* ont joué de malheur. Je dois venir à Paris dans une semaine et nous aurons, si vous le voulez bien, une entrevue où nous débattrons ce qu'il y aurait à faire. Je vous rapporterai en même temps le manuscrit. Il va sans dire que vous avez mon autorisation tout entière pour la publication en volume. — Hetzel (le libraire, qui est mon ami et un bien charmant homme) le fera volontiers. Allez le voir de ma part; il m'a même dit que, malgré la traduction du *Nord*, il ne serait pas impossible de trouver un journal parisien ou une revue qui accepterait votre manuscrit et le publierait.

Hetzel a déjà publié plusieurs volumes de moi; il ferait un nouveau volume avec *Veschnia Vody*, en y ajoutant peut-être *Stouk, stouk, stouk!*[1] et le

1. *Toc, toc, toc!* et les autres nouvelles de Tourguéneff. — Tourguéneff avait l'intention de publier *Eaux printanières* (traduction de M. Durand-Gréville) dans le *Temps* ou dans la *Revue des Deux-Mondes*, mais une autre traduction ayant paru dans le *Nord* (publié alors à Bruxelles), vint empêcher la réalisation de ce projet. La traduction de M. Durand-Gréville parut plus tard dans la collection des œuvres de Tourguéneff qu'éditait Hetzel.

Brigadier, ou *L'aventure de Yergounoff*, ou le *Roi Lear* qui n'ont paru que dans la *Revue des Deux-Mondes*, mais, je le répète, nous parlerons de tout cela à Paris dans peu de jours. Je vous avertirai dès la veille de mon départ d'ici.

En attendant, je vous prie d'accepter l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Iv. Tourguéneff.

IV

Saint-Valéry-sur-Somme.
Maison Ruhaut.
Vendredi, 26 juillet 1872.

Monsieur,

Je n'ai jamais eu une attaque de goutte plus obstinée que celle qui me tient maintenant depuis bientôt six semaines. Je n'ai pu quitter mes béquilles qu'hier et il me serait impossible d'aller à Paris avant la fin de la semaine prochaine ; mais j'espère bien pouvoir le faire à cette époque. Vous serez averti la veille de mon arrivée.

Je n'ai jamais douté de l'accueil que vous ferait Hetzel ; c'est une nature aussi excellente que délicate et je suis sûr que vous vous arrangerez fort bien avec lui.

M. Franceschi se trouve, à ce que j'ai appris, dans ce moment à Valery. Je ne demande pas mieux que de lui écrire, quoique je ne puisse m'imaginer qu'il ait l'intention de publier une édition séparée

des *Veschnia Vody* en Belgique. Vous pourriez peut-être demander son adresse exacte (au bureau du *Nord*) à Paris et me l'envoyer.

Vous avez carte blanche pour présenter les *Veschnia Vody* à toute revue ou journal, et si la *Revue Universelle* l'accepte, tant mieux. Quant à l'amputation que désire Hetzel, je n'ai aucun avis là-dessus, ne pouvant pas avoir d'appréciation critique d'une œuvre récemment écrite ; mais j'accepte tout des deux mains et fais bon marché de ma susceptibilité d'auteur. J'ai grande confiance dans le goût de Hetzel. Seulement, il me semble que cette amputation devient un peu plus difficile depuis que le *Nord* a publié la machine tout entière. Mais, encore une fois, je me désiste dans cette question.

Les récits du comte Tolstoï sont destinés à être lus par le peuple, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que s'il avait écrit pour les enfants. Je n'en ai lu que deux. Le second, intitulé *Kavkazki Pliénnik* [1] il avait été inséré dans la *Zaria* [2], est charmant ; je crois que les enfants le goûteraient fort.

Nous causerons de tout ceci lors de notre entrevue prochaine, et en attendant, je vous prie de croire à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

IV. TOURGUÉNEFF.

1. *Le Prisonnier du Caucase.*
2. *L'Aurore*, revue.

V

Saint-Valery-sur-Somme.
Maison Ruhaut.
Lundi 5 août 1872.

Monsieur,

Je joue véritablement de malheur ; après six semaines de souffrance et au moment où je pouvais croire que la goutte allait me quitter, la voilà qui me reprend au genou et me force de me remettre au lit.

Je crois bien qu'il se passera trois semaines avant que je puisse aller à Paris et vous porter le manuscrit. Si pourtant vous désirez l'avoir dès à présent, je pourrais vous l'expédier avec les quelques petites notes que je me suis permis d'ajouter par-ci, par-là.

J'attends votre réponse et l'adressè de M. Franceschi, si vous avez pu vous la procurer et si vous croyez qu'il soit nécessaire que je lui écrive.

Des amis que j'ai consultés ici ne supposent pas qu'on puisse faire l'amputation désirée par Hetzel ; mais, je le répète, vous avez là-dessus carte blanche.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Iv. Tourguéneff.

VI

50, rue de Douai.
Mardi 5 janvier 1874.

Mon cher Monsieur Durand,

Voulez-vous venir voir les deux portraits de Harlamoff? (M. et Mme Viardot). Ils se trouvent maintenant dans la galerie d'en bas. Par la même occasion, je vous montrerai trois tableaux que j'ai achetés d'un tout jeune peintre français, E. Vallès, qui promet beaucoup. Il faudrait venir entre midi et deux heures, — demain, par exemple.

Recevez, avec mes vœux de nouvelle année, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Iv. TOURGUÉNEFF.

VII

48, rue de Douai.
Mardi 11 mars 1874.

Cher Monsieur,

Il m'a été impossible jusqu'à ce moment de lire le manuscrit que vous avez bien voulu me confier [1]; aussi, pour vous épargner une course inutile, je vous prierai de remettre votre visite jusqu'à vendredi matin.

1. La traduction du drame d'Ostrovsky, *l'Orage*, faite par M. Durand-Gréville, aidé en partie par sa femme, Mme Henri Gréville. Tourguéneff revit ce travail et y fit quelques corrections.

Je vous envoie en même temps le Leconte de Lisle et les feuilletons du *Journal de St-Pétersbourg* qui m'ont beaucoup intéressé.

Acceptez, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

IV. TOURGUÉNEFF.

VIII

Bougival, maison Halgan,
(Seine-et-Oise).
Ce 10 septembre 1874.

Cher Monsieur,

Vous êtes bien aimable de demander de mes nouvelles : je puis vous en donner d'assez bonnes. Quand je suis revenu ici d'Allemagne, je ne pouvais marcher qu'à l'aide de béquilles, maintenant, je me contente d'une canne. J'espère que pour cette fois, j'en suis quitte et que je pourrai même essayer de chasser vers la fin de septembre.

Je serai bien content de vous voir d'ici là, et comme je compte aller à Paris la semaine prochaine, je me permettrai de vous donner un rendez-vous dès la veille.

J'ai rapporté le manuscrit de *l'Orage*, avec de bonnes promesses d'Ostrovsky[1].

J'ai lu avec beaucoup de plaisir le spirituel et vif prologue qu'Henri Gréville a bien voulu m'envoyer.

1. Ces promesses concernaient l'autorisation d'Ostrovsky pour la traduction de ses ouvrages et l'envoi de notes biographiques.

Quant à Mme Sand, je ne doute pas de la bienveillance de sa réception ; mais elle est pour le moment dans son château de Nohant (dans l'Indre) et elle ne viendra à Paris que vers la fin de l'année.

J'espère que votre petite Jeanne a heureusement franchi, à l'heure qu'il est, l'écueil toujours un peu dangereux de la dentition, et je vous prie, ainsi que Mme Durand, de recevoir l'expression de mes meilleurs sentiments.

IVAN TOURGUÉNEFF.

IX

(1875).

Mon cher Monsieur Durand,

Voici ce qui vous revient de votre 2e feuilleton — 55 francs. Ce n'est pas beaucoup, mais vous connaissez le dicton russe :

Kourotchka po ziornychkou klouyet, syta byvaét[1].

Mille amitiés et au revoir au mois d'août.

Votre tout dévoué,

IV. TOURGUÉNEFF.

Mardi. — 50, rue de Donai.

1. « Grain par grain, la poule arrive à se rassasier. »

X

Spasskoïé,
(Gouvr[t] d'Orel, ville de Mtsensk).
Dimanche 20 juin/2 juillet 1876.

Cher monsieur Durand,

Spasskoïé est le nom du village au fin fond de la Russie où je me trouve depuis quinze jours et où l'on m'a envoyé votre lettre adressée à Bougival. Les nouvelles que vous me donnez me font le plus grand plaisir, et je suis enchanté de voir qu'après tant d'essais infructueux, vous voilà enfin sur le grand chemin. Faites mes meilleurs amitiés à Mme Durand. Je ne doute pas qu'on apprécie son talent, d'autant plus qu'on l'aura plus longtemps tenu à l'ombre.

Je ne reçois pas ici la *Revue des Deux-Mondes* ; mais je savais déjà que l'article sur Chevtchenko[1] avait paru. Je travaille avec acharnement et j'espère bien emporter d'ici un roman achevé. Je ne quitterai la campagne que dans une quinzaine de jours et je compte être de retour à Paris vers le 1er du mois d'août.

La mort de Mme Sand m'a profondément affligé ; elle restera comme une des grandes figures de la littérature moderne. Elle voulait bien avoir de l'affection pour moi ; quant à moi, je puis dire que

1. Le plus grand poète moderne de l'Ukraine.

je la chérissais. Si vous voyez le *Novoié Vrémia*, il y a eu au n° 105 un petit mot de moi sur elle [1].

Portez-vous bien, travaillez ferme, et recevez, ainsi que Mme Durand, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Iv. TOURGUÉNEFF.

[A propos de cette lettre M. Durand-Gréville m'écrit qu'elle était la réponse à celle où il annonçait à Tourguéneff que son étude sur Chevtchenko, « présentée depuis de longs mois, dit-il, ainsi qu'un roman de ma femme, avec la recommandation de Tourguéneff, paraîtrait le 15 juin dans la *Revue des Deux-Mondes*, et que, *deux jours* après la nouvelle de la mort de George Sand, la *Revue des Deux-Mondes* acceptait le roman de ma femme l'*Expiation de Savéli* qui parut le 1er et le 15 juillet, et le *Journal des Débats* acceptait *Dosia*, qui commença à paraître le 27 juin. »]

XI

(1877).

Mon cher monsieur Durand,

Je vous renvoie les premières pages avec quelques corrections [2]. Vous verrez qu'elles sont peu nom-

1. Nous avons donné plus haut des extraits de cette lettre au directeur du *Novoie Vremia*.

2. Il s'agit de la traduction de *Terres Vierges* faite par M. et Mme Gréville, qui parut dans le *Temps* avec le nom de Durand-Gréville seul comme traducteur et plus tard chez Hetzel sans nom de traducteur, selon l'habitude de cet éditeur.

breuses et peu importantes ; ça marchera tout seul, vous n'avez qu'à continuer.

S novym (Rousskim) godom ! [1].

Tout à vous,

Samedi, 13/1 janvier. Iv. TOURGUÉNEFF.

XII

50, rue de Douai.
Dimanche, 11 mars, (1877)

Mon cher monsieur Durand,

Voici deux billets, pour Mme Durand et pour vous. Si le programme vous semble amusant, venez [2].

Je vous demande pardon de ne pas avoir pu vous recevoir l'autre jour ; mais j'étais réellement très souffrant. Je ne suis pas sorti depuis, et je me demande comment je ferai pour me tirer d'affaire demain ? J'ai la bouche tellement enflée que je ne puis presque pas l'ouvrir. Voilà le cas de dire : *Avos* ! [3]

Je n'ai plus de manuscrit et l'imprimerie me talonne...

Mille amitiés ; je vous serre les mains à tous les deux.

Iv. TOURGUÉNEFF.

1. Avec mes vœux de bonne année (russe).
2. Invitation à la matinée littéraire et musicale annuelle donnée chez M. et Mme Viardot au bénéfice des étudiants russes. Tourguéneff y lisait toujours une de ses nouvelles.
3. Mot intraduisible, caractérisant le peuple russe et pouvant se rendre par : Advienne que pourra ! Cela réussira peut-être !

XIII

50, rue de Douai,
Paris,
Jeudi, 22 mars, (1877.)

Mon cher monsieur Durand,

Mon ami M. Viardot, auquel je donne à lire les épreuves de *Terres Vierges*, a proposé d'ajouter à l'endroit où l'on parle du mariage de Marianne avec Solomine, la note suivante :

« Si le roman de M. I. T. n'avait pas été écrit et
« même publié avant le procès politique qui se
« déroule en ce moment devant le Sénat à Saint-
« Pétersbourg, on pourrait croire qu'il en a été le
« copiste : il en était le prophète. On retrouve en
« effet, dans ce procès, les mêmes illusions géné-
« reuses et les mêmes complètes déceptions : on y
« retrouve jusqu'à des mariages impromptus et
« même des mariages fictifs. Le roman des *Terres*
« *Vierges* est devenu subitement de l'histoire. (Note
« du traducteur [1].)

M. Viardot a cru qu'on ferait bien d'ajouter cette note pour parer à un certain ahurissement du lecteur ; mais comme cette note est faite en votre nom, j'ai cru devoir vous l'envoyer. J'espère que vous n'y trouverez rien à redire ; cependant si vous y voyez

1. Cette note a paru telle qu'elle au bas du feuilleton en cours de publication dans le *Temps*, mais n'a pas été réproduite dans l'édition Hetzel.

le moindre inconvénient, faites-le moi savoir aujourd'hui même et j'y aviserai.

Je compte bien avoir le plaisir de vous voir avant votre départ pour la Russie, et en attendant je vous serre cordialement la main et suis

Votre tout dévoué

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — J'ai à remercier Mme Durand de l'envoi de son livre : *A travers champs*, que je me ferai un vrai plaisir de lire ; mais dans la trop flatteuse dédicace qu'elle y a inscrite, il est un mot qui n'est plus de mise : on n'est plus disciple quand on est, comme elle, passé maître.

XIV

50, rue de Douai,
Paris
Dimanche, 4 h. 1/2 (1878).

Mon cher monsieur Durand,

Je vous apporte, comme on dit en russe : ma tête coupable ; j'espère que vous ne la frapperez pas. Il s'y produit depuis quelque temps une telle confusion que je finirai par oublier mon propre nom. Voici ma prière : ne venez pas demain, mais bien *mardi*, à 5 heures. J'aurai été dans la matinée chez Mme Adam et votre affaire sera arrangée. Cette fois-ci pour sûr.

En attendant, recevez mes excuses et croyez-moi

Votre bien dévoué,

Iv. TOURGUÉNEFF.

XV

50, rue de Douai,
Paris.
Mercredi matin (1878).

Cher monsieur Durand,

Je ne me rappelle plus bien si c'est aujourd'hui ou demain que je devais venir vous voir ; ce sera demain vers 3 heures que je viendrai, si cela vous convient. En attendant je vous envoie un billet d'entrée pour notre exposition, en vous recommandant surtout les petits tableaux tout à fait remarquables de Pokitonof [1].

Mille amitiés et à demain.

Iv. TOURGUÉNEFF.

XVI

Bougival, Seine-et-Oise.
Dimanche, 10 août 1879.

Cher monsieur Durand,

Je commence par vous demander pardon de répondre si tard à votre lettre, mais il n'y a pas de ma faute ; par une méprise inconcevable je ne l'ai

1. Exposition des artistes russes faite dans le salon du Cercle artistique russe de Paris.

reçue qu'hier. Je me hâte de vous faire savoir que j'accepte votre proposition avec empressement, et que je vous renverrai le manuscrit des *Cosaques* aussitôt après l'avoir parcouru et fait les corrections nécessaires, s'il y a lieu d'en faire. J'y ajouterai aussi une petite préface biographique. Vous pouvez compter sur mon exactitude.

Je reste ici jusqu'à la fin de septembre, d'où j'irai faire un voyage d'une quinzaine de jours en Angleterre.

Mes meilleures amitiés à Mme Gréville, et un cordial *shakehand* à vous de votre tout dévoué.

Iv. TOURGUÉNEFF.

M. Durand-Gréville, dans ses notes qu'il m'a obligeamment communiquées, dit qu'en 1874 il avait écrit à Tolstoï pour lui demander l'autorisation de traduire les *Cosaques* sous la direction de Tourguéneff, mais qu'il n'obtint pas de réponse. Plus tard, en 1879, un de ses amis de Saint-Pétersbourg lui adressa une traduction des *Cosaques*, « mais dans un français un peu exotique ». Il l'a proposé à l'éditeur Plon en lui promettant d'obtenir une préface de Tourguéneff.

En effet, nous lisons à propos de ce roman dans une lettre de Tourguéneff à Tolstoï du 9 janvier 1879 :

« Il se trouve ici un éditeur qui désirerait publier en volume la traduction parue dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Mais comme il sait que cette traduction est faible, il voudrait que l'écrivain français Durand (qui

possède parfaitement la langue russe) et moi, nous révisions soigneusement cette traduction, ce que nous ferons volontiers (j'écrirai une petite préface). Cet éditeur demande aussi votre autorisation, qui serait par exemple formulée ainsi : « Je soussigné déclare, tant en mon nom « qu'au nom de la personne qui a traduit et publié dans « le *Journal de Saint-Pétersbourg* ma nouvelle *Les Co-* « *saques*, que je donne à MM. Iv. Tourguéneff et Emile « Durand l'autorisation de publier cette nouvelle en « France, après avoir introduit dans le texte de la tra- « duction les corrections nécessaires. »

« J'espère, ajoute Tourguéneff plus loin, que vous n'y verrez aucun inconvénient, et je puis vous assurer que nous ferons tous deux de notre mieux pour présenter au public français *Les Cosaques* dans la forme dont ils sont dignes, et mieux en tout cas que ne l'a fait le traducteur américain. »

Cette traduction, revisée par Tourguéneff et Durand-Gréville, devait paraître chez Plon, mais à l'essai, M. Durand, ayant trouvé le travail de revision plus long qu'une traduction nouvelle, se découragea, et M. Plon ne donna pas suite à ce projet.

On sait que, quelques années plus tard, parut chez Hachette une autre traduction de cette œuvre.

XVII

50, rue de Douai,
Paris,
Mercredi, 28 décembre 1881.

Mon cher monsieur Durand,

Voici la petite étude, qui fait suite aux *Vieux*

Portraits et que j'ai promise à la *Revue politique et littéraire*. Voudriez-vous vous charger de la traduire comme l'autre?[1] Il y a quelques passages difficiles, mais je serai toujours à vos ordres. La *Revue* voudrait insérer cette étude dans le n° du 14 ou du 21 janvier. Le 14 me paraît impossible.

Mille amitiés (et félicitations de nouvelle année) à Mme D.-G. et à vous.

Iv. TOURGUÉNEFF.

XVIII

Bougival (Seine-et-Oise),
Les Frênes.
Jeudi, 12 août 1882.

Mon cher monsieur Durand,

Je vous envoie par la poste d'aujourd'hui un petit volume intitulé : *Razskazi V. Garchina*[2].

M. Eug. Yung m'a chargé de vous prier de traduire un de ces petits récits. (*Notch*[3], p. 100) pour la *Revue politique et littéraire*. Garchine est de tous les jeunes écrivains russes celui dont le talent fait naître le plus d'espérances. Si vous jugez nécessaire de me montrer la traduction avant de la remettre à M. Yung, je me mets entièrement à votre disposition[4].

1. *Un Désespéré*, nouvelle que Tourguéneff avait écrite au temps des *Récits d'un Chasseur* et laissé dormir, parce que le modèle vivait encore.
2. *Récits* de Garchine.
3. *Une Nuit*.
4. M. Durand-Gréville a traduit *Une Nuit* qui parut dans la

J'espère que votre santé est maintenant aussi bonne que possible ; je n'en puis pas dire autant de la mienne. Je continue à ne pas pouvoir marcher ni me tenir debout plus de deux ou trois minutes. Je ne rentrerai à Paris qu'après le 20 novembre.

Faites mes meilleures amitiés à Mme Durand-Gréville. Je viens de parcourir son *Instruction morale et civique*. Cet excellent livre est aussi utile qu'agréable à lire.

Je vous serre cordialement la main.

Votre tout dévoué

Iv. TOURGUÉNEFF.

Revue Bleue du 9 décembre 1882 et un autre récit de Garchine sous le titre *Après la Bataille*, paru dans la même revue en 1884. La plupart des autres nouvelles de cet auteur ont été traduits, par moi et ont paru en deux volumes, l'un intitulé *La Guerre*, l'autre *Nadèjda Nicolaievna*.

AU PRINCE A. GALITZIN

I

Bade, Schillerstrasse, 7.
Lundi, 7 juillet 1867.

Monsieur,

La demande que vous voulez bien me faire est très flatteuse pour moi, et je serais enchanté de me voir imprimé dans votre estimable revue [1]. Pourtant je vous demanderai un délai de deux ou trois jours avant de vous donner une réponse définitive. Mon ami M. Mérimée a eu un instant l'idée de traduire mon roman [2] et m'en a parlé ; je crois qu'il a abandonné ce projet ; mais je ne voudrais pourtant pas donner le consentement que vous désirez, avant de savoir au juste ses intentions. Je lui écris aujourd'hui même et vous communiquerai sa réponse le jour même où je l'aurai reçue.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Iv. Tourguéneff.

II

Bade, Schillerstrasse, 7.
Vendredi, 9 juillet 1867.

Monsieur,

Je viens de recevoir une lettre de M. P. Mérimée.

1. *Le Correspondant* de Paris.
2. *Fumée.*

Ses occupations ne lui permettent pas de traduire mon roman, mais il veut bien me proposer d'en relire les épreuves. Vous comprendrez aisément, Monsieur, qu'on profite d'une pareille bonne fortune, et si vous persévérez dans votre projet, je vous prierais de faire parvenir à M. Mérimée les épreuves que j'aurais corrigées — ici à Bade — avant de les imprimer. Il va sans dire que j'accepte d'avance toutes ses corrections. M. Mérimée reste à Paris tout le mois de juillet, et sa complaisance m'est assez connue pour que je puisse vous assurer que la publication n'en souffrira aucun retard. Il demeure rue de Lille, 52.

Vous serez bien aimable, Monsieur, de me faire savoir votre résolution, et je vous prie, en attendant, d'accepter l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Iv. Tourguéneff.

III

Bade, Schillerstrasse, 7.
Ce 10 juillet 1867.

Monsieur,

J'attendais pour répondre à votre lettre du 5 que vous m'eussiez fait connaître votre décision à l'endroit des propositions que je vous avais faites, et je vous prie de me faire savoir si elles vous conviennent.

Je n'ai jamais touché de droits d'auteur en France ;

l'honneur d'y être lu me suffit. Je me permettrais tout au plus de demander un abonnement au *Correspondant* de cette année et une dizaine d'exemplaires du « tiré à part ». Je conviens que le titre de *Fumée* est impossible en français ; mais celui que vous proposez : *La Société russe contemporaine*, conviendrait plutôt à un article de revue qu'à une œuvre d'imagination. Que diriez-vous *d'Incertitude?* ou bien encore *Entre le Passé et l'Avenir?* ou *Sans Rivage?* ou peut-être *Dans le Brouillard?* M. Mérimée, si vous vous mettez en rapport avec lui, pourrait peut-être trouver quelque chose de graphique.

En attendant votre réponse, Monsieur, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Iv. TOURGUÉNEFF.

IV

Bade, Schillerstrasse, 7.
Samedi, 7 août 1867.

Je vous demande pardon, cher Monsieur, d'avoir tardé jusqu'à ce jour à vous répondre. J'ai reçu le n° du *Correspondant*, et cette fois-ci la traduction ne laisse plus rien à désirer. Je vous promets de ne pas retenir un jour de plus qu'il ne faut les épreuves que vous allez sans doute m'envoyer bientôt.

Vous seriez bien aimable de m'envoyer en même

temps un exemplaire rectifié du premier fragment, de celui qui a paru dans le n° du 21 juillet.

Acceptez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

IV. TOURGUÉNEFF.

V

Bade, Schillerstrasse, 7.
Mercredi, 14 août 1867.

Monsieur,

Mon domestique ayant oublié de me remettre la continuation des épreuves de *Dym*[1] je ne les ai que depuis ce matin; mais je travaille aux corrections et je les enverrai *demain* au plus tard à l'imprimerie Raçon. J'espère que ce retard involontaire n'a rien de grave. Vous serez bien bon de n'envoyer à M. Mérimée les épreuves qu'après les avoir fait corriger, cela lui évitera un double emploi. Je me suis permis de rétablir quelques phrases, que l'éditeur de la *Revue Russe*[2] avait cru devoir supprimer, pour ne pas trop faire crier. Mais maintenant la chose est faite et on ne saurait crier davantage. Après tout, je crois encore être meilleur patriote que ceux qui me reprochent de manquer d'amour pour la patrie.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

IV. TOURGUÉNEFF.

1. Titre russe de *Fumée*.
2. Michel Katkoff.

P.-S. — Je voudrais surtout que vous adoptassiez la manière dont j'ai traduit le passage difficile en russe à la page 46 de l'original, dernière ligne qui commence ainsi : *Toupoïé Nedooumênié*, etc.

VI

Bade, Schillerstrasse, 7.
Samedi, ce 17 août 1867.

Monsieur,

J'envoie aujourd'hui même le dernier placard de *Fumée* (que j'ai reçu hier) à l'imprimerie, avec toutes les corrections, et je me hâte de vous prévenir que j'ai réintégré dans le texte la *biographie* du général Ratmiroff, que mon éditeur (1) avait cru devoir raccourcir et affaiblir dans le texte original. Je crois que vous ne trouverez pas mauvais que je l'aie fait.

Mille compliments.

Iv. Tourguéneff.

VII

Bade, Schillerstrasse, 7.
Ce 11 septembre 1867.

Monsieur,

Je renvoie dès demain le premier placard des épreuves de *Fumée* ; les autres suivront dès après-

1. Michel Katkoff, le directeur de la *Revue Russe*, où paraissait l'original.

demain. Vous n'ignorez pas qu'il y a une lacune s'étendant sur deux chapitres (le 16[me] et le 17[me]) ; c'est là que se trouvent les passages les plus difficiles. Je voudrais pourtant revoir ces deux chapitres avant l'impression, c'est même absolument nécessaire, et je vous promets que je tiendrai compte de vos scrupules.

Je regrette, Monsieur, que vous n'attendiez pas le retour de mes épreuves pour les soumettre à M. Mérimée : cela fait double emploi et double travail. Le nombre des passages que j'ai dû corriger est très grand, et je vois, d'après les lettres de M. Mérimée, qu'il se débat souvent contre des difficultés qui ne proviennent que d'une interprétation inexacte. Je crois qu'il vaudrait infiniment mieux ne lui soumettre qu'un texte rectifié.

Je me suis permis de faire quelques légères additions, comme pour le second fragment. J'espère Monsieur, que mes corrections seront acceptées et j'attends avec impatience les deux chapitres suspendus.

Je vous prie d'accepter l'expression de mes sentiments distingués.

IV. TOURGUÉNEFF.

VIII

Bade, Schillerstrasse, 7.
Ce 15 septembre 1867.

Mon prince,

Nous voici au 15, et je n'ai pas encore reçu les deux chapitres retenus ; veuillez bien donner vos ordres pour qu'ils me soient transmis le plus vite possible.

J'ai traduit « Samorodok » par « Diamant brut », le terme ironique rend assez bien l'idée, et ce n'est pas de *hâblerie* que Poutoughine accuse ses compatriotes, mais bien de cette horreur du travail, de cette confiance dans les dons de la nature qui caractérisent les « Samorodok » russes. J'espère que vous adopterez cette version.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Iv. Tourguéneff.

P.-S. — *Les épreuves viennent d'arriver* ; je les lirai avec soin et je les renverrai immédiatement. Je réitère ma prière de ne pas les soumettre à M. Mérimée *avant* mes corrections.

IX

Bade, Schillerstrasse, 7.
Samedi, 19 octobre 1867.

Monsieur,

J'ai reçu les trois premières feuilles de *Fumée*, mais je ne sais pas si vous êtes décidé à continuer la publication de votre traduction dans le *Correspondant*, malgré les obstacles qui paraissent surgir. Je me permets seulement de vous rappeler que je n'ai pas eu *toutes* les épreuves : les placards de la fin ne m'ont pas été envoyés, et que si la publication doit continuer ou s'achever dans le n° du 25 octobre, je vous serais bien obligé de ne rien faire paraître que je n'eusse parcouru.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Iv. Tourguéneff.

X

Bade, Schillerstrasse, 7.
Ce 14 novembre 1867.

Monsieur,

Je viens d'envoyer les deux derniers placards de *Fumée* à l'imprimerie S. Raçon. — Une absence de plusieurs jours a été cause que je n'ai pu le faire plus tôt. Il y a des corrections importantes, que j'ose recommander à votre attention. Je ne sais

si M. Mérimée est encore à Paris; s'il ne l'a pas quitté, j'espère qu'il portera sa complaisance jusqu'au bout.

J'ai reçu les feuilles imprimées (pp. 1-96) de *Fumée* et je vous en remercie.

Je vous remercie aussi de votre proposition de m'envoyer les *Troustchoby*[1]. Je possède ce roman, auquel je reproche de trop copier les *Mystères de Paris*.

Acceptez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Iv. TOURGUÉNEFF.

XI

Bade, Schillerstrasse, 7.
Ce 28 novembre 1867,

Monsieur,

Je vous serais bien reconnaissant, si vous vouliez bien donner l'ordre à l'imprimerie du *Correspondant* de m'envoyer les quelques exemplaires de l'impression séparée de *Fumée* qui m'ont été promis. Je n'en ai reçu qu'un qui renferme les 4 premières feuilles.

Je vous remercie beaucoup de la bienveillance avec laquelle vous avez admis mes corrections. Quant à la publication que Hetzel a l'intention de faire, votre désir sera rempli.

1. Le vrai titre de ce roman est *Les Bouges de Petersbourg* dont l'auteur est Krestovsky. Tourguéneff le cite par un seul mot russe, celui de *Bouges*.

J'espère avoir le plaisir de vous voir à Paris, et en attendant je vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments distingués.

Iv. Tourguéneff.

XII

Bade, Schillerstrasse, 7.
Ce 3 décembre 1867.

Monsieur,

Je viens de recevoir les feuilles qui manquaient à l'exemplaire séparé de *Fumée*, et tout en vous remerciant de l'obligeance avec laquelle vous avez rempli ma demande, je me permettrai de vous en faire une autre : Ayez la bonté de faire parvenir un exemplaire à J. Hetzel (rue Jacob, 18) et de m'en envoyer *deux autres*. Cela ferait en tout *quatre* exemplaires que je voudrais retenir pour moi.

Je vous serais bien reconnaissant, Monsieur, de ce petit service, et vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments distingués.

Iv. Tourguéneff.

XIII

Bade, Thiergartenstrasse, 3.
Ce 24 avril 1868.

Monsieur,

Une absence de quelques jours m'a empêché de vous répondre immédiatement et je m'empresse

de le faire tout en vous priant de recevoir mes excuses.

Si je ne vous ai pas envoyé le *Brigadir*[1], c'est qu'au dernier moment de mon séjour à Paris, on m'a demandé de le traduire pour le mettre dans le feuilleton d'un journal ; je l'ai promis, et n'ayant qu'un seul exemplaire à ma disposition, je n'ai pu remplir ma promesse envers vous ; mais je vous l'enverrai dès qu'il sera disponible.

J'écrirai aujourd'hui même à Hetzel, et je lui parlerai du roman du comte A. Tolstoï[2], comme il convient de parler de cette œuvre consciencieuse et remarquable. Je serais très heureux que votre idée se réalisât, mais il faut avouer qu'en général les éditeurs ne doivent pas mettre beaucoup d'ardeur à la publication d'œuvres étrangères ; aucune d'elle n'a encore dépassé *la seconde* édition et ceci même est un cas exceptionnel, tandis que *Monsieur, Madame et Bébé* en est à la quarantième. Du reste Hetzel n'est pas un éditeur comme les autres.

Agréez, mon prince, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Je vous enverrai les vingt pages du *Brigadir* détachées, par la poste ; vous aurez la bonté de me les renvoyer plus tard.

1. Titre russe de *Le Brigadier*, nouvelle de Tourguéneff.
2. Il s'agit du roman du comte Alexis Tolstoï, *Le Prince Sérébriany*, que le prince Galitzin avait traduit et, je crois, publié, mais non chez Hetzel.

XIV

Bade, Thiergartenstrasse, 3.
Ce 29 avril 1868.

Monsieur,

Je viens de recevoir de Hetzel la réponse à la lettre que je lui ai écrite à propos du roman du comte A. Tolstoï. Il vous prie de lui envoyer le manuscrit : il me promet de le lire avec attention, et j'espère que cette lecture l'engagera à le publier. De mon côté je lui ai dit du roman tout le bien que j'en pense.

Je vous demande bien pardon de ne pas vous avoir encore envoyé les feuillets du *Brigadir*, mais cela ne peut tarder maintenant.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Iv. Tourguéneff.

A LA COMTESSE DE GUBERNATIS.

I

Saint-Valery-sur-Somme,
Maison Ruhaut.
Ce 12 septembre 1872.

Madame,

Je viens bien tard vous remercier pour les deux numéros de la *Rivista Europa* que vous avez eu la bonté de m'envoyer, qui contenaient les premiers chapitres des *Eaux printanières* ; mais ces deux numéros ne me sont parvenus que tout récemment.

Autant que je puis en juger, votre traduction est excellente, et ce ne sera pas votre faute si ma nouvelle ne reçoit pas un accueil bienveillant du public italien.

J'ai parcouru les autres articles contenus dans les deux numéros, et j'ai pu me convaincre que la *Rivista* est une publication très distinguée où je me trouve honoré de prendre place, sous les auspices d'interprète tel que vous.

Agréez, Madame, l'expression de ma parfaite considération.

Votre tout dévoué,
Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Mon adresse permanente est : Paris, 48, rue de Douai.

II

Paris, 48, rue de Douai.
Ce 18 mars 1873.

Madame,

Je viens de recevoir les deux exemplaires de votre excellente traduction des *Veschnia Vody* [1], que vous avez eu la bonté de m'envoyer et je vous en remercie cordialement.

En réponse à la question que vous voulez bien me poser, je crois que la figure de Liza dans le *Dvorianskoïé Gnezdo* [2] serait de nature à donner au public italien une idée plus avantageuse de la femme russe que la M. N. [3] des *Eaux printanières*. Si le roman auquel je fais allusion ne se trouve pas dans votre bibliothèque, je serais heureux de vous l'offrir, ainsi que le reste de mes ouvrages.

Je ne sais pas quand il me sera donné de visiter de nouveau l'Italie, ce pays qui m'a laissé de si profonds souvenirs et que je n'ai pas encore vu en jouissance de la liberté ; mais si jamais je viens à Florence, j'irai immédiatement frapper à votre porte afin de faire votre connaissance et celle de M. de Gubernatis, ce savant si distingué et si sympathique.

Je m'empresse de vous envoyer ma photographie,

1. *Eaux printanières.*
2. *Une nichée de Gentilshommes.*
3. Maria Nicolaïevna.

tout en regrettant de n'en pas avoir de meilleure ; votre désir est trop flatteur pour que je ne me hâte pas de le remplir.

Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Iv. TOURGUÉNEFF.

P. S. — J'ai appris par la *Rivista* que mon ami, M. le comte Alexis Tolstoï [1] se trouve à Florence ; oserai-je vous prier de lui transmettre, ainsi qu'à Mme la comtesse, mes meilleures amitiés ?

III

50, rue de Douai, Paris
Mardi, 20 février 1877.

Madame,

Je m'empresse de vous donner l'autorisation pour la traduction de *Nov* [2] que vous désirez, persuadé que je suis que je ne saurais me trouver dans des mains plus compétentes et plus habiles [3].

Je suis très heureux, Madame, que la première partie de mon roman ait mérité votre approbation, et j'espère que la seconde partie, que vous devez avoir reçue à l'heure qu'il est, ne gâtera pas trop votre impression.

Vous trouverez à la seconde feuille de cette

1. Célèbre poète et romancier ; il n'est pas parent du comte Léon Tolstoï.
2. *Terres Vierges*.
3. La traduction italienne de *Nov* n'a point parue ; des extraits ont été seulement donnés par M. de Gubernatis dans une conférence sur Tourguéneff à Florence.

lettre une dédicace que vous voudrez bien faire mettre à la première page du volume de mes œuvres qu'on doit vous envoyer de Moscou.

Ayez la bonté, Madame, de transmettre mes compliments empressés à M. de Gubernatis et de recevoir pour vous-même l'expression de mes sentiments les plus distingués

Iv. Tourguéneff.



CONCLUSION



CONCLUSION

La correspondance française de Tourguéneff, que j'ai pu réunir en ce volume, est loin d'être complète. A voir les centaines de lettres écrites à ses amis de Russie et publiées depuis sa mort, et connaissant ses nombreuses relations dans le monde littéraire français, on comprend la difficulté que devait rencontrer une première tentative pour recueillir la correspondance à laquelle ces relations ont pu donner lieu. J'ai déjà signalé dans mon introduction, les lacunes qu'il m'a été impossible de combler. Les lettres adressées à Victor Hugo, Prosper Mérimée, Jules Simon, Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet, etc., pour une cause ou pour une autre, n'ont pu être comprises dans cette première publication. Depuis, j'ai appris que la correspondance de Tourguéneff avec Émile Augier, qui était un de ses intimes amis, restera probablement toujours ignorée. En effet, malgré ses recherches, M. Paul Déroulède n'en a retrouvé aucune trace. Mme Edmond About n'a pas été plus heureuse pour les lettres adressées à l'auteur du

Roman d'un brave homme. Les lettres à Maxime Du Camp, si elles existent, ne pourront voir le jour qu'en 1910, en même temps que les autres documents littéraires laissés par lui. Mme Adam tient à conserver les lettres de Tourguéneff pour leur donner une place dans ses mémoires, etc., etc.

Il serait trop long de dire ici toutes les recherches que j'ai faites, d'indiquer toutes les portes auxquelles j'ai frappé.

Mais telle quelle, la correspondance que j'ai placée sous les yeux des lecteurs suffit, non seulement pour éclairer quelques traits nouveaux de la figure de l'écrivain russe, mais encore pour apporter des éléments ignorés à l'histoire des relations intellectuelles entre la France et la Russie.

On m'a fait le reproche de n'avoir rien rejeté de cette correspondance et d'y avoir compris jusqu'à des billets de quelques lignes sans intérêt apparent. Ma seule crainte, au contraire, est d'avoir pris sur moi de sacrifier quelques-uns de ces billets. Je me souviens d'une lettre que m'adressa un écrivain russe très connu, me suppliant de ne rien omettre : pas une ligne, pas un mot. « Tout est précieux, m'écrivait-il, tout ce qui ajoute pour si peu que ce soit à notre connaissance de ce grand homme. »

En effet, une ligne, un mot, sans intérêt immédiat, peut préciser un fait, établir une date. Le nombre même des lettres échangées est déjà une

indication du degré d'intimité entre les correspondants ; et, sous ce rapport, nous voyons par exemple que c'est à Flaubert et à Zola que Tourguéneff a le plus écrit.

Ce n'est donc pas l'importance propre de tel billet ou de telle lettre qu'on doit considérer, mais l'ensemble de ces documents littéraires.

A ce propos, parmi les diverses critiques provoquées par cette publication, je trouve dans un journal de Bruxelles, au sujet des lettres de Zola, dont quelques-unes ont été jugées sans intérêt, de judicieuses réflexions. Le journaliste belge commence par dire que ce sont des lettres « écrites cursivement, au saut du lit, en style débraillé, d'une simplicité familière, toutes d'ailleurs plutôt billets qu'épîtres, d'un laconisme télégraphique. » Et cependant il reconnaît que « par les révélations qu'elles nous donnent, par les éclaircissements, voire même par les rectifications qu'elles apportent, — car l'envie déforme de préférence les grandes renommées — de telles lettres nous sont précieuses. A ce titre seul, leur publication serait légitime, les rigides et les emphatiques censeurs qui parlent de malsaine curiosité seraient irrecevables. Il n'importe pas moins au lecteur qu'à l'auteur que toute lumière soit faite sur le génie ».

C'était l'opinion de Tourguéneff lui-même, qui s'était fait l'éditeur d'une correspondance beaucoup plus intime — celle de Pouchkine à sa femme. Dans la préface dont il accompagne cette publication, il

dit qu'il la considère comme le fait le plus honorable de sa carrière littéraire. « Ces lettres », écrit-il, « jettent une vive lumière sur le caractère même de Pouchkine et donnent la clé de bien des événements de sa vie, même de celui qui l'a terminée si tragiquement. Écrites avec tout l'abandon des relations familiales, sans ratures, sans périphrases et sans sous-entendus, ces lettres nous montrent avec d'autant plus de netteté la personnalité morale du poète ».

Nous, nous n'avons pu donner jusqu'ici que la correspondance amicale de Tourguéneff, et déjà elle a contribué à nous le faire mieux connaître : elle a confirmé sa bonté d'âme, son dévouement à ses amis, son abnégation d'écrivain ; elle a détruit des allégations malveillantes, et surtout elle nous a montré sa filiation littéraire que je préciserai tout à l'heure. Pour l'instant, je voudrais apporter une preuve de la bonne foi de Tourguéneff dont Alphonse Daudet a pu douter un moment.

Un vieil ami de Tourguéneff, un ami de près de quarante ans, dont j'ai invoqué le témoignage, M. Pietsch, m'a envoyé une lettre, adressée à Mme Pietsch, où le romancier russe parle de Sacher-Mazoch en des termes tels qu'il n'est pas possible d'admettre une intimité quelconque entre ces deux écrivains. Elle établit du moins une fois de plus que Tourguéneff n'avait jamais connu Sacher-Mazoch et, comme m'écrit avec raison M. Pietsch, n'a pu entretenir avec lui aucune corres-

pondance. Il y a là une histoire de portrait racontée par M. Pietsch, qui est à cet égard fort édifiante.

De son côté, M. Durand-Gréville m'écrit : « L'affaire des lettres à Sacher-Mazoch m'a toujours inspiré plus que des doutes. Je m'étais gardé d'en parler dans mon étude sur Ivan Tourguéneff. Daudet, à qui je demandais, il y a bien longtemps, *où* on pourrait voir ces lettres, se tourna vers Goncourt et lui dit : — C'est Robert Caze qui les avait, n'est-ce pas? — Oui, répondit Goncourt. — Et ce fut tout. Or, à ce moment-là Robert Caze venait de mourir. Un de mes amis, très honnête et très sincère, m'a dit que ces lettres avaient été *offertes à Goncourt contre un prix raisonnable*. Je suis persuadé, sans en avoir la preuve, que c'étaient de fausses lettres, fabriquées dans un but intéressé et dans l'espoir peut-être que Goncourt les détruirait. Si elles avaient été authentiques, on les aurait publiées pour faire du tapage et de l'argent. »

Mais n'insistons pas davantage. Je crois que la lumière est faite sur cet incident et je n'en ai reparlé que parce que de nouveaux documents venaient confirmer les anciens et que j'y ai été amené en parlant de l'intérêt que présente l'ensemble de la correspondance de Tourguéneff.

Ce ne sont là que des particularités de la vie de l'homme. Combien plus importante devient cette correspondance lorsqu'elle nous dévoile les

sources nourricières de l'écrivain! Voici, par exemple, ses lettres à George Sand, dans lesquelles un journal parisien n'a vu que des billets insignifiants. Eh bien! il en est une qui rehausse singulièrement la portée de toute cette correspondance. Remerciant George Sand de quelques lignes par lesquelles elle lui dédiait sa nouvelle *Pierre Bonnin*, dédicace dont j'ai parlé déjà, Tourguéneff lui écrit entre autres choses : « En allant à Nohant, je m'étais bien promis de vous dire l'influence immense que vous avez eue sur moi comme écrivain... » Cette phrase n'a pas dû passer inaperçue du lecteur attentif, surtout s'il avait déjà lu la notice que j'ai placée en tête des lettres de Tourguéneff à George Sand. Elle fixe un point important de l'histoire littéraire et rend incontestable l'influence qu'a eue un des plus grands écrivains français sur un des plus grands écrivains russes.

Ce n'est certes pas Balzac, comme le suppose M. E.-M. de Vogüé. qui a pu avoir une action sur le talent de Tourguéneff. Dans une lettre à M. Weinberg ,poète et traducteur, qui lui demandait la traduction russe d'une œuvre de Balzac, Tourguéneff lui dit n'en pas avoir le temps. « J'aurais plutôt traduit, ajoute-t-il, quelques pages de Montaigne ou de Rabelais, mais rien de Balzac, dont je n'ai jamais pu lire dix pages de suite, tant cet écrivain est étranger et antipathique à ma nature. »

Seule l'influence de George Sand a été reconnue, comme nous l'avons vu, par Tourguéneff lui-même. Ce fait, qui n'a pas encore été noté, que je sache, en France, a maintes fois occupé les critiques russes. Tout récemment encore Karénine (pseudonyme d'une femme, romancier de talent) parle de l'influence de George Sand sur plusieurs écrivains russes : Dostoievsky, Grigorovitch, Saltykov-Stchédrine, et particulièrement Tourguéneff. Karénine nous montre que *Roudine*, par exemple, est comme un reflet d'*Horace*. « Si on fait abstraction des particularités de race ou de caste qui distinguent *Roudine* et *Horace*, nous aurons devant nous le même personnage, le même type de beau parleur enthousiaste, qui entraîne les autres et s'entraîne lui-même par sa faconde, mais qui est incapable d'action..... Et si Roudine, grisé par ses paroles, meurt sur une barricade en 1848, tandis qu'Horace évite prudemment de participer à l'affaire de Saint-Méry en 1832; si en général Roudine est plus sympathique, plus désintéressé que son prototype, on en doit chercher la cause précisément dans les traits caractéristiques des races ou des castes, fidèlement et nettement dessinés par George Sand et par Tourguéneff. »

Un autre critique, M. Soumtsov, trouve plus d'analogie encore entre Kacian des *Récits d'un Chasseur* et Patience de *Mauprat :*

« Par son intelligence, sa douceur, son amour de la nature et surtout des oiseaux, Kacian est le fils

littéraire de Patience, dit-il... Patience a le dégoût du travail, Kacian aussi... Patience est un philosophe naturel ; Kacian, pour sa tendance à la philosophie a reçu le sobriquet d'innocent Tous deux passent pour des sorciers parmi les paysans. Même dans les détails, comme l'expression de leur amour pour les oiseaux, George Sand et Tourguéneff se rencontrent... Patience est gauche et timide devant les femmes ; Kacian a hérité de ce trait également, ce qu'on voit à la fin du récit de Tourguéneff... Il y a même chez Tourguéneff un détail inexpliqué qui s'accorde mal avec les mœurs du paysan russe de cette époque et qui par conséquent est artificiel et faux : Kacian sait lire et apprend à lire à sa fille Annouchka. Evidemment il y a là l'influence du lettré Patience contrairement à la réalité du milieu russe. »

Je pourrais pousser ce parallèle plus loin que Karénine et M. Soumtsov ; je pourrais montrer que presque tous les personnages de *Roudine* ont leurs prototypes dans *Horace*. Lejnev, l'ami de Roudine, n'est-ce pas Théophile, l'ami d'Horace ? Comme Théophile, ne voit-il pas les défauts et les qualités de son ami et ne subit-il pas le charme de son enthousiasme ? Volyntsev, n'est-ce pas Paul Arsène, cœur vaillant et bon ? Comme Paul Arsène n'a-t-il pas à souffrir du hâbleur dont les grandes phrases séduisent celle qu'il aime ? Nathalia, n'est-ce pas Marthe à l'âme ardente et noble ? Comme Marthe, n'est-elle pas victime d'apparences géné-

reuses? Mme Lipine, n'est-ce pas Eugénie? N'échappe-t-elle pas à la séduction du héros en préférant l'homme de l'action à l'homme de la phrase?

Et ce ne sont pas seulement les caractères; bien des circonstances, bien des faits peuvent être comparés avec la même minutie. Mais qu'importe? *Horace et Roudine* n'en sont pas moins deux œuvres essentiellement différentes; différentes par le milieu, par la manière de traiter le sujet, par la conclusion naturellement déduite de caractères ethniques différents. Je dirai plus, le type de Roudine est trop russe pour qu'il soit besoin d'en chercher le modèle ailleurs que chez les Russes. Tourguéneff a pu étudier son personnage sur le vif d'après Bakounine, le célèbre anarchiste qu'il a personnellement connu, et Roudine est plus Russe qu'Horace n'est Français, que Werther n'est Allemand.

Quant à la ressemblance de Kacian et de Patience, elle est en effet visible, mais nous ne pouvons y voir une imitation, car nous savons que Tourguéneff ne peignait ses personnages que sur nature, et le type de Patience et de Kacian se trouve en tous pays.

Non, ce n'est pas dans ces détails de caractères et d'invention qu'il faut rechercher l'action de George Sand sur le talent de Tourguéneff. Elle est plus large. On la retrouve dans la même pitié attendrie pour les faibles et les victimes d'un état social, dans le goût des milieux rustiques, dans la sobriété des descriptions, dans la réalité pittoresque

des personnages. Toutefois Tourguéneff est beaucoup plus réaliste. Sous ce rapport il se rapproche davantage de Flaubert.

Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond ce point d'histoire littéraire. J'ai voulu simplement faire constater que, dans la correspondance de Tourguéneff, même dans la partie la moins remarquée, ses futurs biographes, comme les historiens de la littérature, trouveront d'utiles matériaux.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS (1)

A

About (Edmond), 7, 13, 132.
About (Mme), 343.
Adam (Mme), 125, 143, 144, 253, 272, 274, 318, 345.
Aksakov (S. T.), 148.
Alexandre I, 62.
Alexandre II, 26, 28, 33.
Alexis (Paul), 42, 117.
Andreïev (Mme), 4.
Annenkov (P. V.), 147, 197, 199.
Arène (Paul), 292.
Arnoux (Mlle), 127.
Augier (Emile), 13, 22, 23, 284, 343.
Avdeïev, 197, 198.

B

Baïmakov, 227.
Bakounine (Michel), 12, 281, 295.
Balzac, 117, 237, 245, 348.
Barbey d'Aurevilly, 270.
Barbier (P.-Jules), 284.
Bardoux, 117.
Beethoven, 9, 30.
Belinsky (Vissarion), 10.
Bergerat (Emile), 42.
Bernhardt (Sarah), 109, 118.
Berthelot (Marcelin), 12.
Bixio, 34.
Blanc (Charles), 12.
Blanchard, 171.
Boborykine (Pierre), 258.
Bogolubov, I.
Bouillet, 272.
Boyesen (H.), 183.
Broca, 12.
Broglie (duc de), 189.
Brullow (Karl), 32.
Bullock, 72.
Burty (Philippe), 16, 18, 42, 280.
Byron (Lord), 94.

C

Camp (Maxime du), 13, 50, 54, 56, 58, 274, 345.
Carlyle, 28.
Carré (Michel), 284.
Carvalho, 73.
Caze (Robert), 194, 195, 347.
Céard (Henri), 42.
Chamerot (Georges), 108, 219.
Charpentier (Georges), 118, 218, 219, 220, 224, 225, 248, 251, 259.
Charrière (Ernest), 302.
Chateaubriand, 206, 207, 208, 210.
Chevtchenko (Tarass), 314, 315.
Cladel (Léon), 42.

(1) Les chiffres romains indiquent les pages de l'Avertissement.

Clairin, 118.
Claretie (Jules), 16, 18, 117, 168, 280, 290, 291.
Commanville (Mme), 17, 18, 43, 44, 74, 85, 94, 95, 100, 102, 109, 110, 118, 120, 123, 126, 130, 144.
Commanville, 137, 140, 143, 144.
Coutouly (Charles de), 304, 305, 306.

D

Daudet (Alphonse), 3, 13, 17, 39, 41, 96, 109, 110, 111, 115, 117, 132, 136, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 200, 201, 203, 205, 206, 207, 208, 210, 212, 222, 238, 243, 245, 246, 254, 256, 343, 346, 347.
Daudet (Mme Alphonse), 111.
Decourcelle (Adrien), 280.
Delavau, 302.
Déléage (Paul), 272.
Délines (Michel), 200.
Delpeuch, 281.
Depret (Louis), 18, 280, 285, 290.
Déroulède (Paul), 343.
Dickens, 9, 202, 263, 270.
Didon (le Père), 140.
Dostoïevsky (Th.), 15, 197, 198, 349.
Droujinine, 148, 269.
Dumas (fils), 73, 159, 221, 245.
Durand-Gréville, 18, 102, 198, 258, 301, 303, 307, 311, 315, 320, 321, 322, 323, 347.

E

Edmond (Charles), 8, 12, 16, 18, 147, 168, 204.

F

Faurgues, 218.
Fet (Afanassy), 10, 30.
Filon (Augustin), 16.
Flaubert (Gustave), 3, 11, 12, 13, 14, 17, 18, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 51, 56, 64, 68, 82, 87, 99, 103, 111, 117, 123, 128, 133, 139, 141, 142, 144, 149, 150, 157, 162, 163, 164, 167, 171, 177, 178, 180, 182, 187, 188, 189, 199, 201, 203, 206, 207, 208, 209, 210, 217, 221, 222, 224, 227, 228, 230, 231, 235, 236, 237, 238, 239, 241, 243, 245, 246, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 257, 258, 267, 268, 272, 274, 275, 281, 345, 352.
Flaubert (Mme), 58, 60.
Franceschi, 307, 308, 310.
Fromentin (Eugène), 12, 89.

G

Galitzine (prince A.), II, 51, 302.
Gambetta (Léon), 253, 280, 292.
Garchine (Vsevolod), 269, 322, 323.
Garcia (Mme), 23.
Garvady (Mme), 137.
Gautier (Théophile), 12, 17, 167, 168, 188, 207.
Gavarni, 12.
Girardin (Emile de), 42.

Gluck, 9, 110.
Gœthe, 43, 137, 270.
Gogol, 13, 14, 23, 24, 25, 28, 148, 149, 201, 202, 270.
Goncourt (Edmond de), 2, 3, 13, 17, 40, 42, 96, 115, 117, 135, 187, 188, 190, 192, 193, 196, 197, 201, 202, 203, 210, 222, 224, 228, 238, 239, 245, 254, 255, 256, 257, 343, 347.
Goncourt (les), 12, 84, 224.
Gounod (Charles), 13, 21, 22.
Gounod (Mme), 22.
Gréville (Mme Henry), 258, 301, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 318, 320, 322, 323.
Griboïedov, 201.
Grigorovitch, 349.
Gubernatis (comte Angelo de), 337, 338, 339.
Gubernatis (comtesse de, née Besobrasov), 303.

H

Hachette, 302.
Hal (général), 72
Haller, 81.
Harlamov, 223, 227, 311.
Hébrard (Adrien), 12, 175, 204.
Hennique (Léon), 42.
Hérédia (José-Maria de), 42, 272.
Héritte (Mme), 23.
Herzen (Alexandre), 12.
Hetzel (Jules), 302, 307, 309, 315, 317, 333, 334, 335.
Hugo (Victor), 13, 15, 16, 112, 143, 182, 245, 272, 343.
Huret (Jules), 189, 193, 194, 195.
Husson (Mme), 59.
Husson (les), 56.
Huysmans (J.-K.), 42.

I

Isnard, 253.
Ivanov (Alexandre Andreïevitch), [31.
Ivanov (Ivan Ivanovitch), 2, 3, 5.

J

Janin (Jules), 13.

K

Karénine (pseudonyme), 349, 350.
Katkov (Michel), 327, 328.
Khanykov, 111, 115.
Kovalevsky (Max.), 252, 253, 281.
Kraïevsky (A.-A.), 230.
Krestovsky (Vsevolod), 332.
Krukovskoï (Pierre Nevsky), 247.

L

Lamartine (de), 13, 81.
Lavareille (F.), 269.
Lermontov, 201.
Leroy-Beaulieu (Anatole), 296.
Loukanine (Mme), 175.

M

Mac-Mahon (maréchal), 110.
Marmier (Xavier), 44, 302.
Martin (Henri), 113.
Mathilde (la princesse), 62, 133, 134.
Maupassant (Guy de), 13, 14, 18, 40, 42, 103, 143, 144, 190, 192, 201, 203, 255, 256, 267, 268, 269, 270, 274.
Maupassant (Mme de), 269.
Mendès (Catulle), 42.
Mérimée (Prosper), 12, 14, 16, 24, 209, 212, 301, 302, 324, 325, 326, 327, 329, 330, 332, 343.
Meurice (Paul), 16.
Meyer (Arthur), 257.
Michelet (Jules), 17.
Michelet (Mme), 16.
Mickiewiez (Adam), 9.
Millet, 9.
Milutine (Nicolas), 296.
Montaigne, 348.
Mozart, 9, 30.
Musset (Alfred de), 245.

N

Napoléon (prince Jérôme), 34.
Nefftzer (Auguste), 12.
Nicolas I, 62, 234.
Normand (Jacques), 275.

O

Ollendorff (Paul), 271.
Ostrovsky (A.-N.), 311, 312.

P

Pierre le Grand, 24, 196.
Pietsch (Ludwig), 346, 347.
Pissemsky, 198.
Plauchut (Edmond), 158, 160, 162.
Plon, 321.
Pokhitonov, 319.
Polonsky (J.-P.), I, 6, 199, 200, 201, 202.
Popelin (Claudius), 42.
Pouchet (Georges), 42.
Pouschkine (A.-S.), 9, 10, 13, 14, 15, 43, 270, 345, 346.

R

Rabelais, 348.
Régnier (Mme), 40.
Reinach (Joseph), 280, 292.
Rémusat (de), 245.
Renan (Ernest), 12, 18, 89, 91, 100, 168.
Ribot (Théodule), 12.
Rietz, 35.
Robespierre, 82.
Rollinat, 160, 162.
Rousseau (J.-J.), 9, 81.

S

Sacher-Mazoch, 194, 195, 196, 205, 346, 347.
Saint-Victor (Paul de), 12.
Sainte-Beuve, 12, 52, 167, 168.
Sallohoub (comte V.-A.), 302.
Saltykov-Stchedrine, 201, 202, 203, 210, 222, 224, 228, 238, 239, 245, 254, 255, 256, 257, 343, 347.
Sand (George), 11, 14, 17, 39, 40, 41, 42, 54, 56, 64, 67, 68, 84, 86, 88, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 154, 158, 163, 167, 207, 210, 231, 233, 245, 313, 314, 315, 348, 349, 350, 361.
Sand (Maurice), 159.
Sand (Mme Maurice), 150, 159.
Sarcey (Francisque), 13, 16.
Scheeling, 168.
Scheffer (Arry), 28, 29.
Scherer (Edmond), 12.
Schevirev, II, 279.
Schmidt (Julian), 55.
Shakespeare, 112, 131.
Simon (Jules), 13, 16, 110, 343.
Smirnov (Mme Alexandra), 14, 28.
Soumtsov, 349, 350.
Souvorine (Alexis N.), 150, 195, 199, 229.
Spoelberch de Lovenjoul (vicomte de), 168.
Spuller, 281.
Standal (Stendhal-Beyle), 117.
Stassulevitch, 126, 134, 214, 216, 217, 223, 224, 225, 226, 228, 229, 231, 233, 234, 236, 238, 239, 242, 245, 246, 248, 249, 254, 259.
Stevenson, 272.
Swift, 81.
Swinburne, 43.

T

Taine (H.), 12, 18, 41, 42, 113, 132, 168, 245.
Taine (Mme), 178.
Theuriet (André), 18, 132, 280.
Thiers, 113, 245.
Thomas (Ambroise), 18, 279.
Thomas (Mme Ambroise), 279.
Tolstoï (comte Alexis), 28, 334, 335, 338.
Tolstoï (comte Léon), 30, 131, 132, 198, 199, 203, 204, 268, 280, 291, 292, 309, 320, 338.
Toudouze (Gustave), 42.
Tourguéneff (Nicolas Ivanovitch), 62.
Tonrguéneff (Nicolas Sergueïevitch), 119.
Tournefort (de), 282, 283.
Troyon, 9.

V

Vallès (E.), 311.
Venguérov (S. A.), 211.
Verestchaguine (V.-V.), 261.
Viardot (Louis), 3, 4, 9, 10, 11, 23, 29, 44, 76, 157, 158, 283, 284, 285, 288, 301, 302, 303, 317.
Viardot (Mme), II, 3, 4, 6, 9, 10, 11, 17, 18, 22, 23, 44, 56, 65, 101, 108, 118, 123, 156, 157, 160, 219, 235, 236, 250, 303.
Viardot (Paul), 135, 157, 158.
Viardot (les), 2, 3, 4, 10, 11, 29, 58, 64, 66, 67, 69, 107, 118, 128, 147, 158, 212, 311, 316.
Viazemsky (prince Pierre), 14.
Vivier, 27.
Voltaire, 81.
Vogüé (M.-E. de), 348.

W

Weinberg (Pierre), 348.
Werder, 281.

Y

Yazykov (Mme), 12.
Yung (Eugène), 322.

Z

Zola (Emile), 3, 13, 17, 18, 40, 42, 77, 81, 84, 88, 92, 95, 96, 100, 103, 104, 108, 109, 112, 113, 115, 117, 126, 129, 132, 135, 143, 187, 188, 189, 190, 192, 193, 196, 199, 201, 202, 203, 207, 209, 210, 213, 216, 227, 231, 236, 239, 242, 246, 254, 272, 280, 345.
Zola (Mme), 242, 243, 257, 261.

TABLE

Pages.

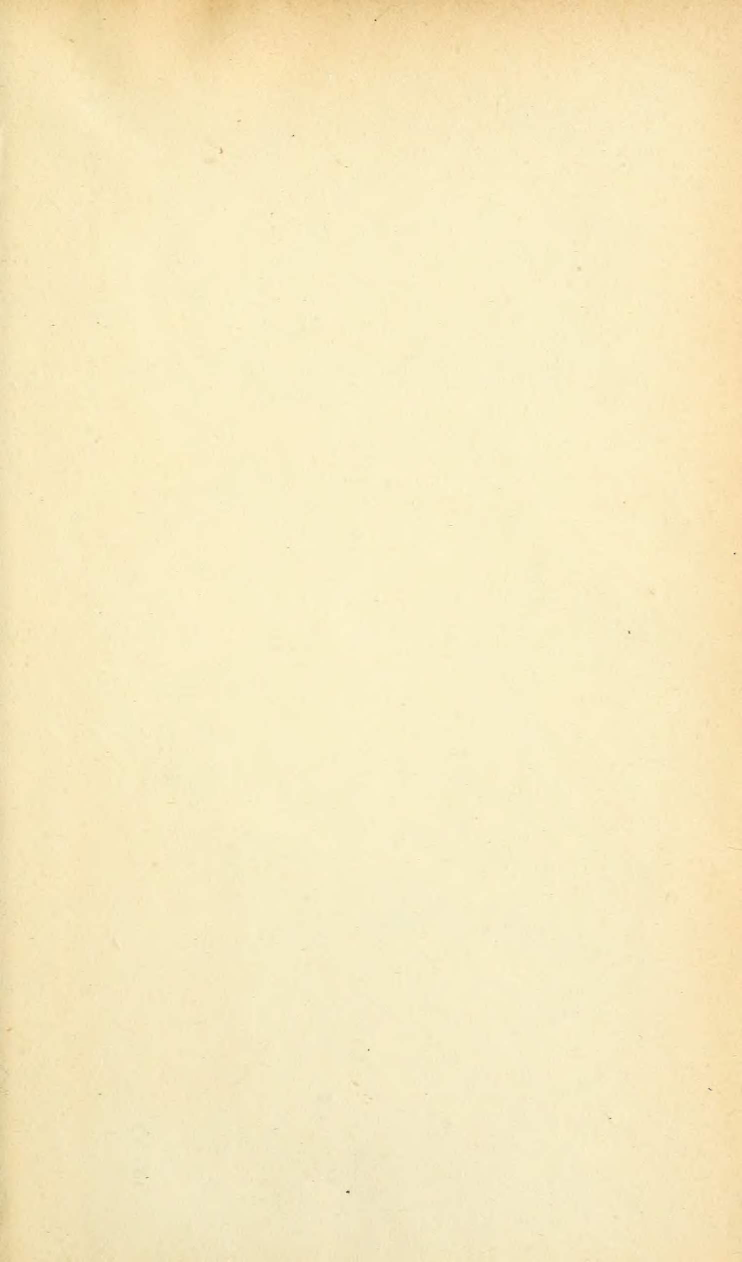
Avertissement I
Introduction. 1
Lettres à Mme Viardot 21
— à Gustave Flaubert et Mme Commanville. . . 39
— à George Sand 147
— à Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Charles Edmond, Taine, Renan. 167
— à Emile Zola 187
— à Guy de Maupassant 267
— à Ambroise Thomas, Jules Claretie, Philippe Burty, André Theuriet, Louis Dépret, Joseph Reinach, Schevyrev, X.., au Baron B. U. F. 279
— à Durand-Greville, au prince Galitzin, à Mme la comtesse de Gubernatis. 301
Conclusion. 343
Index alphabétique des noms 353

IMPRIMERIE DE CHOISY-LE-ROI.












UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 20 04 06 003 8